

Victoria Kielland

Mes hommes





Mes hommes

Victoria Kielland

TRADUIT DU NORVÉGIEN PAR JEAN-BAPTISTE COURSAUD

Belle Guinness est l'une des premières tueuses en série de l'histoire. Née Brynhild Storset en 1859 dans une famille modeste de Norvège, elle devient fille de ferme avant d'émigrer vers l'Amérique où elle assassina plus d'une quarantaine de personnes, essentiellement des hommes. C'est son incroyable destinée qui est au cœur du roman de Victoria Kielland : celle d'une femme que les injustices de classes, la quête d'amour absolu et l'austérité religieuse font basculer dans la folie meurtrière. Du Chicago de la fin du XIX^e siècle à l'Indiana, elle va leurrer puis tuer ses maris, ses propres enfants, et de nombreux hommes d'origine scandinave fraîchement débarqués aux États-Unis, qu'elle séduit par l'intermédiaire de petites annonces.

Au fil d'un texte ciselé, charnel, aux très beaux élans poétiques, l'autrice fait corps avec les tourments de Belle, son appétit érotique, son insatiable besoin d'être aimée, et le poids de la culpabilité luthérienne qui la poursuivent jusque dans ce nouveau pays où elle espère, comme tant d'autres, se réinventer.



***Les éditions Dalva mettent
à l'honneur des autrices
contemporaines. À travers
leurs textes elles nous disent
leur vie de femme, leur relation
à la nature ou à notre société.
Elles écrivent pour changer le
monde, pour le comprendre,
pour nous faire rêver.***

des auteurs français contemporains
Héritiers du roman noir ou du roman
social, parfois inspirés par le roman
d'aventures ou la fiction américaine,
ils incarnent une voix littéraire
moderne et vivante. Ils se font les
témoins de leur époque et, à travers
leurs histoires, éclairent notre réalité.



Victoria Kielland

est une autrice norvégienne,
née en 1985. *Mes hommes* est
son deuxième roman, et le
premier a connu un succès
retentissant à l'international.

Victoria Kielland

Mes hommes

Roman

traduit du norvégien par Jean-Baptiste Coursaud

Dalva

La traduction de ce livre a bénéficié du soutien de
Norla, Oslo, Norvège.



Titre original:

Mine menn

© No Comprendo Press, Oslo, 2021

© Éditions Dalva 2023 pour l'édition française

ISBN 978-2-494466-06-7

Photo de l'autrice: © Julia Marie Naglestad

Conception graphique: Rémy Tricot

L'amour tend à aller toujours plus loin.
Mais il a une limite. Quand la limite est
dépassée, l'amour se tourne en haine.
Il faut, pour éviter cette modification,
que l'amour devienne autre.

Simone Weil, *La Pesanteur et la Grâce*

C'est pour te soulever que je vivais
Seulement, qui alors me soulèverait?
Quand tu étais parmi les nuages
Alors que je restais allongée sur le sol

Molly Sandén, *Sans toi*

Mes hommes est une fantaisie littéraire,
librement inspirée de faits réels.

À E, que j'aime plus que tout

BABY

Journal *Skandinaven*, Chicago, 1904-1908

Offre de mariage – Farmer, 26 ans, résidant dans le N. Dakota, désire par manque de relations correspondre avec demoiselle ou veuve scandinave. Sans fortune. Pas sérieuse s'abstenir. Envoyer photo avec courrier.

Offre de mariage – Jeune homme, 30 ans, bien physiquement, belle situation, habitant la ville, désire correspondre avec demoiselle de moins de 30 ans, femme d'intérieur et gardienne de son beau foyer. Envoyer photo dans premier courrier.

Offre de mariage – Veuf, 45 ans, désire entrer en relation avec demoiselle ou veuve sans enfant entre 25 et 40 ans, d'origine norvégienne. Bonnes références garanties et exigées. Offre foyer serein et beau grâce à jolie situation pécuniaire. Écrire au journal pour mon adresse.

La Ville des Anges, Californie, 1915

Les flammes vacillaient dans l'âtre avec ardeur et sans bruit. Belle avait besoin d'une fenêtre contre laquelle reposer sa joue. Un épiderme refroidi, d'un rouge incandescent, d'une fraîcheur semblable à celle de la brume matinale, une peau calme et tiède. Le duvet au-dessus de sa lèvre supérieure – ses doigts glissèrent sur la bouche, et Belle entendit alors le souffle sibilant de ses poumons. Elle alluma une cigarette et observa la ville. Le chêne gigantesque se dressait dans le soleil du soir en étirant contre les fondations ses longues racines noueuses qui s'enfonçaient dans le sol, s'enlaçaient autour de la palissade, se coulaient entre les brins d'herbe. Les fils à linge étaient tendus entre les branches, draps et culottes flottillaient au vent.

— Il y a des choses que je ne pourrai jamais avouer, murmura-t-elle. Il y a des choses qui sont beaucoup trop grandes. Elle parvenait à peine à respirer. — Il y a des choses qui peuvent me détruire. Les phrases l'asphyxiaient. Belle ignorait quand l'explosion se produirait, mais elle savait qu'elle aurait lieu. Une grenade, un

poumon retourné, un épilogue aux mille guerres; les larmes coulèrent sur sa joue. — Vous êtes bien trop nombreux. Elle sentit ses muscles abdominaux se tendre, l'un après l'autre, dans l'obscurité.

Le soleil du soir était à présent rasant, sa lèvre supérieure s'était fendillée dans le milieu, elle prit une profonde bouffée de sa cigarette, entre la fumée et les dents sa bouche se remplit de mots chétifs plus proches du cri, ils lui taquinaient les gencives, franchissaient la barrière de ses lèvres entrouvertes: — Ceux qui aiment de tout leur corps ne survivront jamais à l'amour. Les vagues du Pacifique déferlaient avec fébrilité sur le littoral, leur miroitement sombre brasillait dans sa direction, sa voix envahissait la pièce, une vérité si grande qu'elle barrait la route au reste, les mots portaient jusqu'à la fenêtre. Il y avait quelque chose dans les ridules sous ses yeux, dans les sillons sur sa peau, qui trahissait les événements passés, les problèmes entortillés dans ses poumons, la figure parcheminée du temps; Belle les percevait avec une telle netteté, le scintillement et l'eau salée qui l'éblouissaient presque. — Vous êtes bien trop nombreux.

Ferme de Rødde, 1876

Brynhild avait la tête entourée d'obscurité, enfoncée dans l'oreiller, le visage bien en évidence. Les couleurs s'aggloméraient et le cœur cognait, un nœud musculaire dans le soleil couchant, aux pulsations convulsives, d'un rouge commotionnel, d'une chaleur incandescente. Il allait lui être donné de tout admettre avec le visage en évidence. Il allait lui être donné de tout vivre. Brynhild glissait au gré d'un va-et-vient entre la sueur et le rêve, survolant dans l'obscurité tandis que la bave coulait de sa bouche entrouverte. Le lit craquait, elle contractait tous les muscles qu'elle pouvait mobiliser et leva la tête vers la fenêtre ; ce mouvement minuscule, il exigeait tout d'elle. Brynhild vit le ciel étoilé qui mouchetait l'extérieur, elle remplit d'air ses poumons avant de replonger dans le matelas. La lueur sombre des bougies se diffusait dans la chambre, couvrait les murs d'ombres fluctuantes. Brynhild voyait les contours de son corps reflété contre la cloison, par à-coups et par couches ; elle sentait l'homme sur elle, son souffle dans

son cou, sa langue qui dessinait de nouveaux linéaments le long du cuir chevelu.

Brynhild s'était déshabillée à une telle vitesse. Elle avait dix-sept ans et elle était d'une telle douceur, d'une telle bonté, elle était tellement prête à affronter le monde, prête dès l'instant où elle l'avait vu, dès l'instant où elle s'était assise à califourchon sur ses genoux : — Je sais que tu me veux. L'envie était venue de nulle part, ardente, subite ; les bougies tremblaient sur l'appui de la fenêtre et, en cet instant, en ce lieu, au milieu des flammes, ils flottaient tous les deux comme en apesanteur, dans une chaleur torride. C'était l'amour qu'elle vivait. Nul ne pouvait lui raconter autre chose. Dieu était proche et la chambre à coucher remplie d'une lueur noire, huileuse. Un salmigondis de protubérances humaines se retournait sur le matelas. Il était si tendu, si brillant, avec son corps si beau et sans valeur ; cela ne faisait pas de doute : elle l'aimait. Elle le sentait jusque dans ses os, dans ce vide à l'estomac, dans ces couleurs qui se diluaient toutes seules, dans cette succession ininterrompue de sensations qui n'offraient aucune résistance les unes aux autres, dans ce moment sans début ni fin où tout gisait là comme un seul et même grand bassin de transitions furtives et de muscles transpirants. Brynhild avait dénoué sa tresse, et sa toison avait aussitôt inondé ses épaules ; il avait posé sur elle un tel regard, alors qu'elle était assise sur lui avec ses prunelles bleues dans un visage laiteux, ses joues rosées piquées de taches de rousseur pâlottes, ses cheveux châains partout, elle s'était épanouie comme une fleur foncée.

L'espoir inscrit dans deux yeux étrangers, cette palette de couleurs, toute cette suavité et cette pureté innocente mises à nu. Le ciel s'était vraiment arc-bouté sur la maison cette nuit-là, Brynhild avait des fourmillements sur la peau au point de sentir les étoiles contre ses pupilles, ça brûlait, ça cuisait, et dire que l'espoir pouvait exister en une infinie quantité dans un ciel bleu foncé.

Un nouvel écran venait de se tendre, la sueur d'amour noire et sale avait semé ses graines ; le jeune fermier aisé originaire de Selbu était entré droit dans la chambre mansardée, droit dans deux lèvres mi-closes, droit dans la bouche ouverte de Brynhild. Il l'avait prise dans ses bras, elle s'était blottie en lui, il l'avait séduite avec ses deux mains. Une caresse à faire fondre, un bassin tout en bercements, elle prenait et il donnait, par saccades et de point en point, des jours et des jours durant étendue là, broyée, concassée dans l'obscurité, rehaussée au nom de l'amour – et, à présent, Brynhild vibrait sans interruption. Une douce brise soufflait entre les rideaux. Maintenant je pourrais mourir, avait-elle pensé. Mais Brynhild n'était pas morte, elle respirait, elle haletait comme un chiot trempé, embrasée, avec le soleil du matin en pleine figure.

La jeune Brynhild frémissait contre le drap, elle était si seule et si loin de chez elle, loin de son père et sa mère, des moutons sur la colline. La sensation la saisissait jusque dans son squelette : le tâtonnement, ce concentré d'incertitude, ce que ses yeux avaient vu la veille au soir ; un conte de fées rose dragée, un drap

détrempé, des taches aux formes par centaines. Brynhild suivait leurs bordures de l'index, autant de délimitations qui se découpaient dans la lumière crue du matin. Elle essuya sa main poisseuse sur ses cuisses. Tout ce qu'elle avait vu la veille au soir, tout ce qu'elle ne pouvait nommer en mots, le regard tendre posé sur elle. Les rayons du soleil cuisaient à travers la fenêtre, les pensées étaient bien plantées dans la tête, les oreilles guettaient le moindre mouvement, le cordon vital était tendu.

De la peau en abondance et un large sourire blanc. Il était revenu, le fils héritier, lui qui était si tendre et strict, si fort et tributaire de son propre désir. Ce jeune fermier aisé aux cheveux blonds, à l'odeur de terre et de cuir doux, aux bottes qui grinçaient et frottaient contre le montant du lit. Dans tout son corps, Brynhild ressentait la bénédiction, le poids au cœur de l'obscurité, la lueur dorée au fond de son cœur; la transition entre douceur et douleur était d'une telle rapidité qu'elle ne se rendait pas compte de ce qui se passait. L'humeur maussade quand il ne restait plus de lumière du jour, les poings qui soudain se serraient. Ces changements, dès l'instant où elle y était vigilante. De petits pourparlers, systématiquement. Au creux de la rétine, toutes les nuances de couleurs. Le corps, infiniment chaud. La tête, plaquée chaque nuit contre l'oreiller. La bouche, béante, jusqu'à ce que la bave finisse par dégouliner et Brynhild par devoir déglutir. Les tics la parcouraient comme des tressaillements nuit noire partout dans la chambre.

Brynhild était enfoncée dans le matelas, étendue désarmée et sans défense avec toute la paysannerie sur elle, dans un état de vulnérabilité totale, dans une nudité totale, avec son adorable chignon relevé dans la chambre, une petite mèche incandescente dressée dans le monde. Le ciel flottait au-dessus d'eux, flou, de plus en plus blafard au fur et à mesure qu'approchait le matin plein de salive et d'écoulement de paupières, pendant que les papillons frétilaient entre les épis de blé et que les chevaux couraient en rond dans l'enclos, à croire qu'ils s'enchevêtraient dans la logique des rêves par trop d'écho de leurs sabots claquant sur le sol, par trop de lumière voilée. Brynhild ne cessait de sombrer davantage dans le matelas tandis que les grains de lumière fondaient entre la cime des arbres et se déposaient sur l'appui de fenêtre. Les heures frêles s'envolaient sans qu'elle s'en aperçoive, les instants, les secondes, elle était incapable de suivre; et cette peau si soyeuse, si sournoise, il n'y avait aucune résistance possible. La rivière clapotait au loin, les mouches cognaient contre la vitre. Venant d'en bas, quelque part dans la cour, lui parvenait le frottement des rênes entre les doigts de quelqu'un pendant que les sangles étaient serrées sous le ventre chaud des chevaux. Les journées commençaient toujours comme ça, dans la solitude, la sueur et la chaleur, avec un bruit en fond sonore. Un bruit d'abord distant, puis de plus en plus puissant, qui l'obligeait à se lever, sans même avoir le temps d'y penser, afin d'aller préparer le café et le petit déjeuner pour les maîtres. Brynhild agissait dans un tel silence.

Elle avait dix-sept ans et elle était ardente, mais personne ne devait remarquer ce qu'elle s'était autorisée à faire pendant les dernières heures de la nuit. À toute vitesse elle nettoyait le plan de travail, balayait le plancher, sortait tasses et assiettes, posait sur la table saucisse, œufs et pain. Et pendant tout ce temps elle ressentait un tressaillement dans son ventre. Ce monde chaud et envoûtant la remplissait entièrement. L'eau de vaisselle, brûlante entre ses doigts; mais, quoi qu'elle fasse, tout était lisse et brûlant contre sa peau. Elle avait dix-sept ans et une bouche grande ouverte au milieu de rien. Elle avait dix-sept ans et elle était en proie à une panique totale. Elle cligna des yeux, avec pour seul effet de sentir les couleurs s'incruster plus en profondeur dans sa rétine. Chaque cellule de son corps saluait l'Héritier. Cela ne faisait aucun doute: elle débordait de joie et d'effervescence, elle éprouvait presque une espèce d'ivresse, là, devant le plan de travail, tandis que ses pulsations partaient en tous sens. Elle porta ses yeux vers le jardin. Les papillons trépidèrent au ras du sol. Elle suivait leurs ailes du regard, tentait d'en compter les battements, mais les mouvements tremblotants allaient trop vite. Tel un pouls lourd, le temps reposait juste derrière les paupières. Toutes les choses se posaient et se déposaient en couches successives à l'arrière des globes oculaires, elles plantaient même leurs petites pattes à l'intérieur de la rétine. Quel fatras c'était. Brynhild avait dix-sept ans et le visage bien en évidence, épanoui, dégagé, ouvert.

Ces nuits et ces matins, ces états subversifs, ces heures bleues si ténues. La lumière du soleil suivait toujours le bord et lui réchauffait le visage avant de se frayer un chemin jusqu'aux détails les plus infimes. C'était chaque fois aussi brutal quand elle rouvrait les yeux : sa petite culotte détremnée sur le plancher, la peau blême le long de ses bras, et la bouche de l'Héritier restée ouverte, la sève qui perlait dans les branchages. C'en était presque grotesque. Toujours allongée, elle ne bougeait pas ; ce désir languissant qui montait des profondeurs, une paume sur son cœur. Elle ne comprenait pas d'où ça venait. Ces transitions mouvantes, cette lumière systématiquement aqueuse ; ce sempiternel scintillement dans le crépuscule. Mais peu à peu Brynhild commençait à le comprendre : la douceur et la dureté n'étaient que les deux faces d'une même pièce, les ombres et le languissement marchaient main dans la main, elle devait uniquement tendre l'autre joue, rester vigilante et ne rien perdre de vue, allumer la lumière lorsque le soir venait. La petite culotte par terre – qu'est-ce qui la différenciait, dans le fond, d'un cœur en feu ? La lueur de la bougie vacillait au même rythme que la flamme. Brynhild le percevait avec une telle netteté : son cœur battait si fort qu'elle avait toutes les peines du monde à respirer, l'obscurité ne se distinguait guère de la lumière, aussi pécheresse que pure.

Les jours se dressaient vers elle avec une tranquillité aussi factice que menaçante. La Création de Dieu dans son entier, cette lumière jaune beurre, les ombres sur le matelas qui piquaient les yeux, cette existence qui

suintait, l'intérieur et l'extérieur d'une vie humaine qui s'engluaient à ses doigts. Elle s'assit dans son lit et regarda par la fenêtre. Le vent emportait les nuages, les ombres continuaient de glisser sur le matelas, ces ombres aux allures d'avertissements alarmants, lui rappelant ce qu'elle avait fait la veille au soir. Comme si elles tapaient du doigt sur le drap en disant : Regarde, là ! La récapitulation de toutes les nuits, de tous les mouvements qui avaient jailli en elle ; elle ressentait encore les frémissements dans son corps, la façon qu'il avait de jouir – de tout son être. Dans ses narines montait l'odeur fraîche, le sperme et l'orgasme suivaient la même orbite que le soleil, le large sourire blanc. Venant droit du soleil. Provenant droit de Dieu. Allant droit dans l'œil.

Brynhild attendait au cœur de l'histoire et ça ne parlait que de ça : ce qui se comprimait autour d'elle, ce qui rendait tout si compliqué, ce qui s'ajoutait au reste, à elle et à lui et au matelas chaud, au corps de l'Héritier, au ciel et à la lumière, à l'air et à l'humus, aux flammèches et à la cire – à tout ce qu'elle était et renfermait déjà. Combien de fois n'avait-elle pas entendu qu'elle devait connaître sa place, sa position, qu'elle devait accepter son destin. Se sentant réellement forcée à avancer et à reculer dans le même élan, elle veillait tout aussi réellement à rester le plus immobile possible ; pourtant quelque chose s'insinuait entre ses entrailles et ses organes, entre ce qu'elle vivait dans son cerveau et ce qui était arrimé à l'intérieur de son corps, entre le verre qu'elle buvait et ceux qu'elle servait aux autres. C'était très net, elle le voyait de ses propres yeux : tout

ce qui s'interposait entre elle et l'Héritier, entre l'invisible et le visible, entre la pauvreté et la richesse, entre l'endroit où sa peau était la plus épaisse et celui où elle était la plus mince, où tout devenait lisse et satiné, était de trop. Tout se coinçait dans les échancrures, se déposait au creux de la naissance du cou, se liquéfiait dans l'épiderme, se répercutait en un doux bercement dans les hanches, un mouvement alanguissant ayant pour conséquence que Brynhild ne pouvait pas rester tranquille, malgré ses efforts.

La chaleur du banc de l'église montait dans ses cuisses, la lumière jaune beurre lui brûlait la gorge, et tous les soirs elle priaient autant qu'elle pouvait. Elle le sentait, elle le voyait dans le miroir, la petite ombre sous son menton quand elle baissait la tête contre sa poitrine, l'intervalle dans ses paumes quand elle croisait les doigts; elle le sentait surtout sur sa figure. Elle avait tant à donner et il lui semblait que ses yeux, à force d'avoir trop vu, ne distinguaient désormais plus rien: les ombres étaient omniprésentes, son souffle ne parvenait pas à s'extraire. Elle accomplissait ses tâches avec négligence et tremblements, devait sans cesse s'essuyer sur son tablier. Oui, elle le sentait décidément, ce qui s'accumulait dans ses mains croisées, ce qui se balançait à l'intérieur d'elle; cette prière en forme de supplication.

Brynhild était une harpe miniature dont les cordes vibraient à l'unisson. Ses doigts caressaient les lèvres aussi souvent qu'ils le pouvaient, son petit visage en forme de cœur était capable de n'importe quoi pour peu que ce n'importe quoi veuille bien se présenter. La

tension dans sa colonne vertébrale se diffusait dans le reste du corps, cette énorme pression en elle, elle était beaucoup trop forte; non seulement elle ne laissait aucune chance à Brynhild, mais ce qui s'ingéniait à lui résister s'arc-boutait avec une puissance colossale. Tout s'appuyait contre Brynhild, la comprimait, s'accumulait comme dans un barrage: ses poils se collaient à la peau, les lignes se dessinaient sur les fossettes et les taches de rousseur pâlottes, les traits sur son beau crâne et son visage étaient saillants, prononcés, à croire qu'ils jaillissaient délibérément pour rendre la structure fragile plus ostensible. Les grands yeux bleus de Brynhild étaient enfoncés dans leurs orbites respectives. Elle suivait le moindre mouvement avec une attention soutenue, elle s'évertuait à ne pas se retrouver sur la défensive, à ne pas se retrouver seule; mais le temps lui filait entre les doigts, dans les rêves comme dans la réalité.

Elle avait dix-sept ans et elle était en pleine explosion hormonale. La sueur du gosse de riche et la tête entièrement enfoncée dans l'oreiller. Un nu agenouillé, dans une pose voluptueuse. Brynhild recevait et Brynhild pleurait: — C'est tout ce que je suis, c'est tout ce que j'ai — un savoir capable de saturer de souillures sombres n'importe quel cœur humain, aussi minuscule fût-il. Son petit visage tâchait vraiment de bien s'agripper. Elle tâchait vraiment de réfléchir à la vie, d'énumérer les circonstances qui s'étaient produites jusqu'à maintenant. Mais déjà l'impression rétinienne se voilait, Brynhild redoublait de prudence, laiteuse et rosée, comme une fillette, tandis que des larmes brillantes aussi lourdes que

la pluie d'été tombaient sur ses genoux. Elle avait beau s'essuyer fébrilement dans son tablier, ses mains étaient toujours glacées, toujours rougies, toujours mouillées, et il y avait toujours du linge sale à laver.

Brynhild avait obtenu cette vie entière et elle allait devoir administrer cette entièreté; mais elle se tenait là avec ses bras et sa béance et les émotions folles de l'existence, complètement abandonnée à elle-même. Elle récurait les planchers, elle allait tirer de l'eau au puits, mais quel que soit le nombre de nappes qu'elle repassait ou de poules qu'elle plumait, ce à quoi elle se livrait actuellement allait bien au-delà de ce qu'elle avait le droit d'entreprendre. Et ce désir, cette dégoulinante sueur d'amour se collait à chaque activité qu'elle se mettait en tête d'entreprendre; ces glandes sudoripares puantes sous ses aisselles ne cesseraient donc jamais d'empester. Ce désir, ce grand corps béant. Comment allait-elle pouvoir y survivre, à la douleur et au bonheur, à tout ce qui vivait en coude-à-coude? Elle ressentait un crépitement sous sa langue, un tourbillon dans sa poitrine – et ces mains, toujours aussi glacées. Elle pouvait perdre pied à n'importe quel moment. Elle avait tellement peur, tellement peur de tout détruire. Rien que l'idée qu'il ne s'invite soudain plus chez elle, qu'il ne s'allonge plus dans son lit, qu'il ne la prenne plus dans ses bras, qu'il ne la serre plus, qu'il ne l'embrasse plus, qu'il ne la fasse plus rire. Elle serait alors esseulée, dénudée, nue et seule avec une enfilade d'instantanés inutilisables; mieux valait encore être prise en flagrant délit et punie pour ça. Les nerfs, l'anxiété continuelle, les couleurs et

le ridicule dans la chair, les instincts, les sensations et les réflexions, autant d'abcès dans le corps, en plus des images qui se peignaient en dedans, tellement énormes, monumentales.

Brynhild était contente et pourtant elle pleurait, un paradoxe avec lequel elle était obligée de vivre. Ses yeux s'épandirent au milieu du visage tels deux étangs profonds, deux rêves bleu clair qui débordaient puis se déversaient sur les joues en de fines coulures. Ces journées insignifiantes, luisantes; cette figure malheureuse, affligée — il ressemblait à ça, l'avenir? La tendresse monta en elle, une courbe de fièvre ascendante; tout ce qu'elle devait porter, tout ce qui s'épanchait en elle. L'infâme et l'intime, toujours près de flancher, près de chavirer à chaque seconde. Elle murmura à voix basse, davantage pour elle-même: — Si Dieu le veut. Ce qu'elle vivait devait être l'amour de Dieu, forcément, le plus obscur et le plus chaleureux. Il fallait qu'elle y croie. La respiration était emprisonnée dans la poitrine; le silence, rencogné partout, tétanisant.

Brynhild souhaitait la bienvenue à tout et à tous, ouvrait toujours la porte avec un large sourire, si bien que tout et tous entraient sans se faire prier, à la vitesse de l'éclair. Un éclair pareil à celui qui la traversait les fois où l'Héritier posait ses mains autour de son cou. — Tu dois te mettre à genoux, lui disait-il. Elle comprit alors qu'il ne s'agissait pas de faire sa prière du soir. Il avait un corps si grand et aucune miséricorde ne saurait être tolérée, elle avait des pensées qui brillaient d'un éclat rose dragée et, quand il lui dit ce qu'il comptait

faire avec elle, de nouveaux dédales de jus de prune et de chair de fruits s'ouvrirent devant elle. Elle avait dix-sept ans et elle était ardente. Les mouvements étaient d'une telle rapidité qu'ils en devenaient invisibles. Il était impossible de suivre. L'Héritier inventait dans la chambre mansardée un million d'instant magiques, infinis, qui étincelaient en elle comme des galaxies toutes nouvelles. Elle ne parvenait à prononcer une parole. Cette expérience, élémentaire et flagrante, si vulnérable, si sourde et intense. De grandes surfaces de peau, chaque matin sans exception, la honte nauséabonde, l'épiderme à la chaleur inépuisable, la peur telle un garrot qui serrerait son étau autour de la gorge.

Brynhild ne pouvait rien imaginer de ceci sans la main de l'Héritier posée sur elle, sa grosse main plate – pâle et gigantesque. Et, aussi souvent qu'elle souriait dans l'embrasement de la porte, il pouvait lui ordonner de garder le silence sans qu'elle ait rien dit, tout comme il pouvait la tenir si fort qu'elle avait un peu mal, et chaque fois elle pensait : Ça ne peut plus continuer comme ça. Et pourtant ça continuait chaque fois. Il lâchait prise juste à temps, redevenait gentil, et elle sentait alors qu'elle l'aimait encore plus. Le cœur était dans un tel état d'excitation. Elle caressait ses lèvres du bout des doigts, rien de ceci ne supportait la lumière du jour, tout s'était agrandi et amplifié de façon disproportionnée, l'Héritier la tenait, la lumière s'éteignait à grand bruit et s'approchait au bord du gouffre pendant que les gouttes de sueur reluisaient devant les yeux de Brynhild. Il prenait sa tête entre ses mains et disait :

— Tu es la plus belle que j’aie jamais rencontrée. Il plongeait son regard dans les deux lacs qu’elle avait au milieu de la figure et elle le sentait : à quel point il sombreait tout au fond, à quel point il voulait aller loin, à quel point elle devait se retenir. Voyant les larmes couler en silence sur ses joues, il disait : — Oh, ma petite Brynhild, qu’est-ce qu’il y a ? Puis il l’attirait vers lui, la prenait dans ses bras et l’enlaçait, en la serrant si fort maintenant qu’il était redevenu si doux.

Brynhild n’avait qu’à regarder l’Héritier pour constater qu’il était touché par son côté mélancolique. Elle avait quelque chose qu’il ne pouvait mettre en mots, quelque chose de transparent, quelque chose qu’il voulait sonder entièrement. Elle le voyait avec une telle netteté, il voulait sombrer tout au fond, le plus au fond possible. — C’est tout ce que je suis, c’est tout ce que j’ai, avait-elle dit, mais il l’avait interrompue avant de caresser sa joue de sa main pâle ; elle avait décidément perdu le contrôle des choses. — Ma petite grande B, disait-il, et elle le voyait, ça ne faisait aucun doute, ce surnom renfermait une part tout à la fois d’affection, d’âpreté, d’irréconciliable. Seulement voilà, plus il s’enfonçait en elle, plus elle s’enfonçait hors d’elle et s’envolait, se volatilisait totalement dès que le grand corps s’appuyait sur elle. La petite grande B flottait, phosphorescente d’amour, loin de tout ; cette heure bleue, ce grand néant fluctuant. C’était l’amour qu’elle vivait, c’était la pureté qu’elle éprouvait, elle était en union avec la Création. Brynhild avait ouvert son cœur, elle l’avait enflé au maximum de sa force.

La peau hâlée, les bras costauds, le large torse poilu, elle connaissait les mouvements de l'Héritier quasi par cœur, le moindre frémissement qui jaillissait dans son corps; il allait la laisser complètement seule, elle s'en rendait bien compte à force de l'observer. Le silence, le timide balancement, l'extrême insécurité de cette situation. Les nuages étaient bas sur la lande, comme s'ils cherchaient à lui dire que quelque chose ne se passait pas comme prévu, que quelque chose avait changé de direction. L'amour l'avait pénétrée tout entière, cela tombait sous le sens, il se cramponnait, il s'agrippait depuis longtemps déjà. C'était logé sur sa langue, si frêle, si luisant, elle se figea un instant pour en sentir l'effet. Elle remonta l'édredon jusqu'à son menton, elle voulait uniquement se laisser emporter par le grand sommeil lourd, jusqu'à la meilleure possibilité venue, jusqu'à la première lueur du jour glauque et grasse. Brynhild ferma les yeux, le plus fort possible. Mais le gouffre se dressait devant elle, doré et chaud derrière ses paupières. Le temps avait pris ses attaches en elle, il était en pleine expansion et muni de doigts, d'orteils, d'intestins, d'un cerveau. Brynhild attendait un enfant. Rien ne saurait dorénavant la sauver.

Un cri étouffé cogna contre son ventre; ce halo de lumière en elle qui allait grandir, grossir, jusqu'à ce qu'il trouve tout seul par où sortir, il était ostensible, implacable, redoutable, et il sortirait avec des ongles, du sang, du cartilage. Brynhild essaya de respirer, de réfléchir et de s'habiller en même temps. Mais le goût de la bouche de l'Héritier dans la sienne s'amplifiait, s'intensifiait. Et

cette peau à la chaleur inépuisable. Un enfant, rien ne s'approchait autant que ça. Elle le sentait partout en elle, le corps gigantesque de l'Héritier, une nouvelle voie venait d'être tracée. Elle était à présent assise sur le bord du lit, détrempée par la peur. Elle lissa l'étoffe cotonneuse de sa jupe, dompta une mèche rebelle à l'aide d'une épingle à cheveux. Son visage s'adoucit à la seule pensée de cette graine héritière qui avait été semée. De petites explosions résonnaient jusque dans les clavicules, l'estomac se serrait, le souffle était court. C'était l'amour qu'elle vivait, c'était la Création de Dieu. Elle regarda le léger renforcement dans le matelas, l'empreinte de l'Héritier, l'ombre laissée. Les étoiles s'égrenaient dans chaque bras, le petit reptile fluorescent s'enroulait en elle, la chose la plus pure en mesure d'exister entre un homme et une femme. La nausée la remplît entièrement, le bercement silencieux entre le visible et l'invisible.

Brynhild regardait par la fenêtre, en direction de la maison d'habitation; elle s'était placée suffisamment loin, dans le milieu de la soupenette, pour qu'il ne puisse pas la voir au cas où il sortirait dans la cour. Il y avait quelque chose dans cette transparence omniprésente, dans la brutalité de cette lumière printanière et sirupeuse, dans le secret qu'elle portait en elle. Elle vit son reflet dans la vitre; il était allé si loin en elle, il avait cherché tout au fond d'elle et ne s'était pas arrêté avant d'avoir trouvé. Il avait été si facile pour Brynhild de s'abandonner, la lumière jaune beurre s'était déposée autour du cou comme une traînée grasse, le goût l'avait

rendue aveugle et ç'avait été bon, surtout bon et non surtout abominable. Dès qu'elle ferma les yeux, l'Héritier se profila derrière les paupières, clair comme le jour. Elle avait en elle quelque chose que nul ne pouvait voir, quelque chose qui allait lui revenir et la frapper avec une force redoublée. Le silence se condensait tout autour d'elle, le sang fusait dans ses joues, la ride qui s'imprimait entre les deux arcades sourcilières semblait raviner le reste de la figure blême. Brynhild s'écarta de quelques centimètres de la fenêtre pour ne plus devoir affronter le reflet de son visage effrayé.

Brynhild se tenait à présent entre la commode et le lit, elle essayait l'embêtement qui lui coulait le long des joues. Elle allait bientôt devoir l'annoncer, elle allait bientôt bras écartés devoir lui dire qu'elle l'aimait, qu'elle perpétuerait la famille. Elle tremblait des mains. Chaque heure passée devant le plan de travail où elle aidait les maîtres pour le petit déjeuner, chaque seconde passée les doigts dans le beurre, le jambon et le pain dur. Elle retenait son souffle, son corps était si froid, ses articulations si raides, elle était en proie à un vertige. Elle croisait ses mains tous les soirs. La crainte se cramponnait à son cœur, et en elle ça ne cessait de grossir, de grandir. — Cher Dieu. Elle voletait quelque part en elle-même, tout au fond, à l'extrémité de la ligne de vie.

Brynhild ne savait pas quelles sensations elle éprouverait pour peu qu'elle soit elle-même. Qui serait-elle pour peu qu'elle n'espère pas un mieux? Elle cueillait de petites fleurs qu'elle posait sous son oreiller, elle s'efforçait de se raccrocher à la beauté, à la grâce, à

l'imprévisibilité, aux cabrioles gracieuses de l'existence. Elle remplissait sa chambre mansardée d'air matinal pour qu'il vide l'espace des remugles que dégageait son corps. La nausée montait en elle. Et dire qu'on pouvait avoir si peur d'un phénomène aussi naturel. Elle posa une main livide sur son ventre : — Si je ne peux pas avoir ça, qu'est-ce que j'aurai alors ? Le vent soufflait entre les arbres, un vent clément et doux. — Si Dieu le veut. Et dire qu'on pouvait avoir si peur de la Création.

Il y avait quelque chose dans les gestes simples, dans la façon dont la petite grande B devenait graduellement une autre, se caressait régulièrement le ventre, appuyait son poids d'un côté sur l'autre, devait se retenir au montant de la chaise au moment de se relever. Elle s'y était presque habituée, à la nouvelle rotation imperceptible du corps, à la légère courbure du ventre, au tâtonnement des mains. Elle passait ses soirées dans la solitude, à écouter le dehors, à tenter de capter un bruit, une brillance, une bordure, l'ampleur de cette histoire, ce qui manœuvrait à la vitesse de l'éclair, ce qu'elle ne contrôlait pas, ce qui disparaissait si vite au bas du précipice ; les détails, quand il était là et quand il n'était plus là, ce qui constamment s'accumulait autour de sa bouche et n'attendait qu'elle, les mouvements d'un prédateur. Brynhild était recluse dans sa soupente où elle patientait, les mains sur le ventre, en écoutant avec le dos. Les chevaux piaffaient sans repos pendant qu'on les dessellait. Le ciel déployait toute sa grandeur et sa grâce, semblable à un pan de douce soie bleu foncé, une voûte beaucoup trop douce et totalement insupportable.

— Cher Dieu. Elle posait une main prudente sur son nombril, écartait les doigts autour du patrimoine mondial encore minuscule, gardait la main collée à l'étoffe de sa robe. — Tout ceci est à moi, Seigneur. Elle repliait les doigts en serrant son tablier de travail. — Regarde-moi avec miséricorde.

Brynhild avait beau appuyer son ventre contre le matelas, il ne s'aplatissait pas pour autant. Sa mâchoire craquait, ses joues luisaient dans le noir, en feu et en nage. Elle s'était contentée de suivre, puis tout s'était vitrifié et tout s'était modifié dans le même élan, tout ce qui avait été et tout ce qui devait être; cela revenait à marcher dans la boue, tout se retournait et refluit au cœur de l'histoire. Elle ressentait la pression contre sa poitrine, l'odeur de la petite tête de l'enfant, la somme de l'ensemble, la force divine, les mouvements résumés en un seul; le feu dans les hanches, le timide balancement. — Seigneur, regarde-moi avec miséricorde. Mais elle avait beau dire et faire, l'histoire se retournait constamment contre elle, ses entrailles avaient de moins en moins de place; l'affection et l'enfant se ratatinaient jusqu'à devenir une lente douleur désespérée, ce petit reptile vorace et fluorescent, cette chaleur humide dans le bas-ventre, et l'instant d'après la crainte qui s'incrustait jusque dans les clavicules.

La peur et l'amour émergeaient dans le paysage comme des lignes pulsatiles, dansaient dans la brume blanche du matin comme des taches lumineuses sur la rétine. Les oiseaux se rassemblaient en nuées puis volaient au-dessus d'elle dans le ciel si bas; effarouchés,

immenses, ils planaient en cercles concentriques avant de se volatiliser dans la couche nuageuse. Le souffle court, les lèvres charnues, la grande bouche, la bave qui coulait des commissures chaque matin. La sensation d'être à fleur de peau par rapport à tout. Le rosé et le laiteux. Des picotements devant les yeux et dans les tympans. Des brûlures dans la bouche et au bout des doigts. Tout ça, elle devait le porter et le supporter. Et elle ne le savait que trop bien, ça formait et déformait sa bouche chaque jour davantage, lui commandait de se relever et de se préparer à ce qui allait arriver, le regard rivé au sol, le cri chevillé au corps. La prière sur le banc de l'église, un comportement simple qui venait puis repartait. Les pupilles se dilataient face à l'entourage, ces conventions encombraient la gorge; Brynhild avait beau presser les lèvres, la salive s'écoulait à chaque coin. — Était-ce une punition? N'avait-elle pas montré assez de respect? Tout montait en rougeurs qui lui enflammaient le cou. Où était la réalité dans tout ça? Le ventre enflait, palpait de l'intérieur. — Je vous en supplie. Brynhild se frappait la bouche, forçait ses lèvres à se fermer. — Mais de quelle engeance es-tu? Ses yeux brillaient dans le miroir. C'était une intimité que personne n'avait sollicitée. Elle s'était contentée de suivre et, à la seule force de ses deux mains, il l'avait séduite complètement. C'était une conquête inéluctable.

Vint le banquet et Brynhild attendait ce jour depuis si longtemps, elle allait ouvrir grands les bras et inviter l'Héritier à entrer, un geste simple, dans une belle robe claire et le reste. Elle avait dix-sept ans et la gorge

nouée; elle était d'une telle bonté, d'une telle douceur. Tout était prêt, condensé dans des plis qui oscillaient sur sa poitrine. La lumière du soir s'emmêlait dans ses cheveux, les frémissements dans sa tête la chatouillaient derrière les yeux et le long de l'os du nez. Tout ce qui s'était autrefois introduit en elle, dans son corps et dans son cœur, s'obstinait à s'en extraire; elle se tenait face au monde avec ses expériences accumulées miroitant sur la figure. Elle était si belle dans cette nuit d'été, elle garnissait son propre corps jusque dans les moindres parcelles, comme si elle n'avait jamais rien fait d'autre, et, en cet instant, de la tête aux pieds, elle était la somme de tout, elle était la plus pure de tous, il ne restait en elle pas une pensée sale. Elle n'avait qu'à regarder l'Héritier pour sentir une seule et même respiration traverser son ventre – cette aspiration, ce vide à l'estomac. Elle le regardait avec des yeux agrandis par l'attente et l'impatience. L'Héritier, aux amples boucles blondes, aux bottes qui grinçaient, aux mains qui savaient toujours où se fourrer. Il fit un pas vers elle, la salive chaude coulait le long de la gencive, il se pencha lentement vers elle avec sa bouche qu'il avait si large et si douce. L'Héritier riait et la petite grande B retenait son souffle. Elle ferma les yeux, se tint en équilibre sur la plante des pieds, chercha l'extrémité de la langue, ce petit bout de chair brillante. Elle avait des fourmillements sur la totalité de la figure. — Aie un cœur franc, sois gentil, chuchota-t-elle. Il lui susurra à l'oreille, avec une respiration haletante: — Ma petite grande B. Or son regard ne se posa pas sur elle mais dans les

frondaisons derrière elle, son regard la traversa et atterrit dans les arbres. Malgré les avertissements du vent, elle n'entendait rien sinon le murmure dans les branches. Aucun contact ne pouvait être établi, l'Héritier avait entièrement disparu. Elle sentit l'inquiétude sourdre dans sa gorge; une haleine d'eau-de-vie lui monta jusqu'aux narines, forte, riche, impétueuse. Il était décidément tributaire de son propre désir. Elle regarda les deux boutons ouverts de sa chemise et éprouva de l'envie, une envie nostalgique, évidente, ostensible, palpable jusqu'au bout des doigts; le rosé et le laiteux, alors que ses yeux à lui nageaient dans l'eau-de-vie. La petite grande B prit son courage à deux mains et convoqua ce qui était jusque-là resté confiné dans l'opacité. Sa voix tremblait lorsque les mots glissèrent sur ses lèvres: — J'attends un enfant. Son cœur pompait le sang comme dans un cauchemar; elle le sentait très nettement: Après ça, il n'y aura plus rien.

L'Héritier la regardait depuis un long moment déjà, comme distrait, jusqu'à ce que son corps se tourne vers elle. Ça ne se passait pas comme ça aurait dû. Elle entendait les oiseaux battre des ailes, la frayeur dans le silence consécutif. Elle ne voyait que des taches noires dans ces yeux qui ne la voyaient pas, dans ce regard complètement plat, complètement absent, qui la toisa soudain de biais, fut fissuré par un filet de lumière, révéla sa profondeur abyssale. Brynhild ne pouvait pas retirer ce qu'elle venait de dire. Ils étaient séparés par une distance des plus adaptées, et il venait de bander ses muscles du ventre jusqu'aux épaules, des cuisses

jusqu'aux pieds. Il prit son élan et mobilisa toute sa force dans un seul mouvement. La transparence était totale, et elle s'en aperçut en observant son visage : venait maintenant ce moment terrible et volatil, avant que le corps ne touche le sol. Le pied percuta l'abdomen, la botte en cuir frappa l'endroit exact qu'il devait heurter. Là, le monde vacilla, un éclair la traversa, elle eut la sensation de n'avoir jamais existé.

L'obscurité s'ouvrit, pareille à une tache d'encre dans un verre d'eau, puis se dissémina, se dilua sans bruit, remplit Brynhild jusqu'au coin de l'œil, et jusqu'à ce que plus aucune pensée ne l'habite. L'Héritier était déjà parti, se contentant de la laisser à même le sol avec un goût de terre dans la bouche. Brynhild, d'une telle douceur, d'une telle bonté, si bonne et si seule que l'Héritier avait tenté sa chance, qu'elle le supporte ou pas ; pour ce qu'il en savait, lui. Il était allé le plus loin et le plus au fond possible, là où il n'y avait désormais plus rien à trouver ; le temps d'un instant insonore, et il l'avait pulvérisée. La brise d'été glissait entre les bouleaux, lui caressait le visage de sa chaleur, comprimait sa tête dans la terre tout en lui chuchotant avec prudence et amabilité : — Maintenant tu peux mourir.

Le chagrin remplissait chaque faille en elle, le mutisme se logeait dans chaque repli. Mais Brynhild n'était pas morte, elle entendait le murmure de la rivière, elle sentait les rainures du gravier contre ses joues. Mais sinon elle n'avait plus de sensation dans ses bras ni dans ses jambes. Il s'était tenu tout près d'elle, irréconciliable, irréductible, il avait pris ce qu'il voulait. Elle n'arrivait

pas à se relever, elle gisait là avec sa béance, dénudée jusqu'à l'os. Un nu agenouillé, dans une pose douloureuse. Le cri silencieux ondulait autour d'elle, le visage s'était transformé, cherchait à retrouver ses formes. C'était un mouvement à l'agonie, une grimace en tension permanente. La lune se découpa derrière les nuages, s'immobilisa entre les arbres, au-dessus de l'endroit où elle gisait avec dans les mains la sueur du gosse de riche ou ce qu'il en restait, à l'endroit où la réfraction cadavérique d'une vie s'était initiée puis éteinte dans la même seconde. La petite grande B gisait dans le crépuscule, la lueur de la lune sur la figure, les heures bleues se déposaient comme des épanchements de sang sous la peau. Le vent chaud qui hier encore stimulait le sang était à présent suspendu dans la cime des arbres, d'où il la dévisageait calmement.

C'était tellement étrange : elle flottait en état d'apesanteur totale à l'intérieur d'elle-même. Un large sourire blanc. Un instant d'intimité. Quelque chose avait lâché prise. Le silence la remplissait d'un éclat doré, calme et doux durant les quelques secondes avant que la pression ne revienne d'en haut. Une détonation retentit, l'oubli ne parvint pas à se ménager assez de place et l'instant disparut aussi vite qu'il était apparu. Les suffocations déferlaient en elle, une voix bourdonnante se faufilait entre la transpiration et les cauchemars, Brynhild sentait toujours la présence de l'Héritier tout au fond de son corps ; ce corps rempli de larmes, vide de mots, avait obtenu ce qu'il avait demandé, il avait tout eu. Le cœur se voyait vraiment contraint et forcé de porter son propre poids. Au-dessus des toits des fermes de Rødde, de Stjørdal, le ciel croulait sous le jaune foncé, coulait véritablement, dégoulinait très distinctement, fondait sur le cœur pendant que la poitrine enflait faiblement et que les mots grattaient contre la cage thoracique : – Mais de quelle engeance es-tu ? Elle arrivait à peine à respirer. Et s'il n'y avait rien de plus grand que ça, il n'y avait rien non plus de plus petit que ça. Ça, c'était le point de rupture d'un corps si jeune, la malédiction et la bénédiction. Le ventre et le pubis s'étaient vidés de

leur sang et de leur contenu. Toujours gisante à même le sol, la petite grande B ressemblait à une bouche édentée. Elle n'attendait plus au cœur de l'histoire, elle en avait été évincée comme un être humain dépourvu de mémoire cependant que les jours s'assombrissaient, se rétrécissaient.

Brynhild sentait le froid contre sa peau. Tout s'accumulait comme dans un barrage avec l'eau du chagrin; elle tentait de déglutir, une main sur la bouche, mais la bile lui brûlait les gencives. Le temps qu'il fallait pour différencier les désirs des souvenirs, celui-ci de celui-là, était distendu, léthargique, indigent. Brynhild jeta un coup d'œil sur ses mains rougies, elles n'avaient plus de force. L'insomnie boursoufflait les yeux en poches lourdes et blêmes, bleuâtres et grisâtres là où enflait l'impuissance. Pourquoi tout cela lui arrivait-il, à elle? Elle se releva, s'habilla avec lenteur, noua fermement son tablier, se nettoya jusqu'à ce que la peau de ses doigts soit presque cloquée sous l'effet de l'eau chaude. Le cerveau travaillait à conserver, à administrer, à rendre la vie digne d'être vécue; or, là, l'impression était davantage celle de quelqu'un juché chaque jour sur des patins à glace au-dessus de son cœur. Elle n'avait d'autre choix que de le supporter, ça et les rogatons de nourriture, les relents, la couleur au coin de l'œil. L'Héritier reposait en elle, telle une lésion en constante ulcération; l'amour avait minutieusement tout assassiné.

Les journées à la ferme de Rødde étaient devenues insignifiantes, Brynhild devait rentrer à la maison. Rentrer au hameau de Størsetgjerdet, retrouver son père et sa

mère et les six moutons sur la colline. La petite soupente était plongée dans le noir, la ferme respirait avec son haleine habituelle, des amas de chair ne formant qu'un seul corps, un grand domaine agricole aux parcelles de terre accumulées et fusionnées au fil de générations, une sangle protectrice de muscles, de peau et de poils – un endroit où elle n'était pas chez elle. Brynhild avait nettoyé les draps et les vêtements de travail, décroché le linge de la corde, tout replié délicatement et posé sur le lit à côté du tablier. Elle prit la petite valise contenant ses affaires et descendit avec prudence les marches de l'escalier. L'air froid lui frappa la figure dès qu'elle sortit. Le moindre mouvement lui faisait l'effet d'un coup brutal, elle devait uniquement penser à ne surtout pas penser, mais cela exigeait d'elle tout ce qu'elle avait, et à présent elle devait regagner son foyer natal. Elle traversa la cour à pas prudents. La grande lumière aussi lourde que le plomb était suspendue au-dessus d'elle, Brynhild n'avait pas réussi à faire ce qu'elle s'était mis en tête, le coût en avait été trop élevé. Elle serra les lèvres, elle n'ouvrirait plus une de ses fentes. D'un pas cette fois étouffé, elle s'engagea sur le long chemin qui la ramenait chez elle, elle ne devait pas se retourner, ne pas s'arrêter. Ses cuisses crissaient car elle était habillée de laine, et pourtant elle était glacée jusqu'à l'os.

NUL N'A DIT
QUE LA VIE ÉTAIT FACILE

Størsetgjerdet

Brynhild avait obtenu cette vie entière et elle allait devoir administrer cette entièreté ; mais il n’y avait plus rien à en extraire et elle était maintenant étendue dans son lit, recroquevillée contre le mur, un trou noir qui engloutissait tout. Sa mère se profilait dans l’entrebâillement de la porte, la lumière s’engouffrait par la fenêtre derrière elle, ce concentré d’étrangeté dans un angle aveuglant, une espèce d’ange tenant la vasque de toilette. Brynhild l’observait, cette vie crasseuse et misérable incapable d’aider personne, tout en elle était plongé dans le flou, dans le retard, dans l’étiollement total des couleurs. Brynhild sentait le chiffon chaud contre sa peau, l’eau ruisselante sur sa nuque, ses paupières étaient si lourdes. Quelque chose était devenu impossible, c’était évident, cet ange se présentait à elle avec un avertissement. La pureté était partout aux yeux de l’âme pure, sauf que Brynhild était impure et que tout devait disparaître, à commencer par cette impuissance, par ces promesses qu’elle avait faites, ce sang, cette crainte. La prière la plus amère dans la robe en laine

claire, le manque le plus profond – son cri désespéré. Plus rien n'avait de valeur désormais. Tout devait disparaître, et pourtant ça refusait de disparaître; alors, dans le lit, la peau était récurée jusqu'à se couvrir de plaques rouges. Ce petit lit qu'elle occupait depuis sa naissance, les bras dressés en l'air, totalement sans défense. Brynhild avait croisé le regard de chaque étranger qui l'avait soulevée; la joue froide contre un corps chaud, le large sourire, les yeux affectueux posés sur elle. Ce sempiternel goût de terre dans la bouche. Figée dans sa chemise de nuit blanche, une preuve de l'existence de Dieu qui ne cessait de crier. — Mais de quelle engeance es-tu? Brynhild ne pouvait pas répondre à la place des autres, elle était tout aussi désarmée que la vie elle-même. Ce qui avait pénétré en elle refusait de la lâcher. Le cri impitoyable, la peau honteuse. Le monde immense qui lui ouvrait ses portes. Elle était trempée et glacée jusqu'à la moelle, avec ce non-sens qui dégoulinait le long des murs.

Brynhild devait s'en aller d'ici, partir le plus loin possible de cet endroit désolant. Cette terre dure et noire où les oiseaux ne se posaient jamais, ce hameau où Dieu ne sauvait pas âme qui vive, où Dieu la laissait glacée contre un mur balayé par les courants d'air, où les gens tombaient malades, étaient rongés par la fièvre puis sombraient dans la neige blanche et féroce sans connaître le moindre pardon. On ne trouvait par ici ni miséricorde ni rémission des péchés, juste le déclin et le froid et des souris dans les cloisons. L'Atlantique scintillait quelque part, Brynhild en avait entendu parler et

devait y croire ; mais la petite grande B voulait uniquement cesser d'être visible, passer dans l'anéantissement, à l'instar de cet éternel point bleu au milieu de la flamme. Brynhild ressentait un tintement dans les tympan, un fourmillement devant les yeux, la vie qui se retirait de son corps. — Si Dieu me voit encore. Mais le monde restait muet. L'obscurité et le silence assourdissaient le reste. Il n'y avait rien de divin là-dedans, c'était juste minable, avec les genoux sur la terre battue, des mains dégueulasses qui enfournaient de la bouffe dans la gueule, et ce vide à l'estomac qui n'était que la faim lui rongant les côtes. Fini les larges sourires, fini les instants d'intimité.

Un léger souffle circulait sur la ligne d'horizon, un halo lumineux clignait comme une paupière le long du bord. Brynhild souleva sa valise pour grimper la passerelle, elle faisait un pas puis un autre pour franchir une grande membrane grise de néant. L'Héritier vivait toujours en elle sous la forme de cent symptômes ; mais, après tout, s'il était capable de lui tourner le dos et de partir, pourquoi ne pourrait-elle pas en faire autant ? Elle essayait de façonner l'ensemble dans sa tête, de faire place tout au fond de sa bouche à un rai de lumière longiligne, la lumière éternelle de Dieu, le temps de l'attente, un seul et même immense tâtonnement. — Qui es-tu dans le fond ? Brynhild se délestait de tout ce qu'elle possédait et n'emportait que ce qu'elle avait, ce que de toute manière il avait pris. Elle l'avait laissé être majestueux, elle lui avait permis de devenir l'être suprême, il avait

pris tout ce qu'elle lui donnait, il avait joué à être Dieu. Elle n'avait plus de crachat pour en faire ne serait-ce que de la bave, plus assez de salive pour nettoyer les taches qu'elle avait sur la figure. Elle n'avait plus d'espoir pour verser dans le sentimentalisme. L'eau pailletée frappait à contre-courant, Brynhild ferma la bouche et resta sur le pont jusqu'à ce que l'océan Atlantique la remplisse entièrement, que les vagues bouillonnent derrière ses yeux, que l'Héritier gise derrière elle tel un planisphère déchiré.

Le littoral s'évanouissait dans la mer comme une masse visqueuse, les vagues moussaient au gré d'une traînée crayeuse derrière le bateau. Brynhild avait de l'écume aux commissures et des ecchymoses derrière les yeux. Les masses d'eau, si puissantes, avançaient en hersant l'océan. Une volonté passive et carnassière prenait le pas en elle, plus la traversée progressait, plus le tableau se dessinait avec précision : ce qu'elle avait vécu était un cauchemar norvégien, une synthèse calamiteuse ; sa face lisse, un point central brillant sans rien devant ni derrière.

Le soleil lui brûlait le visage, le navire se déplaçait sous elle avec l'allure d'un grand animal lourd. Ça craquait du mât jusqu'à la cale et ça grouillait de monde. Ses yeux sur le pont papillotaient comme deux pièces d'argent pendant que la lumière se réfléchissait dans les vagues qui fouettaient de blanc la surface de l'eau. La chaleur lui faisait tourner la tête, les haut-le-cœur onduaient jusqu'au bout des doigts, le sang battait dans ses tempes. Ses cheveux châains plaqués sur son front, le

malaise et le vertige, cette foule de gens autour d'elle – tout s'insinuait à l'intérieur, la lumière s'entortillait dans l'iris avec une brillance aveuglante, la peau pressait les globes oculaires plus en profondeur dans le crâne. Soudain le navire tangua, Brynhild perdit l'équilibre, défaillit puis reprit conscience. Quelque chose venait de s'échapper. Les vibrations menaçantes du ventre s'étaient étalées devant elle, informes et humides, elle ne le voyait que trop bien. Juste là, ce qui demeurerait endolori, ce qui resterait détruit. Elle s'emmitoufla un peu plus dans son manteau. Elle portait ses chaussettes en laine, enfoncées dans des bottines aux lacets tellement serrés qu'elle avait mal aux pieds. C'était la première fois qu'elle voyait la mer, la tempête et son regard de basilic qui n'avait jamais cessé de vriller son œil blanc dans les siens, pareille à l'abîme sans fond chez quelqu'un. Il n'y avait de repos nulle part et nulle part où aller, rien que des milliers de questions effilochées en plein océan – Brynhild était encerclée. Tout ce qui était susceptible de la briser et de la tuer pouvait la ceinturer, lui gaver la gorge d'une écume blanche étouffante. Des couleurs criardes se dessinaient dans la houle en autant de lacérations, sa figure blafarde se découpait avec une telle clarté face à l'eau si noire. Elle entendit les corps malades cogner contre les parois quand elle descendit vers l'entrepont.

Les contaminés furent confinés dans leurs cabines respectives pour que leurs mains ne puissent en toucher d'autres, ils ne devaient surtout pas entraîner des passagers

supplémentaires dans leur spirale infernale. Les vagues déferlaient sur le pont, Brynhild avait la figure cireuse et la peau bouillante, elle était brûlante de fièvre et constamment au pied du mur, à l'extrême limite, elle s'acharnait à ne pas flancher pendant que le ciel rassemblait de nouvelles forces. Ça devait durer deux semaines sur ce mode, deux semaines durant lesquelles le navire et elle allaient flotter au-dessus d'un gouffre synonyme d'engloutissement et de mort. Chaque matin le vapeur naviguait à vue dans la brume, dans l'aurore blanche. Le ciel se collait à la rétine, la vérité lui faisait face, crue et claire, et Brynhild n'avait d'autre choix que de le supporter. Aucun miracle ne se produisait, aucun ange ne se manifestait, elle passa la quasi-totalité de la traversée sur le pont sans adresser la parole à quiconque. Elle avait noué en fichu la vieille écharpe en laine de sa mère, les larmes frémissaient à l'intérieur de sa joue, des centaines de pensées en charpie étaient éparpillées devant elle, elle avait ce sempiternel goût de terre dans la bouche, et Dieu ne disait pas un mot. Le soleil était implacable, un air marin et limpide clapotait dans les poumons, les goélands se rassemblaient en nuages blancs débordant de cris, ça sifflait dans les tympans, ça tanguait lentement. Elle avait le sentiment qu'elle n'allait jamais en venir à bout, comme si la quantité de lumière était trop agressive pour sa peau aux taches de rousseur pâlottes; les contours d'une nouvelle couleur, la charpente sous les doigts, les surfaces miroitantes beaucoup trop nombreuses, ces yeux d'oiseaux et ces corps d'oiseaux à foison et toujours plus grouillants, leurs battements d'ailes, leurs tournoiements dans les pupilles, les

filaments de chair dans la peau, les veinules éclatées dans les yeux en permanence injectés, les choses en agrandissement et en expansion continue, la lumière qui ruisselait comme de la pluie et s'immisçait dans le moindre interstice – jusqu'à ce que Brynhild distingue enfin la côte au loin. Elle sonda l'horizon, paupières mi-closes, incrédule. Ses yeux scintillaient, le bateau glissait tranquillement sur la baie pour rejoindre le port, la statue de la Liberté se dressait de toute sa hauteur avec sa torche rougeoyante au sommet.

TOUT LE MONDE AIME TOUJOURS
QUELQU'UN D'AUTRE

Brynhild souleva sa valise pour monter à bord du train. Ses mains dans la lueur du crépuscule ressemblaient à celles d'un squelette et ses os sous le halo des lampadaires brillaient à travers la peau, cette structure fragile et éternelle qui s'efforçait de maintenir un être humain à la verticale. Les instants d'intimité, la foi en quelque chose de plus grand que soi, tout ça, Brynhild devait le dépasser, elle devait continuer, elle devait venir à Chicago, et elle devait trouver le chemin par ses propres moyens – voilà ce que Nellie lui avait dit. Elle devait faire un pas à la fois, elle devait prendre garde à son argent, à la porte, au marchepied, au wagon, elle devait emporter sa valise à bord et ne pas la perdre de vue. Là seulement elle pourrait se renfoncer dans son siège et regarder le train progresser de plus en plus loin dans la campagne, engloutir les distances et les kilomètres, elle pourrait voir la forêt et la prairie se confondre au milieu du trajet, constater que tout ici était plus grand, plus vaste, plus long. Nellie et son mari avaient promis de l'accueillir. Nellie lui avait écrit tout ça, mais aussi que Brynhild ne devait adresser la parole à personne, que les grands lacs pouvaient être si tièdes en été, qu'ils étaient superbes, d'un bleu glacé, aussi larges que des mers intérieures, remplis à ras bord : Michigan,

Supérieur, Huron, Ontario et Érié, intouchés par la main de l'Homme, il n'y avait pas de mots pour les décrire ; tout était vraiment plus grand et plus beau, ça n'avait rien à voir avec les bras de fjord comme à la maison, c'étaient des lacs immenses qui s'étendaient dans la campagne comme des yeux remplis de larmes. Jamais Brynhild n'avait vu autant d'eau depuis qu'elle avait embarqué à bord du navire. Elle serrait sa valise contre elle ; les semaines passées sur l'océan, le roulis indescriptible, avaient laissé leur empreinte dans son corps. Elle était enfin arrivée sur l'autre rive, enfin, et elle s'engouffrait à chaque instant davantage dans le paysage en même temps que le train se creusait un passage dans la forêt, que l'espoir déferlait sur son visage sensible et que l'obscurité débordait entre les arbres. Elle posa son front contre la vitre froide du train, ses pupilles voletaient de part et d'autre pour absorber tout ce qui se trouvait à l'extérieur, qui finissait par fondre et se confondre devant elle. Non seulement les terres étaient fertiles mais, comme chacun l'affirmait, il était possible de devenir riche en l'espace d'une nuit, les ressources étaient inépuisables, il y avait des Norvégiens à foison, des veufs à ne plus savoir qu'en faire, tout pouvait se récréer et se reconstruire, en infiniment mieux. Il lui suffisait d'ouvrir les paupières en grand pour le voir : n'importe qui pouvait ici obtenir ce qu'il ou elle voulait. Ses yeux étaient attirés vers l'eau qui miroitait entre les arbres, vers ce qui disparaissait entre les troncs et ne réapparaissait pas ; la forêt première prenait

l'apparence de bâtons plantés dans la rétine, et l'espoir à présent martelait fébrilement dans la poitrine.

Le train se coula le long du quai tandis que la gare rougeoyait dans le soleil couchant. Brynhild replia fermement la main sur son argent et faillit fondre en larmes en découvrant sa grande sœur agiter les bras au milieu de la foule; elle se hissa sur la pointe des pieds, de toute sa hauteur, puis Nellie se fraya un chemin jusqu'à elle. Le temps chuchotait avec clémence en Brynhild qui se tenait les deux jambes fermement plantées sur la plateforme, même si elle ne discernait aucune différence particulière entre la terre américaine et le sol norvégien. Elle plissa les yeux, le soleil colorait le lac Michigan de jaune et sa sœur était si belle dans cette lumière admirable. — Brynnigirl! cria Nellie. Dès que Brynhild entendit son prénom, prononcé clairement et distinctement, elle eut la sensation que quelque chose en elle éclatait en l'espace d'une milliseconde; elle prit une profonde inspiration, comme abîmée dans une prière. — C'est tout ce que je suis, c'est tout ce que j'ai. L'instant d'après, Nellie la tira vers elle et la prit dans ses bras. Elle avait un corps si suave et si chaud, une odeur si agréable et si propre. Brynhild se blottit contre elle, ne cessa de la tenir, et Nellie ne la lâchait pas. Il y avait quelque chose dans la prise de conscience que Brynhild eut à cet instant-là, dans les bras de Nellie, qui chamboula tout: cette folle libération, cette sensation subite, elle voulait uniquement se retenir à sa sœur et ne jamais desserrer son étreinte. Brynhild sentait sa respiration s'épanouir dans son corps comme si les ailes de

tous les papillons du monde transportaient son âme hors de la bouche, comme si le souffle pouvait enfin circuler en liberté dans les poumons.

Nellie avait déjà trouvé pour Brynhild un emploi de fille de maison chez des amis de la famille et un travail d'appoint en tant que couturière quand il faudrait des petites mains supplémentaires. Une vie était visiblement possible ici. Elle n'avait pas besoin de revenir en Norvège, elle n'avait au contraire qu'à prendre ses marques, s'acclimater, profiter d'un bain dans le lac, accepter ce que Nellie lui donnait. Sauf qu'on ne pouvait pas rester tranquille dans cette contrée, le grain pâle de sa peau norvégienne le long des fils à coudre et tout ce que Brynhild renfermait devait apparemment voir la lumière du jour le plus vite possible. Elle portait la cruauté du monde juste sous l'épiderme, mais aussi la beauté du monde. Elle mettait le fil d'argent dans sa bouche, le fixait dans le chas de l'aiguille puis le laissait glisser à travers le tissu où il déposait, tant d'heures par jour, de fines coutures brillantes. Et pourtant cela lui faisait l'effet d'un chatoiement issu de l'ancien monde, d'un poudroisement qui se plaquait sur son visage et la paralysait, une paralysie qui à son tour se disséminait dans le reste du corps. Elle respirait comme si elle tentait de se rendre plus longue, plus légère, plus sobre, comme si son corps tout à la fois autorisait et demandait à pouvoir être un autre; mais quoi qu'elle fasse, l'impuissance dans le tablier de travail projetait vers elle ses éclats, lui crachait à la figure sans qu'elle ait rien

demandé, elle était contrainte de le nouer autour de la taille en prenant ce qu'on daignait lui donner. Ce mépris qu'elle endurait. Elle devait pourtant continuer, elle ne pouvait décemment pas dire non, que ferait-elle sinon ? Nellie arborait constamment son visage interrogateur, à croire qu'elle attendait que Brynhild n'y tienne plus et lui raconte des détails croustillants du vieux pays, à croire qu'elle était impatiente de les apprendre. Tant de brefs instants où le fil se divisait en deux, où il glissait et se séparait, où il gâchait l'ensemble et devenait moche, tous ces tracas qui n'en finissaient pas, toutes ces fois où elle devait défaire et refaire, toutes ces robes et tous ces jupons, et Brynhild qui ne voulait qu'une chose : que ce soit joli, que la beauté jaillisse d'elle-même, pourquoi ça refusait d'être joli ? Brynhild essayait, elle essayait tant et tant, elle essayait tout, tout pour que ce soit plus joli que ça l'avait été, et elle commença par le plus facile : changer son prénom en Bella. Et ça fonctionna presque, elle devint presque plus belle, elle changea presque d'elle-même, elle devint presque une tout autre personne, son visage sembla plus lisse, plus méconnaissable. Bella récupéra un cil qui venait de tomber et le posa sur la joue veloutée de Nellie. — Il n'y a aucune raison de résister, lui dit-elle. — Oui, il suffit de faire un souhait, Brynni, répondit Nellie. — Je m'appelle Bella dorénavant, répliqua-t-elle du tac au tac avant de souffler dans le vent le petit cil foncé.

La région était superbe. Un brouillard étrange, d'une nuance grisâtre parcourue d'un reflet à demi sombre, planait tous les matins au-dessus de l'eau près de la

maison de Nellie, il avait l'air de se suspendre avec précaution sur le lac et le toit des maisons. Bella regardait autour d'elle, ses yeux écarquillés observaient les meubles dans la salle de séjour puis le brouillard, à ce point rasant qu'elle n'apercevait que l'eau et les oiseaux de ce côté-ci de la fenêtre; elle n'entendait pas un son, elle ne voyait qu'une vaste surface aquatique et immobile. Cela ne faisait pas de doute, c'était plus joli que ça l'avait été, encore plus avec les nénuphars qui se présentaient le soir et oscillaient tranquillement au fil des friselis; dans l'obscurité du soir, ils ressemblaient à des loupottes allumées flottant et nageant droit vers elle qui se tenait retranchée dans la salle de séjour de Nellie. Bella sentait le mouvement constitutif de l'existence, un bercement puissant. Les mots étaient minuscules et l'avenir la retrouvait où qu'elle aille. — Si Dieu le veut. Les bruits de l'eau clapotaient. Elle ferma les yeux. Le goût de sel se colla sur ses lèvres, ses mâchoires se serrèrent jusqu'à devenir aussi dures que la pierre.

Il y avait quelque chose dans les gestes simples dont le quotidien était désormais rempli. Bella apprit vite à déplacer un morceau de tissu à la seule force rapide de ses coudes, à effectuer un ourlet, à utiliser une paire de ciseaux, à couper une encolure, à piquer les épingles à tête ronde dans une pelote, à exécuter les commandes du tailleur, à tamponner celles à leur arrivée et à les retamponner à leur départ. Mais elle voyait toujours l'étoffe se déchirer entre ses mains, tout était en permanence sur le point de se disloquer, de s'effondrer; que quelqu'un ait eu l'idée de lui donner des ciseaux lui

paraissait d'une brutalité sans nom. Il y avait quelque chose dans le silence qui suivait le travail manuel, dans les lames brillantes et tranchantes qui glissaient à travers les textiles lisses : sans rencontrer la moindre résistance, l'acier tranchait dans le tissu tel un couteau chaud dans le beurre – comment le vêtement pouvait-il être si doux et l'instrument si dur ? Elle en avait les larmes aux yeux. Tout autour d'elle n'était que vertige et vacillation, mélange et dilution avec les fluides corporels et la brume matinale, alors que Bella n'avait qu'un désir : trouver l'équilibre, trouver quelqu'un qui la prendrait dans ses bras pour la retenir, quelqu'un qui l'aimerait d'un amour inconditionnel, un peu comme Nellie, mais sans ce visage interrogateur. Les ciseaux dans une main, le fil d'argent et l'étoffe dans l'autre, elle sentait le sang palpiter et ruisseler avec une telle force en elle. Elle avait beau prendre des brassées et des brassées de tissu lisse, avoir des mouvements toujours plus soyeux, le doute ne la quittait pas. Elle rentrait tous les soirs et se sustentait du repas froid qu'ils lui avaient laissé. Nellie avait profité de la première occasion venue pour la quitter et n'avait jamais regardé en arrière, vers cette colline humide et marronnasse où Brynhild était restée. Elle avait désormais sa famille à elle, ses enfants à elle, une grande maison ; un autre monde poudroyait sous ses yeux, qui ne la laissait pas entrer. Bella le savait : — C'est tout ce que j'ai. C'est vraiment tout ce que j'ai.

Brynhild était devenue Bella, elle était une personne nouvelle, mais tout ce qui lui avait été donné pouvait

aussi lui être repris; en définitive, le romantisme et la belle lumière sur le lac Michigan étaient une horreur qui lui donnait envie de vomir. Les tissus étaient pliés en d'épais rouleaux qu'elle empilait contre le mur, vieux rose, blanc, ocre et orange. Néanmoins, rien dans ces tonalités n'avait de résonance, rien de ce qu'elle voyait ne pouvait se refléter dans ce qu'elle avait en elle. Car en Bella le gris dominait, en Bella régnait une brume d'indifférence. Il faut se retrouver dans son environnement avant de se trouver en soi-même – mais quelle que soit la beauté avec laquelle le brouillard se déposait sur le lac au crépuscule, seules les coïncidences voulaient qu'elle ne déchire pas les vêtements qu'elle avait rapetassés.

L'air tiède se colorait de rose au-dessus de l'eau. Le lac Michigan riait d'elle avec ses petits bruits d'insectes, aigrettes et lancinants. Ce qui se passait dehors n'avait aucune résonance en elle, ni dans son corps ni dans son cerveau, encore moins dans son cœur. Elle était assise là, avec sa paire de ciseaux et son envie indistincte dans le bas-ventre; n'importe qui pouvait ici obtenir ce qu'il ou elle voulait, mais Bella ne voulait rien du tout, il n'y avait ici pas la moindre nuance, juste un désir triste, un remords tout aussi triste et lourd qu'elle triturerait la nuit venue. Elle était assise là, avec un rouleau d'étoffe rouge sang, et jouait avec l'extrémité de la lame tranchante. Elle le voyait avec une telle netteté: la beauté était périlleuse, et elle renfermait quelque chose, quelque chose de trouble, de grave, d'impardonnable. Bella se trouvait certes dans un nouveau monde, un grand espace dégagé,

mais elle ne pouvait plus avoir confiance en elle. Qu'avait-elle détruit, en fait? Ces mouvements, cette volonté. — Qui es-tu dans le fond? Le corps, elle ne comprenait pas pourquoi, partait dans deux directions différentes: d'un côté il était plat et tétanisant, de l'autre goulu et fougueux. Bella était tellement désarmée et sans défense, tellement abandonnée à elle-même avec toute la prairie dont le cœur cognait dans sa cage thoracique. Le métal froid glissait à travers l'étoffe, tout devenait si dangereux pour peu qu'elle le veuille. Elle était assise tous les jours sur sa chaise, une griffe dans le dos et les ciseaux sur les genoux, impuissante à n'en plus pouvoir, pleine de sang et d'urine. Bella porta une main à sa tête. Cette tête rouée de coups, cette pression derrière les yeux, ça ne cesserait donc jamais: le même souvenir qui explosait et se dispersait partout par terre, la lumière noire ensorcelante qui se déposait dans tous les coins, avec les piquants en pleine figure, l'immense main de Dieu la soulevant dans la nuit, au cœur de la lumière, à travers les nuages jusqu'à ce qu'elle voie le lit de la rivière recouvert de sable et tout ce qui gisait sur son sol, entre les arbres, partout, et même dans la mare puante de sang noir. Dieu, le grand geste, ne l'avait pas oubliée, Il voulait uniquement qu'elle se souvienne de ce qui s'était passé.

Bella se trouvait dans une autre zone temporelle, un espace plus porté à la confrontation, où on avait l'impression que la lumière se réveillait avec davantage de frénésie, comme si elle attaquait de toutes parts; comme si la présence de Dieu était plus forte et le récit de la

Création cherchait toujours sa forme. La lumière se dis-séminait avec une espèce d'agressivité, à croire que Dieu en personne demandait à subir un examen, que la foi devait être mise à l'épreuve, que les êtres humains devaient en trouver la réponse par leurs propres moyens. Une bourrade des deux côtés et les couleurs tourniquaient devant ses yeux injectés. Elle posait le haut de sa main sur sa bouche. — Voilà comment je suis. Les doigts caressaient les lèvres. — Voilà comment est le monde. Se retenir exigeait de posséder une force colossale. Bella sentait encore et toujours la pression derrière ses yeux, les souvenirs déversaient dans sa bouche leur eau glacée et leur rayonnement visqueux et gras ; cela ne faisait aucun doute : tout se déchirait entre ses doigts. Le lac Michigan gonflait et lui chuchotait : — Voilà comment est Dieu.

Les fois où Bella réussissait à se raccrocher à une sensation, elle y passait une journée entière, que ce soit sur le banc de l'église ou dans la pièce de travail. Elle essayait d'attirer les réflexions au creux de sa bouche pour mieux se rapprocher d'un pourquoi, d'agrafer ces réflexions aux mots et de les retenir suffisamment longtemps pour qu'elle puisse au moins expliquer son désespoir à Nellie ; mais l'instant d'après la réflexion lui avait déjà échappé et Bella avait oublié ce qu'elle avait éprouvé ou même pensé. Un fatras, voilà ce que c'était ; tout pouvait rester contenu en elle, luisant et inanimé, si chaud et si inaccessible. Elle regardait les beaux enfants de Nellie qu'il fallait toujours persuader de l'accompagner au culte du dimanche, chaque semaine ça

prenait un temps infini, cette attente dans le couloir, habillée, fin prête, chaussée lacets serrés, patientant trop longtemps pour qu'elle comprenne quoi que ce soit – et ces gouttes de transpiration qui perlaient sous son chapeau. Ils ne l'aimaient pas? Qu'est-ce qu'elle ne comprenait pas? Il lui semblait que toute la nourriture qu'elle avait ingurgitée depuis des lustres refluit dans l'œsophage, gonflait dans sa bouche, que le sucre et la crème pâtissière restaient coincés dans sa gorge, que tout le monde attendait d'elle plus qu'elle ne pouvait donner. Elle non plus ne les aimait sans doute pas tant que ça – pourtant, ils étaient de la même famille, non? Elle ôta ses gants pour feuilleter délicatement la bible pour enfants posée sur la commode du couloir. Quand les enfants débarquèrent enfin, elle les fixa et leur murmura, alors qu'elle était sûre que Nellie ne l'entendait pas: — Dieu pardonne n'importe qui.

Bella tâcha de laisser reposer ses épaules dans le regard de Dieu, elle baissa la tête, croisa les mains, prit une profonde inspiration. L'église l'avait aveuglée dès la première fois qu'elle l'avait vue, avec ses murs si blancs, si grands, érigée comme elle était derrière une palissade provisoire qui hébergeait dans un seul élan Dieu et le pays d'origine, où la paroisse cherchait la communauté, où la communauté cherchait le norvégien dans la vie. Le synode norvégien dans la sombre forêt de sapins, un reflet quasi identique à tout ce qu'on trouvait à la maison, de l'autre côté de l'Atlantique: les falaises qui dégringolaient dans les lacs, les forêts de pins et l'eau glacée. — Cher Dieu. Bella ferma les yeux et plongea

le plus profond possible en elle-même, elle serra un peu plus les mains sur ses cuisses, le bois du banc la réchauffait lentement. On pouvait décidément passer une vie entière en quête de pardon. Bella priait, Bella s'abîmait dans la prière, mais les mots sur sa langue demeuraient inanimés ou presque; heureusement, le culte se déroulait encore en norvégien. De temps à autre, les petits sur le banc se blottissaient puis s'endormaient contre elle et un frisson la traversait aussitôt: toute cette pureté, cette intégrité, cette virginité; elle ressentait la chaleur des corps d'enfants, passait ses doigts dans leurs cheveux bouclés d'eux-mêmes si dorés et si doux. Le calme se diffusait alors dans son corps, le sacré était allongé juste là, ensommeillé, en sécurité, bien calé sur ses genoux – comment ne pouvaient-ils pas l'aimer d'amour? Tout ça? Tout était tellement à fleur de peau. Avec en plus les rayons du soleil qui tombaient sur elle à travers les vitraux, elle avait la figure en effervescence; oui, c'était ça, l'amour. Elle le percevait avec une telle netteté: la force divine, la pureté absolue.

Bella côtoyait les enfants, mais c'était à peu près tout. Elle n'était pas parvenue à se nouer d'amitié avec de nouvelles personnes, à fréquenter une compagnie masculine, à avoir des amies intimes. Ça ne se faisait jamais, ni ne se défaisait d'ailleurs: il y avait toujours quelque chose en trop, quelqu'un qui la reluquait trop longtemps, un rictus aussi répugnant que suggestif qui tirait un peu trop sur la commissure, un regard bovin aux yeux vides, des Norvégiens ayant tout quitté pour un lopin de terre humide et persuadés qu'elle allait les

épouser. Chaque dimanche voyait un village entier de lavettes se rameuter sur le perron de l'église. Les femmes à la mine pieuse s'appliquaient à ne rien louper de la prédication du pasteur pendant que Bella croisait ses mains plus fort que de coutume, les regards éparpillés plantés dans son dos. Elle tentait de le digérer en entortillant un doigt autour d'une boucle de cheveux. La lumière à travers le vitrail, la petite tête sur ses genoux, le pardon de Dieu. Sous le plafond, au-dessus du baptistère, était suspendue une tapisserie brodée sur laquelle une belle écriture soignée, toute en pleins et en déliés, rutilait à hauteur de la table de l'eucharistie : *Car le Seigneur notre Dieu est aussi un feu purificateur* ; autant de mots autour des lettres desquels des fleurs et des flammes s'entrelaçaient – c'était vraiment très joli. Bella avait beau répéter la phrase dans sa tête, elle ne discernait aucune purification d'aucune sorte. Elle avait pris place parmi des impies, tous ces incroyants qui simulaient, tous ces paysans qui faisaient l'impossible pour vivre de leur blé, de leurs pommes de terre, de leurs champs de maïs qui s'étendaient à perte de vue. Le soir venu, la Bible sur les genoux, Bella tournait les yeux vers le ciel. Il y avait tant d'étoiles sur la prairie, tant de ciel – Dieu était vraiment très grand. — Car le Seigneur notre Dieu est aussi un feu purificateur, répétait-elle. — Seigneur, si Tu me vois encore, que veux-Tu que je fasse ? demandait-elle. Tout se collait autour de son crâne en un amas gluant. Elle se moucha dans le mouchoir brodé de sa sœur, qu'elle replia méticuleusement puis rangea dans la poche de sa jupe.

Bella n'y arrivait pas. Tous les matins, sa chambre était remplie de cette odeur acidulée qui se réveille chez un être humain avant le reste, moelleux et ensommeillé, ce qui recouvrait ses cauchemars et cachait ses rêves si loin qu'elle n'éprouvait plus qu'un vague malaise chaque fois qu'elle voyait les enfants à la table du petit déjeuner. Ça ne fonctionnait pas. Le sommeil stimulait en elle la vieille sueur noire, celle qui coulait derrière les paupières et dégageait des relents plus pestilentiels encore que n'importe quoi d'autre, celle qui faisait tout grandir et grossir trop vite, celle qui rendait tout dégoûtant et difficile. La chemise de nuit se collait à son chignon, le lait maternel suintait jaunasse et malsain de ses mamelons, la rage montait en elle avec une violence inouïe. Tout était d'un bleu et d'un noir féroces ; dans ses rêves elle se voyait debout, là, entre la commode et le lit, complètement nue, au cœur de cette atmosphère bleu foncé, pendant que ça cherchait à s'extraire, que ça sortait d'elle, qu'elle l'attrapait des deux mains, tant le début, le milieu que la fin. Elle croisait fermement les doigts, comme en prière, les serrait jusqu'à ce que les veines éclatent dans ses yeux, le cœur battait à tout rompre, la transpiration s'écoulait à gros fracas noirs. Elle se réveillait terrorisée, était obligée de s'asseoir sur le bord du lit, caressait la taie d'oreiller. Elle n'y pouvait rien ; chaque fois qu'elle fermait les yeux, elle convoquait un petit enfer doucereux.

— Notre Père qui es aux cieux ! Que Ton nom soit sanctifié. Tout se collait à sa nuque, ses yeux étaient enfoncés en profondeur dans leurs orbites, la sueur

dégoulinait sous ses aisselles. — Que Ta volonté soit faite, cher Dieu qui es aux cieux. Sauras-Tu bientôt me pardonner? Bella laissait le flot de mots franchir la barrière de ses lèvres devant la table du petit déjeuner. — Ne nous induis pas en tentation. Prenant un morceau de pain sec, elle croisa le regard de Nellie au-dessus de sa tasse de café. Nellie qui s'efforçait avec fébrilité d'obliger ses enfants à bénir leur bouillie de flocons d'avoine avant de l'engloutir, Nellie qui s'escrimait à les rendre meilleurs qu'ils ne l'étaient en vrai.

Bella était donc ici et ce n'était pas assez. Elle s'évertuait à être une personne pieuse dans ce nouveau monde, d'avoir de nouvelles pensées entre les lacs et les bruits de l'eau. Nellie venait souvent la voir en lui apportant une tasse de thé pour lui dire que le repas était prêt. — Je crois que tu as des problèmes de nerfs, pouvait-elle aussi trouver à lui dire en voyant son visage pâle abîmé dans une prière, la tête baissée et les poings noués dressés au-dessus du crâne. — Il existe aujourd'hui des traitements pour soigner ce genre de chose, ajoutait-elle. Sauf que ça n'avait vraiment rien à voir avec les nerfs, Nellie devait le comprendre alors qu'elle était assise sur le plancher du salon, dans une robe en soie jaune clair, et éduquait ses enfants à croire qu'ils étaient meilleurs que les autres. — Tata Bella est juste un peu anxieuse de nature, leur expliquait-elle. Bella les regardait pendant que les bourdons et les abeilles s'engouffraient du jardin dans la maison où ils interprétaient une petite musique d'orgue avec leurs vrombissements. Bella scrutait le monde, avec ses caresses et ses promesses, elle

cherchait le sens des mots qui lui couraient dans la bouche, elle essayait d'apprendre toutes les nuances de cette nouvelle langue, mais les jours passaient et Bella lâchait prise. Elle était assise silencieuse dans son coin, silencieuse sur le bord du lit, implorant le front plaqué sur le plancher de la chambre à coucher, mâchant lentement à la table de la cuisine, le visage bien en évidence, éclairé par la lumière. — Délivre-nous du malin, du luisant et de l'inanimé. Les voix autour des lacs se mélangeaient aux bourdonnements du jardin, aux bruits de la vie triste de Nellie. Le reflet du soleil dans la robe en soie jaune, ça comme le reste n'était qu'un seul et même murmure adressé à Bella, les clochers se dressaient immuablement vers le ciel qu'ils transperçaient de leur pointe jusqu'à ce que la lueur des étoiles déferle et se déverse dans ses cheveux; la nuit s'étalait sur elle et le cerveau de Bella s'ouvrait comme une grande plaie jamais refermée en attirant la voix la plus glaciale qu'il avait, qui à son tour lui caressait le visage et lui susurrant: — Ça doit être horrible de se souvenir de ceux qui ne voulaient pas de toi?

Bella sentait les spasmes de la nausée, tout défilait à une vitesse folle, elle était soit trop lente soit trop approchante, les nuances lui échappaient, elle ne comprenait rien sinon l'évidence, les mots simples dans cette autre langue: *yes* et *no* la maintenaient à flot, la piété et la beauté portaient la même foi irréaliste. Elle voyait les enfants jouer ensemble dans le salon, ils avaient beau avoir été créés grâce à la lumière la plus pure, elle ne pouvait pas les forcer à faire quelque chose dont ils

n'avaient pas envie. La langue luisante et inanimée la remplissait d'un chagrin énorme, elle le sentait jusque dans sa poitrine. — Voilà comment est le monde.

Bella mangeait à petites cuillerées la bouillie de flocons d'avoine préparée par Nellie. Elle s'efforçait de faire honneur aux choses, mais son attention était systématiquement happée par le beurre salé fondant placé au milieu de la table, par le point lumineux qui s'éclipsait dans cette bourbe grisâtre ; et tant pis s'il contenait aussi une sorte d'espérance, la promesse d'un changement à venir. Elle devait y croire, elle devait croire, à commencer par cette surface lumineuse juste devant elle. Elle fixait cette motte de beurre quand elle sentit soudain un léger coup contre sa jambe. Le chaton des enfants venait de quitter son refuge sous le sofa et s'aventurait prudemment vers elle. Elle se baissa pour l'attraper, il lui lécha aussitôt la figure et elle en fut sûre, c'était un signe incontestable, que venait renforcer cette innocence aux yeux en amande qui étincelait devant elle : tout finirait un jour par passer. Bella observa cette petite bouillie pleine de poils, le chaton lui rendit son regard. — Tu es qui, toi ? demanda-t-elle d'une voix surjouée. Une langue rugueuse sur les deux joues, la lumière du beurre et des poils de chat partout, le soleil qui l'aveuglait, la langue qui râpait jusqu'à l'os — il y avait quelque chose d'impossible là-dedans, cet espoir, cette cochonnerie, ce chaton qui lui léchait la figure avec sa petite langue, ce devait être la façon qu'avait Dieu de lui parler ; elle entendait ses mâchoires craquer, c'était irrésistible, beaucoup trop doux, et surtout beaucoup trop

facile à broyer. Bella enfouit prudemment ses lèvres dans la fourrure. — Pourquoi faut-il que tu sois si mignon, hein? Elle lui parlait toujours avec une voix surjouée, sa mâchoire se serra un peu plus, la lumière était si violente, Bella faillit sombrer. La fourrure s'était incrustée dans son iris, le chat releva sa queue en l'air, se balançait d'un côté sur l'autre et sortit ses griffes. Tout ce qu'elle était capable d'enfourner sous sa paupière, même les yeux ouverts, et l'esprit grossier qui s'amplifiait plus elle comprimait sa face dans les poils. Sentant la goinfreterie instiller sa force en elle, elle la mata en étreignant le chat un peu plus fort, mais elle eut l'impression qu'il lui parlait, et qu'il lui parlait d'un lieu très reculé en elle, un lieu qui lui interdisait d'agir à sa guise, d'obtenir ce qu'elle voulait en vrai. Bella s'arrêta net. — Qu'est-ce que tu attends, en fait? Elle entendait avec une telle netteté la question lui être posée, de très loin. — Un miracle, murmura Bella, juste un petit miracle.

Tant de choses auraient pu être différentes — aucune autre pensée à peu près acceptable ne l'habitait, et elle la remplissait entièrement. Elle reposa le chat sur le plancher, qui se sauva de son étreinte et sortit par la porte entrouverte. Elle sentit le goût de sel, puis des centaines de reflets s'imposèrent sur sa rétine : des gencives sanguinolentes, le ciel lézardé d'éclairs. — Qu'est-ce que tu attends? Son environnement immédiat confirmait uniquement sa vie intérieure, tandis qu'elle était seule au milieu de la pièce. Le souffle doux de Nellie et du reste de la famille, ce poumon cohérent qui ne cessait d'exhaler la vie : c'était insupportable à entendre. Elle

posa sur son visage le gant de toilette bouillant, mais elle eut beau se frotter lentement la peau jusqu'au sang, sa figure n'en demeurait pas moins fixée à sa tête et le miroir ne lui montrait comme tous les jours que le même faciès désespéré. Bella repensa à ses adieux en Norvège, ils n'avaient rien d'honorifique, nul n'était devenu un individu meilleur pour autant et Nellie serait ses enfants contre elle comme si elle voulait les protéger de Bella qui, décidément, n'accédait à rien ni personne. Elle comptait la joie et le plaisir sur ses doigts, mais il ne lui restait ni joie ni doigts pour profiter de quoi que ce soit. Elle faisait sa prière du soir tandis que l'obscurité s'épaississait de toutes parts, luisante et inanimée ; l'ombre sous le menton, tout ce qui pouvait être donné à quelqu'un pouvait aussi bien lui être repris, Bella était allongée seule dans son lit et attendait le feu purificateur de Dieu.

Les papillons chantaient dans le jardin comme si rien ne s'était passé. Il en allait en Norvège comme en Amérique : ça n'avait aucune importance et nul ne se souciait d'elle. L'amour était certes la condition pour que tout puisse exister, un simple regard sur ses neveux et nièces lui permettait de s'en convaincre, mais Bella ignorait si la réserve d'amour n'était pas épuisée : il y avait quelque chose dans les lèvres de Nellie, elles dégageaient une espèce d'étrangeté. Bella savait en revanche qu'elle avait besoin d'un autre type d'étreinte, Nellie ne comprenait décidément rien. Le poudroiement était si intense, les cimes des arbres se dodelinaient derrière la fenêtre, le vent ballottait les feuilles, Bella essuya la bave

qui dégoulinait sur son menton. — Je crois que Nellie ne m'aime plus, chuchota-t-elle. Elle passa une main sur son ventre, son nombril, sur les petites taches de rousseur qui refluaient de plus en plus dans la peau, l'air était si lourd, si inerte; elles étaient sœurs, oui, mais quelle ressemblance les rapprochait? La solitude avait fait son œuvre et dans le fond Bella n'avait rien de commun avec Nellie. Debout devant son miroir, pareille à une géante bienveillante, elle tentait de trouver la voie qui la mènerait à l'amour en elle. Quelque chose s'y tordait avec une lividité cadavéreuse. Bella scrutait le monde et elle s'y découvrait étendue au fond, totalement seule. Elle sentit le cri tomber au fond de sa poitrine et plus profond encore, ce n'était qu'une question de temps. Tous les récits finissent avec la mort, et celui-ci également, Bella le savait. Ce qu'elle oublia néanmoins sitôt que Mads Sørensen pénétra dans la pièce. Elle pria, elle implora, elle quémанда, mais d'une tout autre manière.

L'ÉTÉ ROUGE

Mads arriva, et il arriva un peu trop près, un peu trop vite, les lèvres bien en évidence, ce qui effraya Bella. Si elle ne lui donna strictement rien au premier coup d'œil, elle changea rapidement d'avis et lui donna tout. Elle cala jusqu'au cou son menton sur l'épaule de Mads Sørensen et entrouvrit la bouche pour qu'il puisse regarder à l'intérieur. Elle se tenait là, aussi scrutatrice qu'une cathédrale dont les portes ouvertes conduiraient aux ténèbres, une part d'elle-même devait pourtant être prête, un instant qui cherchait à se cacher, un instant où elle mobilisait toute son attention. Elle se tenait presque sur la pointe des pieds, avec son menton posé sur l'épaule et Mads qui avait revêtu ses habits du dimanche. Elle entendait sortir de sa bouche le sifflement des poumons, un système parfaitement accordé de mouvements tremblotants. Il n'était pas facile d'affirmer pourquoi Mads arriva, pourquoi lui et pas un autre, ni pourquoi il resta si longtemps planté là ; toujours est-il que tout changea dès qu'il arriva et que Bella devint à la fois raide et douce, dans son cerveau comme dans ses pensées. Elle le sentait dans sa moelle épinière : l'amour l'avait trouvée, enfin. Bella caressait les tresses châtaines qui pendaient sur chacune de ses épaules, elles sinuaient au fil de chaque entrelacement,

trouver le juste équilibre était un art, savoir comment serrer sans que le tressage fasse mal, le moment tant attendu où tout tenait, où tout était parfait, cette acrobatie qui associait la beauté à la cruauté. Différencier l'attente de la douleur, l'intérieur de l'extérieur, faisait l'effet d'une impossible opération de funambule, et il était si difficile pour Bella de s'ouvrir quand elle ne savait même pas comment se fermer; mais elle s'appliquait à être le plus concrète possible sans pour autant s'obliger à se livrer tout entière à Mads. Et donc elle se tenait bouche entrouverte tandis que le soleil, le vent et le temps s'égrenaient et se divisaient en secondes, en heures. Le miracle était arrivé, c'était manifeste, et le miracle demeura: Mads Sørensen se déplaçait avec insouciance et un désir torride dans les yeux, ce chien baveux ne cessait de tourner autour de Bella pour mieux l'encercler. La beauté ressemblait toujours à la destruction, elle devait le supporter.

Il avait été impossible de retenir quoi que ce soit. Mads l'avait embrassée le long du cou, lui avait caressé le ventre, et pour Bella c'était trop, elle n'en pouvait plus, elle était tombée à la renverse sur le lit, elle avait ouvert son cœur et ses hanches, en même temps. Mads lui avait dit tout ce qu'elle avait désiré entendre depuis une éternité: — Tu as vécu dans un mauvais rêve, baby. Les poils s'étaient dressés sur ses bras, quelqu'un l'avait trouvée, enfin. Elle cligna des yeux pour chasser une larme. Le matelas grinçait sous eux, elle fixait à nouveau les entrailles des ténèbres, elle sombra un peu plus encore, mais Mads se contenta de répéter ses

mouvements et sembla ne pas être affecté outre mesure : — Ma baby. Bella sentait les vibrations dans sa voix quand il lui parlait, mais elle ne pouvait le voir tant qu'il était derrière elle. Les mots sautillaient de sa langue avec une telle facilité, ils atterrissaient sur elle et lui chatouillaient le dos, se glissaient dans ses bouclettes à la base du cuir chevelu. — Ça y est, je commence à pleurer, chuchota-t-elle, la figure enfoncée dans l'oreiller pendant que le nœud dans sa gorge grossissait à vue d'œil. — C'est à ça que ressemble l'amour, dit-il. Je te le promets, baby. La houle déferla sur elle une dernière fois, la voix de Bella atteignit tout juste Mads : — Je t'en supplie, baby. Les ressorts du matelas se contractèrent sous leur poids conjoint, sous la charge d'un être humain qui s'abandonnait complètement à un autre.

Mads dormait, son torse s'élevait puis s'abaissait, comme s'il n'avait jamais rien fait d'autre, comme s'il respirait exclusivement et essentiellement pour elle. Bella s'essuya la bouche et resta allongée pour le regarder, la simplicité avec laquelle elle était capable d'accéder à la lulette, et à tout cet être humain d'ailleurs, était au-delà de son entendement. La nuit s'agglutinait à la fenêtre, Bella sentait le silence contre son corps. Elle s'assit sans faire de bruit, pour ne pas le réveiller, et posa sa Bible sur ses genoux. Elle tourna les pages au papier si fin, ce qui n'atténua en rien son impatience, son inquiétude. Elle devait croire à ce Dieu qu'elle connaissait depuis toujours, elle devait croire à ce que son cœur pouvait renfermer et à ce que Mads pourrait remplir, elle devait croire qu'elle réussirait à vivre des centaines

de nouvelles expériences, une toute nouvelle vie si elle le voulait. Elle jeta un œil vers le jardin, mais il n'y avait rien à voir : la maison flottait dans le noir. Elle reposa la Bible sur la table de nuit. C'est l'amour que je vis, pensa-t-elle. — Ma baby. Elle répéta la phrase telle qu'il l'avait prononcée. Comme une mite contre la flamme, voilà ce que je suis, pensa-t-elle. — Ma baby. Un petit corps calciné se coucha sous l'édredon et se recroquevilla, complètement engourdi, totalement nu, une luciole dans l'obscurité. Les restes d'un rêve délaissé cherchaient refuge en elle, elle se sentait soudain si légère. Elle se blottit contre Mads jusqu'à ce que sa vue se trouble.

Mads Sørensen avait frappé à sa porte et laissé l'amour s'épancher sur le drap. Voilà ce qui s'était passé et ils avaient chacun leur façon d'appréhender la situation. — C'est ça qu'ils appellent love ? avait demandé Bella dans son américain de cuisine. Mads n'avait pas répondu, s'était borné à se rapprocher d'elle, la séduisit à coups de bonnes vieilles phrases maintes fois utilisées : — Tu es ma baby. Il lui caressa les fesses, avec calme et tendresse, et avec toute la paume. — Baby. Bella se figea, il la regarda : — Tu préfères que j'arrête ? Mais comme Bella avait la bouche sèche et plus un mot à disposition, elle fit signe que non pour seule réponse. C'était limpide : la présence de Dieu était puissante. — Ma baby. Bella n'arrivait pas à prononcer une parole.

On voit le monde depuis l'endroit où l'on est et Bella était à quatre pattes. Elle n'avait rien à quoi s'agripper, mais ses genoux la maintenaient chaque fois pendant

un bon moment ; Mads la faisait lanterner une demi-seconde en examinant son corps, elle restait dans cette position, en suspens comme l'odeur laissée dans une pièce vide par le parfum de quelqu'un – tout aussi poétique, et tout aussi empotée. Elle déposait méticuleusement ses hanches dans ses mains et, les genoux calés sur le matelas tel un ange implorant, il souillait son dos à l'aide de ce qu'il avait. Bella voulait Mads le plus près possible d'elle, dont elle entendait le cœur battre avec lenteur, perdu quelque part entre l'éveil et le sommeil. Les nuits filaient de cette manière, pleines de fluides sur les peaux, rassasiantes jusqu'aux oreilles, embrassantes jusqu'aux yeux, face à face, tout contre, toujours plus proches au fur et à mesure des jours – il leur était presque impossible de respirer à force d'être étendus aussi près l'un de l'autre. Bella avait été trouvée et elle se mettait en boule dans le recoin le plus silencieux du monde. Nul ne pouvait la voir dans ces gros bras, nul ne pouvait la blesser là où l'oubli l'engloutissait tout entière ; elle en oubliait presque sa goinfrerie et même celle qu'elle était tant le silence y était grand, rien d'étonnant qu'elle soit restée bouche ouverte dès le départ. Ce qui ne l'empêchait pas de connaître par cœur, pour l'éprouver à l'intérieur comme à l'extérieur et en permanence, la quintessence de la sensation de sécurité : elle générait aussi une impression d'asphyxie et de claustrophobie. Chaque fois qu'elle reprenait son souffle, elle inspirait l'air qui avait circulé en lui, qui avait drainé ses poumons, avait fait battre son cœur, fait fonctionner son cerveau, ça virait à l'absurdité, ça

devenait de la promiscuité, cette prise de conscience la démangeait dans la poitrine. Tous les matins, pendant que les rayons du soleil s’emmêlaient dans ses cheveux, elle écoutait sa respiration, elle examinait sa barbe naissante, la lumière lui piquait les yeux, les pensées essayaient de se sauver : ensevelies dans les replis de peau, assoupies et mouvantes dans les bras de Mads, elles serpentaient en jouant à la dérobadie. Tant que ça voulait bien durer, Bella devait rester allongée à côté de lui sans faire le moindre bruit, sans faire le moindre mouvement. Elle devait uniquement s’efforcer d’être tout sauf elle-même, clapie calmement dans le recoin le plus silencieux du monde.

Mads cligna des paupières et l’observa avec des yeux étincelants. — Mon petit morceau de sucre, qui es-tu en fait ? Il lui caressa les cheveux, posa un doigt sur la ride d’inquiétude qu’elle avait entre les deux arcades sourcilières comme pour la renfoncer. — Je t’aime, chuchota-t-il. Et, avant même qu’elle ait eu le temps de répondre, il planta sa langue si loin dans sa bouche qu’un tressaillement la parcourut aux endroits les plus inaccessibles. Il y avait quelque chose dans son visage qui bougeait d’une manière particulière pendant qu’il se lavait devant le miroir, comme s’il était étranger à lui-même, comme s’il ne maîtrisait pas les changements qui glissaient dans ses traits. L’air était lourd et se collait aux poumons. Mads croisa le regard de Bella dans la glace et lui sourit : — Tu le sais ? Tu le sais que je t’aime ? Les frissons la traversèrent aussitôt, elle était incapable de lui répondre. Elle le dévisagea,

scruta son reflet. Dans quel sourire devait-elle plonger ses yeux ? Quelle image était la plus réelle ? Comment pouvait-il ne pas se voir et ne pas prendre peur ? Le soleil du matin montait lentement dans le ciel et déposait un halo jaune sur son dos, la lumière humide inondait la pièce, la surface entière du miroir, et tout ce qu'elle voulait c'était l'avoir à nouveau en elle. Elle observa le sourire abruti arrimé au milieu du mur ; il ne dévoilait rien, ni la peur ni la froideur, ni le projet de Dieu, ni ce qui poussait Mads à se rapprocher toujours plus près d'elle.

Mads aimait Bella et Bella tâchait d'aimer Mads. Il y avait quelque chose dans l'envergure de cette sensation très précise : l'amour qui s'appuyait contre elle chaque jour, les mains qui brillaient du pourpre le plus pur, ce que la vie d'un être humain avait d'écrasant. Bella possédait toutes les aptitudes pour aimer, ce n'était pas ça, et d'ailleurs elle aimait Nellie ; mais Nellie n'était qu'illumineée par ses robes inabordables, elle n'était que couronnée et adorée par ses enfants. Il n'y avait pas assez d'amour pour tout le monde, à peine si Bella osait vérifier s'il en restait pour elle. Quoi qu'il en soit, quelque chose s'était intercalé entre elles, ce n'était plus comme avant. Bella avait eu beau, longtemps et par tous les moyens, tenter de lui faire entendre qu'il ne lui manquait rien, Nellie se bornait à lui jeter des regards condescendants, entourée comme elle était de rires d'enfants et persuadée d'avoir tout compris. Nellie avait visiblement besoin d'aide pour prendre en charge sa progéniture, de beaucoup d'aide puisqu'elle avait à

peine le temps de s'occuper de tout son monde, et, maintenant que Bella s'était installée chez Mads, elle s'était dit qu'ils pourraient peut-être au moins prendre la petite Olga chez eux, non pas à demeure mais pour une courte période, le temps que Nellie ait enfin la tête hors de l'eau. Mais celle-ci avait refusé en bloc, d'un ton intransigeant, elle s'était presque mise en colère et Bella s'était mise à pleurer. Le refus lui fit l'effet d'une claque en pleine face. De sœur à sœur, qu'est-ce qui avait de la valeur sinon ça? Le flot de larmes lui inondait le visage, déferlait à pleine puissance. Ça lui sortait des yeux tout comme les yeux sortaient de leur orbite, elle le percevait avec une telle netteté. Bella se tenait là avec ses bras et sa béance, de plus en plus austère, de plus en plus dure. — Je t'en supplie. Le soleil était mordant, les rayons de lumière se faufilaient dans les feuilles puis s'en retiraient et rendaient tout d'une blancheur et d'une immobilité inouïes, avec en plus ces papillons qui n'en finissaient jamais de trépider; tout était si fin, si fragile. Nellie avait dit non, lui avait presque craché à la figure. Bella n'avait pas de langage. Elle toisait Nellie qui fébrilement s'ingéniait à ne plus être méchante, à détendre l'ambiance. — Bon, et si on s'asseyait pour manger un morceau? dit-elle. Mais Bella n'était plus dans l'ambiance ni dans aucune d'ailleurs, c'en était trop. Elle qui avait passé toute sa matinée avec Olga à cueillir des fleurs pour Nellie ne savait même plus si elle avait envie de les lui donner, elles ne lui feraient même pas plaisir. Encore moins quand elle découvrirait les parterres piétinés, de toute façon elle ne comprenait

strictement rien à ce que Bella essayait de lui donner, elle ne savait pas ce qu'était l'amour. Bella les sentait au plus profond d'elle-même : cette austérité et cette dureté toujours croissantes. Un éclair tomba quand Nellie lui apporta un mouchoir et voulut sécher ses larmes. Bella plongea son regard par la fenêtre et essuya ses joues à la va-vite. Elle voyait les papillons, la beauté la plus pure créée par Dieu au milieu de toute cette verdure ; même ça, Nellie n'y comprenait rien : le grandiose de la Création, ce que Dieu leur avait donné, ce que Bella fixait intensément. Elle fixait les ocelles sur les ailes des papillons, ces yeux qui brillaient vers elle, cet œil intérieur qui veillait sur elle. Le bouquet cueilli attendait dans un vase sur la table. Il lui était encore difficile de respirer avec la chaleur qui se déposait dans son cou, et pourtant elle ne dit rien de plus. Olga avait marché dans ses pas toute la journée, le vent était resté au repos, les feuilles s'étaient dressées vers le ciel, le soleil avait été jaune et grand, ses rayons avaient brillé droit sur la joue d'Olga qui elle-même rayonnait, des pommettes rouges qui se détachaient dans tout ce vert. Elle courait vers Bella en lui apportant une fleur après l'autre, il leur avait fallu tellement longtemps avant de rassembler un bouquet entier, Olga était tout aussi surprise lorsque la racine se détachait dès qu'elle tirait fort sur la tige et que son bras se noircissait alors de terre. Bella avait attendu chaque fleur patiemment et Olga riait chaque fois aux éclats. Bella se radoucissait, elle fondait complètement en entendant ces rires et, à cet instant-là, alors qu'elle marchait pieds nus en plein

milieu des plates-bandes et poussait des hurlements de bonheur, Olga lui donna presque l'impression d'être à elle. Le temps était quasiment suspendu, il se dilatait comme un instant d'éternité pendant que le bouquet grossissait à vue d'œil. Olga avait rasé tous les parterres du jardin, son rire résonnait encore en Bella et rendait la vie plus facile à vivre, pour elle comme pour tous. Or, maintenant, dans le salon de Nellie, Bella eut la sensation que ce rire lui avait été arraché de la poitrine. Elle tira la chaise, s'assit à la table et porta à sa bouche la cuillère de soupe de pommes de terre. Elle avait le regard noir quand elle le dirigea vers Nellie, qui le lui rendit de la même couleur. Quelque chose d'impossible à déloger s'était donc intercalé entre elles, elles étaient redevenues des fillettes plus petites encore qu'elles n'avaient jamais été, elles se côtoyaient en décrivant de grands cercles l'une autour de l'autre, tels deux animaux effarouchés. Bella sentit sur sa joue une longue coulure. — Je me suis fait un trou, ici, dit-elle à sa sœur. Nellie lui posa une main sur le cœur, de toute sa paume, cette surface chaude au bas du visage; la peau y était beaucoup trop fine, tout entraît directement dedans. — Dieu refuse de me pardonner, murmura Bella. Mais, en guise de réponse, Nellie se contenta de débarrasser la table, les yeux voilés.

Passé ce jour, Bella refusa d'adresser la parole à Nellie. Tout était calcifié. Fini les thés de l'après-midi, fini les dîners, fini les instants d'intimité. Bella en avait fini. Elle était à bout, c'en était trop, ça luisait sur le mur comme une vapeur de froid. Le dernier jour, dans le

salon, elle essaya de faire ses adieux, elle essaya de décrocher un rire doux et chaleureux à Olga, mais Bella ne savait plus comment quelque chose pouvait se manifester avec douceur et légèreté. Elle prit Olga dans ses bras et se mit à marcher de-ci de-là pour jeter un coup d'œil sur ceci et cela, avec le petit corps d'enfant serré contre ses seins. Tout était lumineux, brillant et brutal à la fois, et pourtant c'était la fin. Ces deux yeux noirs, elle l'avait vu avec une telle netteté : Olga avait le même insondable monde intérieur qu'elle, le même précipice, la même ombre profonde sur la poitrine ; elle avait vu que, chez Olga aussi, ce qui entraînait en elle s'écroulait tout au fond. Bella sentait que ça montait, que ça venait, et ça vint beaucoup plus vite qu'elle ne l'avait imaginé. Olga s'ouvrit en grand, elle retroussa son intérieur et il fut impossible qu'elle se referme. Bella essaya autant qu'elle put, la serrant un peu plus contre ses seins, dirigeant son attention vers autre chose – c'était trop tard. Olga se tortillait pour se libérer de son étreinte, avec une hargne qui ne connaissait aucune restriction, le petit corps n'était que déhanchements. Bella reposa la petite tête sur son épaule, voulut la bercer en arpentant la pièce, mais Olga ne se calmait pas comme elle en avait l'habitude. Elle se tirait et se tendait, le visage rougi virait au cramoisi, ce n'était qu'un seul et même grand mouvement, un corps-à-corps, des strates d'instant, l'intensité impardonnable qui tenait si fort qu'elle finissait par faire mal. Plus elle resserrait son étreinte, plus Bella la sentait. Elle dansait, elle virevoltait avec la petite dans ses bras,

congestionnée. Elle observa les tulipes dans le vase couleur émeraude où la lumière suivait la ligne du verre soufflé à la main, se déposait sur les pétales en surimpression et remplissait les corolles de son éclat. Elle jeta un œil dans la salle à manger qui, plongée dans le noir, lui rappela des obsèques, avec toutes ces choses mortes à l'intérieur, c'était cafardeux. Même si Bella avait un regard clair et transparent, Olga ne voulait être ni docile ni silencieuse, elle ne cessait de se tordre et de s'étirer. Elle finit par tomber sur le plancher, sa chute émit un léger cognement. La surprise se manifesta avec quelques secondes de retard, mais elle dévisagea Bella avec une mine épouvantée, à croire qu'elle lui lançait en pleine face : Comment oses-tu ? Bella regarda sa nièce, les émotions quittèrent son corps, remplacées par un bloc de glace. Le retard de deux secondes dura une éternité avant qu'Olga ne retrouve son être profond, avant que la lulette n'apparaisse et que des rugissements grossiers ne se déversent de sa bouche. Elle agita rageusement ses jambes contre le pied de table si bien que le vase tomba à son tour sur le plancher. Bella la fixa elle, puis le vase brisé, l'eau qui s'écoulait en sillons étroits, qui inondait le tapis en y imprimant des taches foncées. Il y avait tant de bruits dans ce corps d'enfant. Bella ne le supportait vraiment plus. Elle regarda à nouveau le hurlement cramoisi, la grosse bouche ouverte – qu'avait pu vivre Olga pour crier comme ça ? On aurait cru qu'elle puisait ses hurlements d'un endroit abominable. Bella n'en pouvait plus. Elle laissa Olga en plan sur le tapis, vagissant

jusqu'à l'aveuglement, dans un cercle de tulipes. Il n'y avait plus rien à dire. Elle franchit la porte, ne se retourna pas, n'accorda aucun regard. Il ne restait strictement plus rien après ça.

LES LACS DÉBORDENT
DE CE DONT LE CŒUR
EST REMPLI

Bella n'était responsable que d'elle-même, voilà ce qu'elle commençait peu à peu à comprendre. Rien ne répondait au nom d'amour inconditionnel. Tout avait des exigences et des limites, tout avait des formes désireuses de fracturer et d'éclater; même Nellie avait mille et une conditions que Bella ne parvenait pas à accomplir, même Olga était passée de l'époque où elle appuyait tendrement sa tête contre l'épaule de Bella à celle où elle la dévisageait d'un air épouvanté. Bella cherchait à rejoindre Dieu, à atteindre ce qui se trouvait dans la Bible, ce qui y figurait noir sur blanc, cette vérité irrévocable. Mais quelque chose l'avait touchée en profondeur: Nellie l'avait quittée, elle avait réellement choisi son camp. Bella lui avait uniquement demandé son amour, mais sa sœur l'avait rejetée à la première occasion venue. Bella attendait désormais que la dérobade continue, elle attendait la déception invisible, le vrai visage de Mads. Bella s'enfonça un peu plus loin sous l'édredon et ausculta l'avenir, chaud et droit, allongé à côté d'elle; ça trépidait et s'éclaircissait en même temps, l'édredon blanc se déliait en un amas de vieille neige, l'écho se retirait, des coulures glacées ruisselaient le long des murs, il n'y avait décidément pas

assez d'amour pour tout le monde, ça mugissait en elle :
— Mais de quelle engeance es-tu ?

Il n'y avait aucune issue pour sortir de ça, et il n'y avait aucun retour en arrière possible. Debout sur la terrasse de Mads, Bella regardait le soleil fondre au-dessus des champs, tout semblait tellement infini. Le royaume de Dieu était étiré si loin, fin et fragile à la fois sur les côtés ; la Création sacrée, quelle valeur avait-elle, au fond ? Les lacs brillaient au point de ressembler à des bijoux démesurés et se posaient sur les yeux comme une approximation transpirante. Le bout incandescent de sa cigarette rougeoyait entre ses doigts, elle tira une longue bouffée ; le froid dans sa poitrine, le chaud sur ses lèvres. Elle entendit Mads rentrer à la maison, elle entendit ses mouvements, chacun de ses pas qui craquaient sur les lames du plancher. Le pépiement des oiseaux s'amplifiait au fur et à mesure que l'obscurité s'épaississait, les insectes s'aguichaient au rythme de leurs bourdonnements. Mads prit Bella par la taille, quelque chose en elle s'affaissa. — Je veux que tu te souviennes de ça quand tu es seule, lui chuchota-t-il. Elle sentit ses poils sur les bras se hérissier. — Je veux que tu saches que je serai toujours là. Les vibrations se déposèrent dans l'herbe, la résistance contenue dans son corps aurait pu lâcher prise mais ne le voulait pas. Le crépuscule remplissait ses pupilles pendant que les étoiles se démultipliaient dans le ciel et que tout crépitait jusque dans l'âme, grand et bleu foncé, la voûte céleste au-dessus de la véranda, la lumière entre les arbres. — Je ne vais aller nulle part, répéta-t-il dans son oreille. Bella

fut forcée de cligner des yeux pour bien le comprendre. La chaise à bascule et le craquement quand Mads s'assit dessus, sa grande bouche, le bercement, les mains et la peau sur les phalanges. Entrer dans la vie de quelqu'un avec une nouvelle étreinte, une accolade, un baiser, une poignée de main, une paume sur la cuisse, c'était une épreuve de force. Briller droit dans le cœur de quelqu'un, voilà ce que Mads avait fait. Il était entré droit dans l'obscurité qui régnait dans ce cœur. Elle ne parvenait pas tout à fait à le concevoir, ce grand rayon de lumière, comment s'ouvre-t-on à un étranger? Avec quelle dureté se comporte-t-on envers soi-même? Avec quelle force serre-t-on la main qui se présente à soi? Bella dut cligner des yeux pour se le représenter: le sourire dans le miroir, le visage réel; un ruissellement glacé circulait dans le sang. — Mais de quelle engeance es-tu? Mads coinça une mèche de cheveux derrière l'oreille de Bella et l'embrassa. Elle n'arrivait pas à penser, il éblouissait tout, la lumière jaillissait en elle. Il n'irait nulle part, il illuminait tout. Elle sentit la chaleur de ses mains qu'il avait posées sur son corps, elle était transparente, percée à jour, mise à nu.

Mads la tenait fermement et ne la lâchait pas. Le désir récurrent ne s'arrêtait jamais, il la remplissait d'un œil à l'autre pendant que les sauterelles criaient de plus en plus fort. Le tapage se collait à la façade, tout se déplaçait au gré de lentes vagues, les muscles la poussaient comme une balançoire et la propulsaient dans un état de quasi-apesanteur vers les bras éclatants de Mads, les mouches bourdonnaient puis cognaient contre la vitre.

— Baby, baby. Sa voix résonnait jusque dans son plexus solaire, qu'est-ce qu'il essayait de lui dire? Il posa une main sur sa joue. — Ma baby. Elle le regarda, la chaleur de sa main la baignait tout entière. Était-ce un jeu? Il faisait preuve envers elle d'une telle tendresse, d'une telle prudence. Les coïncidences n'existaient pas. Ses pupilles se remplirent, elle dut pencher la tête en arrière pour que ses larmes se retirent. Il plongea ses yeux dans les siens avec ce regard affectueux qu'il lui avait donné quand elle avait enfin daigné s'entrebâiller et demeurer entrouverte; elle avait eu l'impression que la lumière s'était frayé un chemin jusqu'au cerveau, avait imposé son éclat à l'intérieur du crâne, la lueur des étoiles et le chagrin formaient autant de plaques blanches qui recouvraient en entier son champ de vision — elle tenta de cligner des paupières. Les souvenirs s'empilaient dans un recoin de sa tête comme un brouet terne qui débordait chaque fois qu'elle la bougeait — la mort par noyade dans les règles de l'art. Les arbres bruissaient, distants et puissants; le royaume des lacs, cette sempiternelle humidité qui s'insinuait, tout ce qui vivait dehors et convergeait implacablement vers le centre, qui voulait avoir raison d'elle. La succession d'incidents, cette histoire avec Nellie et Olga, avait une virulence insistante; elle voyait les traces de moisissure le long des murs, les ramifications noires qui se hissaient en haut des fondations. La cave à pommes de terre humide, l'odeur de terre noire, les doigts froids et mouillés, les nerfs fins sous la peau, la sensibilité autour des paupières, la bouche entrouverte baissée vers les lames du plancher;

la moiteur et la lumière. Tout était en route. Deux dimensions destructrices sur le plancher de la cave, deux corps totalement seuls au monde, tout le temps murmurant, constamment aveuglant, pénétrant par la fenêtre puis s'engouffrant dans la bouche. Et Mads qui répétait inlassablement ce qu'il lui avait dit : — Baby, mon petit morceau de sucre, je ne vais aller nulle part.

Mais la paroisse les menaçait de sa discipline ecclésiastique, ils vivaient dans le péché, il était grand temps d'agir ; Mads se tourna vers Bella et lui offrit une alliance qui resplendit autour de son annulaire à la seconde où elle l'enfila. Avec l'été qui avait laissé son empreinte sur sa peau, la teinte cuivrée flamboyait en phase avec l'or fraîchement acheté. Bella se vit aussi gratifiée d'une nouvelle robe blanche, elle caressa du bout des doigts les coutures de la toilette, les fils si fins le long de la dernière fronce ; elle sentait combien ça avait été simple et combien ce serait difficile, les fils de soie insérés dans le tissu, c'était d'une telle beauté autonome. Bella fixait le monde du regard, et même si ça serrait de partout nul ne voyait à quel point la robe écrasait ses coutures grossières sur la peau, à quel point elle déposait autour de la taille une marque rouge semblable à un ruban qui s'enfonçait de plus en plus en profondeur ; mais elle demeurait de marbre dans son malaise, fidèle à ses habitudes, et glissait de petits sourires dans chaque geste lancinant. Manifestement trop petit, le vêtement enflammait la peau quand Bella se projetait d'un côté sur l'autre, même si elle s'armait de précautions. Les drapés de la robe de mariée se déployaient avec légèreté et le

monde se reflétait dans son alliance. Elle fit quelques pas prudents devant le miroir, les plis et les replis brillaient avec un tel éclat, l'étoffe s'évasait comme une grande fleur claire dont les pétales suivaient calmement le moindre mouvement. Bella et Mads s'étaient trouvés dans la foi en Dieu, ils allaient être unis dans le nom du Seigneur Jésus-Christ.

Les fleurs et les arbres et les cloches sonnantes ondoyaient dans la lumière autour d'eux en donnant l'impression de suffoquer, l'odeur obscure et sucrée de son parfum suivait Bella comme une ombre étrangère, le soleil tapi entre les troncs dardait ses rayons aux allures de colonnes flottantes, le parvis de l'église brillait de part en part. Mads caressait les taches de rousseur claires qui constellaient les bras de Bella. Tout était si dense et ramassé, l'horizon se découpait âprement dans le lointain, le paysage bleu du système veineux s'étalait sur le dos des mains de Bella qui regardait son époux. Tout lui paraissait si flasque et informe. Ils s'étaient assis devant les rosiers, dans le soleil couchant, avec chacun un ciel dans la rétine. Bella prenait appui, accoudée à son mariage dans le milieu, rencognée contre l'église en arrière-plan. Son rire étouffé se mélangeait à la crème pâtissière du gâteau de mariage que Mads avait acheté. Ce devait être simple et ce devait être eux deux. Son rouge à lèvres mordait hors de la bouche, Mads en essuya le débordement puis l'embrassa avec une impétuosité qui laissait penser que son baiser était le dernier. Les parterres de fleurs et les pierres tombales longilignes, cet amoncellement de mort et de vivant, c'était

insupportable; le halètement qui virevoltait dans l'air, la terre qui s'empaquetait opiniâtrement sous eux. Bella prenait part à ce qu'il y avait de plus profond qui soit, elle scrutait un point droit dans l'histoire. Elle banda tous les muscles de son corps, elle était terrorisée. Les fils d'argent se bosselaient dans l'étoffe soyeuse, dans le ruban formé par la marque rouge comme la braise dont la brûlure persistait; elle le percevait avec une telle netteté, ça coulait à travers elle avec le même fracas sourd des arbres qui s'abattent sur le sol. — Il ne faut pas que je pleure. Elle avait des yeux si durs et aussi brillants que des billes. — Seigneur, reste auprès de moi.

Bella avait l'impression que l'instant le plus heureux de sa vie portait aussi en lui le plus cruel; et même si elle n'arrivait pas tout à fait à le mettre en mots, elle le sentait suspendu au-dessus de sa tête, à croire que les arbres quant à eux portaient leurs feuilles d'une manière très particulière, uniquement pour se moquer d'elle. Le monde était entier, elle le voyait avec une telle netteté, mais c'était comme si elle se tenait en marge de lui et ne pouvait que pleurer: ce monde, elle n'y entraît pas. Elle se déshabilla mollement, pendit la robe de mariée sur un cintre qu'elle accrocha au chambranle de la porte. Elle se posta devant le miroir. La lenteur contenue dans son corps, tous ces instants d'intimité. Elle tira ses bras en arrière, le plus loin possible, jusqu'à ce que ses omoplates se touchent presque dans le dos et forment des espèces d'ailes. À moitié nue dans la pénombre, Bella tournait et retournait son alliance, la retirait puis la remettait, dans un jeu puéril sur l'air

de mariée-pas-mariée, mariée-pas-mariée – puis la bague lui échappa soudain de la main et roula par terre. Elle s’allongea sur le plancher froid, jeta un œil sous le lit, aperçut l’alliance, la phrase gravée en lettres déliées, la promesse qu’elle devait tenir, son corps à lui en échange de son corps à elle, lui appartenir à jamais, une promesse devant Dieu. Bella avait la joue posée sur les lames. C’était pour elle un moment paisible, enfin. Son corps se rafraîchit, le silence se fit. Elle resta étendue, regarda autour d’elle, tout lui paraissait austère et cristallin. Elle examina sa robe qui lui avait donné ce qu’elle désirait, cet ange blanc sous le plafond, moucheté de petites taches de verdure au bas du vêtement, le bouquet de mariage dont les coquelicots ouvraient leurs pétales rouges sur l’édredon, tout ce qui l’invitait à pénétrer, les couleurs – décidément, la nature s’était vraiment répandue partout et avait tout infesté. Bella ressentait un tremblement dans le coccyx, il y avait quelque chose là, dans le fond, dont personne n’avait envie. Elle voyait la bague briller dans la pénombre, la promesse torride faite à Dieu gisant à même le plancher froid de la chambre à coucher. L’alliance portait le sens qu’elle était censée porter, Bella appartenait à Mads désormais. L’entendant fourrager dans la salle de séjour, elle se releva lentement et mit sa robe de chambre sur ses épaules. Tout s’attardait, s’éternisait, mollement. Lui parvinrent alors aux oreilles le tic-tac de la pendule et le grésillement du feu tout juste allumé à l’étage au-dessous. La robe de chambre ressemblait à une traîne couleur prune cependant qu’elle descendait l’escalier.

Elle pouvait et elle devait le supporter, elle voyait Mads encore plus distinctement à chaque pas qu'elle faisait. C'était la beauté qu'elle vivait, elle devait l'accepter. Et, telle une impératrice, elle pénétra sans bruit dans la salle de séjour, vaporeuse, tandis que l'alliance étincelait toute seule sous le lit. Elle trouva Mads assis devant l'âtre. La peau hâve devant l'éclat dégoulinant du brasier, Bella ne comprenait pas que Mads ne voie pas ce qu'elle voyait. Elle se tenait devant lui dans sa traîne prune rosé, une flamme consumée entièrement renfermée en elle-même.

Mads caressait le corps de Bella avec des mains tâtonnantes, elle était aussi tendre que le beurre et avait la gorge aussi sèche que l'émeri. Sa robe de chambre était tachée, la ceinture effrangée censée la fermer pendait le long des flancs, les seins étaient apparents. — Bella, ma femme. Il lui voulait quelque chose, mais elle n'avait aucune chance d'en faire quoi que ce soit. Ils s'étaient donné la main et le nom, avaient laissé fondre l'or et la forme se mouler. Bella était mariée et la cérémonie terminée, les flammes débordaient de gloutonnerie, toujours prêtes à dévorer autre chose encore. Elle les observait, elle fixait intensément ce qui était saturé de chaleur au point de changer de couleur. La maison illuminait vraiment cette nuit-là, l'existence hurlait en Bella. Aveuglée de lumière, elle s'effondra sur le drap, entourée d'une colonne rectiligne de feu et d'enfer.

Les dés étaient jetés et le mariage se réveilla ainsi le lendemain de sa propre naissance; et, dans toutes les semaines et tous les mois qui suivirent, Bella eut l'impression que

quelque chose avait tourné les talons au moment de franchir la porte lorsqu'elle l'ouvrit. Les fentes étaient remplies de ce qu'elle ne voulait pas voir : la sève dans les boiserie, les nœuds dans les lambris, les fissures dans les vitres, le sempiternel rictus dans le miroir – tout ce qu'elle n'avait pas remarqué jusqu'à présent. Elle avait promis devant l'autel qu'elle obéirait à son mari dans les bons et les mauvais jours, qu'elle demeurerait auprès de lui jusqu'à ce que la mort les sépare. Voilà ce qu'elle avait promis, et elle le promettait à chaque instant, à chaque silence. Elle le promettait également quand elle faisait sa toilette, quand tout n'était que salissure, quand elle avait les ongles en deuil ; elle se lavait le plus souvent possible. Deux cheveux s'étaient collés au mur de la salle de bains, deux cheveux lisses et foncés, un court et un long, qu'elle découvrit près de la baignoire. Les déchets provenant de deux êtres humains qui avaient été nus ensemble. Elle en prit un, le posa sur sa peau, referma la main dessus. Elle la rouvrit, le cheveu s'y trouvait toujours, le petit déchet foncé de son mari, ce qui avait quitté son corps. De la même manière qu'il en viendrait à la quitter.

Austin, Illinois, 1886-1900

La lumière aveuglante tombait à travers la fenêtre, elle tombait à travers tout, elle soulevait les mouches et la poussière, elle soulevait tant de choses que Bella avait envie de vomir. Au beau milieu des marécages reconquis par la verdure, au beau milieu des canaux fermés par des biefs, entre les bras et les jambes, entre les lacs qu'elle avait en guise d'yeux, ça débordait pour Bella. La nature s'était vraiment répandue partout et avait tout infesté tant et si bien que, un jour, la réalité se rappela à leur bon souvenir : les murs finirent purement et simplement par se lézarder et l'édifice par s'effondrer dans son entier. Un bassin de cire dut se renverser, les trépidations à l'intérieur des pupilles se résumèrent à des flammes s'engouffrant hors des fenêtres, et, malgré le paysage ruisselant, la destruction avait visiblement trouvé un solide ancrage dans leur maison qui brûla du sol au plafond. La lumière aveuglante tombait à travers les décombres, elle tombait à travers tout, les secours arrivèrent trop tard, ils ne purent qu'assister impuissants à la fournaise, main dans la main, et voir tous leurs

biens être peu à peu réduits en cendres. C'était ça le plus terrible, aucun doute là-dessus. Leur maison gisait dans des ruines encore plus fumantes après les trombes d'eau ayant éteint l'incendie. Bella sentit un nœud se former entre ses omoplates en repensant à ce qui était saturé de chaleur au point de changer de couleur, et cela avait à voir avec les rapports de force : elle distinguait le squelette à travers la peau – c'était trop symbolique pour que ça n'ait pas de répercussions sur l'avenir. Les larmes se mêlèrent à l'eau d'extinction et, en fin de compte, Mads leur trouva une grande maison en contrepartie de l'indemnisation par l'assurance pour la perte de l'ancienne. Ils devaient le supporter, ils devaient se cramponner, ils devaient poser un pied devant l'autre. Il n'empêche, Bella sentait un échauffement dans sa paume, elle sentait l'avertissement contre sa peau : il allait se produire des choses pires encore.

Mads et Bella ouvrirent grands leurs bras dans la nouvelle maison, conformément à la promesse qu'ils s'étaient faite : il ressortirait de cette catastrophe quelque chose de nouveau et de plus grand, Dieu voulait uniquement les tester et les préparer précisément à ce quelque chose de plus grand. Ils étaient donc dans leur maison et ils accueillaient à bras grands ouverts ce qui relevait de l'impossible, ce qui avait été abandonné, ce qui n'avait aucune chance de réussir. Ils l'accueillaient, le soulevaient dans la lumière, l'embrassaient ; ces nouveau-nés pourvus de peau et de cheveux qui étaient le début de tout, ces orphelins dont personne ne

voulait. Voilà en quoi résidait la beauté de Dieu. Bella le comprenait : elle était venue au monde pour ça et pour rien d'autre, c'était l'évidence même. Mads allait les chercher, les soulevait pour qu'ils franchissent le seuil de la maison, allumait la lumière dans leurs yeux et les laissait manger à même la table. Nul ne pouvait les sauver comme Mads et Bella. Ils étaient tous les deux faits pour remplir cette tâche, à croire qu'ils avaient été désignés par Dieu en personne. Voilà ce qu'ils se disaient. Si Bella ne pouvait donner naissance à leurs propres enfants, elle pouvait en tout cas ouvrir sa porte à ces chérubins. Le pourquoi et le comment de la vie s'incrustaient dans les deux bras de Bella, pareils à des entailles ; elle priait Dieu : quand Lui donnerait-Il ses enfants à elle ? Elle regardait le bout de chou sur ses genoux. — C'est tout ce que j'ai. Elle regardait le noir sous les ongles, la crasse qui s'était enfouie en profondeur, elle caressait la joue du premier petit tout en essayant de le maintenir propre. — C'est vraiment tout ce que j'ai.

Le visage de Bella s'illuminait chaque fois qu'un nouvel ange arrivait à la maison. Bella, dans sa robe de chambre râpée, avec ses bras grands ouverts et des cheveux emmêlés de sommeil, un visage si onctueux qu'on plongeait droit dedans ; tout ce qu'elle pouvait donner, tout ce qu'elle pouvait tenir. Elle ouvrait la porte, accueillait les enfants, leur caressait délicatement les cheveux, humait leur odeur, les serrait fort contre elle, embrassait leur tête. Elle tremblait, les bambins n'opposaient pas la moindre résistance, les petits corps se

lovaient contre elle. — Il faut toujours donner ce qu'on a de meilleur, avait dit Mads à Bella tandis qu'un ciel d'automne rougeoyant se déposait entre les arbres et que l'air âpre remplissait les poumons. — Et maintenant, ils nous ont donné le meilleur. Elle les lavait, elle les frottait, elle les emmitouflait dans sa robe de chambre, tout contre ses seins, terrorisée à l'idée qu'il leur arrive quelque chose, elle les protégeait aussi longtemps qu'elle pouvait. Sur le seuil de la porte, Mads observait la petite famille dans le lit : — Ils sont ton portrait tout craché.

Les années passaient et les gens avaient toujours besoin de nouveaux parents, la lumière tombait entre les arbres et les lacs, en virevoltes poussiéreuses vers le grand néant, et les bambins ouvraient toujours la bouche comme s'ils ne comprenaient pas dans quel genre de famille ils avaient atterri. Un rayon passait, la grande suffocation, la destruction n'avait apparemment pas desserré son étreinte, les rejetons pâlissaient si vite et sans raison. Elle avait beau les serrer contre elle pour leur communiquer sa chaleur, jamais ils ne s'en emparaient. Était-ce pour ça ? Était-ce la dépravation qui coulait dans son sang, s'infiltrait en catimini pour mieux lui soustraire sa progéniture ? Elle les emmenait chez le docteur, mais ils se renfermaient de plus belle en eux-mêmes, tant et si bien qu'aucun médecin et aucune infirmière ne réussissaient à les faire revenir à la vie. Le visage baigné de larmes, Bella fixait Mads du regard, il y avait forcément quelque chose, chez elle, qui la rendait pire que toutes les autres mères, forcément puisque l'inexplicable se réitérait systématiquement. — Je ne les

atteints plus. Elle n'était pas une vraie maman, les petits ne voulaient pas d'elle, à croire qu'ils le comprenaient. Les yeux étaient si boursoufflés et les enfants mouraient quel que soit le nombre de prières qu'elle disait et le nombre d'enfants qu'elle faisait baptiser à l'église, elle avait la mort entre les bras et la mort refusait de lâcher prise. Elle le sentait jusque dans son squelette : elle avait le teint gris le souffle court, elle se renfermait en elle-même – exactement comme eux. Brillant et inanimé, Mads se réfléchissait visiblement beaucoup trop en elle, elle n'avait qu'à le dévisager pour lire la honte qui brillait dans ses yeux – pourquoi ne disait-il rien ? Elle protégeait les petits aussi longtemps qu'elle pouvait. Elle était incapable de les recréer, ni elle ni lui ; rien que le voir reluquer son corps lui soulevait le cœur, cette lueur jaunâtre et malade. Ce qui n'empêchait pas Mads de s'approcher d'elle, de lui caresser le front luisant et de murmurer : — Mon petit morceau de sucre, je resterai toujours auprès de toi. Pourtant, Bella savait que ce n'était pas vrai. Mads lui prit la main, Bella serra la sienne de toutes ses forces. L'humidité et la lumière s'entortillaient autour d'eux tandis qu'ils se tenaient face à face dans la salle de séjour. Les ramifications noires se hissaient en haut des fondations, et si jamais encore ça ne s'était produit dans cet ordre, maintenant c'était le cas, ça se plaquait contre son corps, elle le sentait, ça se produisait dans un ordre et une succession qui s'engluaient sur tous les seuils, s'engouffraient dans toutes les portes, se faufilaient dans toutes les pièces.

L'automne était en marche. La pénombre descendait des montagnes. Ils avaient couché dans le même lit les trois petites qui n'étaient pas encore allées de l'autre côté. — C'est peut-être la dernière soirée de douceur qu'on aura, dit Mads, pendant que le crépuscule dévalait son visage hâve. Un certain renoncement s'imprimait dans sa voix, comme si le ton aigret entre eux était parti à jamais. Le silence se fit sur le perron, quelque chose en elle s'effondra à terre. — Si Dieu le veut, chuchota-t-elle contre le front de Mads avant de l'embrasser. Ils l'avaient là, ce qui avait été abandonné, ce qui relevait de l'impossible, ce qui sortait d'eux en un cri sourd; Bella en était remplie, ça lui faisait l'effet d'une fumée qui l'étouffait presque. — Si Dieu le veut, répéta Mads. Bella protégeait ses proches aussi longtemps qu'elle pouvait, elle avait tenu fermement, mais ce qu'elle vivait n'était autre qu'une épreuve de force. Elle entra dans la chambre pour s'assurer que les trois dernières couchées dans leur lit respiraient toujours, elle les regarda depuis le seuil de la porte. — Qui va vous aimer si ce n'est moi? Les corps endormis étaient si immobiles; elle s'approcha des petites, posa ses lèvres sur leur front, elles se déhanchèrent, elle huma l'odeur acidulée de lait, elle devrait rester assise sans bouger et espérer qu'elles respireraient encore le lendemain.

Bella se demanda longtemps quel dernier souvenir Mads avait pu garder d'elle, quelles dernières pensées il avait eues à propos d'elle, à quel point le tressautement s'imprima dans ses yeux abyssaux, à quoi avait dû ressembler sa figure lorsque le cœur cessa de pomper du

sang dans le reste du corps. Avait-il eu peur? Avait-il pensé à elle au moment de tomber? L'herbe était-elle tendre? Bella ne pouvait que s'en remettre à son imagination. C'était une image avec laquelle elle parla maintes et maintes fois: Mads sous les lourdes branches vertes dans le jardin – un souvenir qu'elle n'avait jamais eu –, Mads avec son visage hâlé, son large sourire et ses miroirs torrides en guise d'yeux – rien qu'un fantasme cafardeux. Mads jouait dans le jardin avec les petites et, quelques heures plus tard, il mourut. Voilà ce qu'affirmèrent les voisins. Le rapport d'autopsie précisait pour sa part qu'il était «mort d'un épaissement du cœur». De fait, Mads mourut un jour d'été de l'année 1900, le 30 juillet pour être précis, bien qu'il soit difficile de dire si son décès fut causé par un épaissement du cœur ou une hémorragie cérébrale. Toujours est-il que Bella tressaillit en poussant le portail et en découvrant les voisins former un cercle sur la pelouse. Le cri étouffé (Mads!) fut stoppé net dans son élan et ne put s'extraire de la gorge. Ils avaient posé une couverture sur lui et observaient à tour de rôle la figure de l'épouse, agrandie par le choc, et la face de l'époux sur le sol, blêmie. Le cerveau de Bella fixait un point en lui-même, elle apercevait Mads de loin et elle voyait tout en même temps le visage sur le sol comme s'il était tout près d'elle, elle en distinguait les traits, la rigidité de la bouche. — Mads, mon ange adoré. Sa voix était si frêle qu'elle faillit se briser, les mots glissaient de l'oreille gauche à la partie droite du cerveau puis ressortaient de l'autre côté en se dissolvant dans l'air – des instants de néant. — Mon

baby adoré, mon petit morceau de sucre. Son cerveau s'agenouillait pour embrasser l'intérieur de Bella. Bouche contre bouche, de plus en plus en profondeur; mais dans l'intervalle le trou béant s'était refermé et elle n'avait plus que le silence entre ses mains. Elle passait de pièce en pièce, elle ne retrouvait rien de rien car rien n'était à sa place habituelle, les seules choses qui restaient de lui se résumaient à ses vêtements et aux taches de sperme sur le drap. Elle s'allongea sur le matelas, elle avait ce goût oppressant dans la bouche. Les taches formaient un motif anéanti autour d'elle. Mads était mort dans le jardin et non dans ses bras. Bella ne parvenait pas à respirer: à qui avait-il pensé pendant ses toutes dernières secondes?

Les médecins ayant procédé à l'autopsie affirmèrent que tout était normal. La vie avait suivi son cours habituel et, parfois, on trouve la mort le long de sa route. C'est comme ça, ce qui vous est donné peut aussi vous être repris. Voilà donc ce qui s'était passé et, à présent, l'odeur de Mads flottait dans l'air comme une plaie. Une vie s'était évaporée aussi vite qu'elle s'était présentée. Tout était indistinct et flou. Bella portait toujours les mêmes vêtements que ceux enfilés le matin. — Je vous en supplie, murmura-t-elle, étouffée par les larmes. Elle dut cligner pour le comprendre: Mads était parti à jamais, il n'était plus de ce monde. La catastrophe venait enfin d'annoncer son arrivée, elle s'épanouissait désormais côte à côte avec l'existence. La vie de Mads s'était tout bonnement éteinte de la surface de la Terre.

Pas un seul instant Bella n'aurait pu s'imaginer que Mads soit condamné à disparaître : trois fillettes avaient survécu par la grâce de Dieu et de Sa miséricorde, mais Mads devait être sacrifié pour que Jennie, Lucy et Myrtle aient la permission de continuer à vivre. Mads avait eu la main si glacée que le froid était monté jusque sur la figure, jusque dans le cerveau de Bella. Elle avait eu beau essayer de lui réchauffer la main, elle fut finalement forcée de renoncer. La volonté de Dieu était la plus forte et, dès lors que quelqu'un voulait vivre, quelqu'un d'autre devait mourir, et Mads gisait dans le jardin, la joue sur la pelouse, inanimé sous les arbres, un goût de terre dans la bouche. Les haut-le-cœur s'accumulaient comme un barrage avec l'eau du chagrin, l'histoire tissait sa toile autour de ses propres ressorts, sa trame s'élargissait et s'amplifiait, les filles battaient des paupières et grandissaient à chaque seconde, elles étaient venues à elle comme de petits cadeaux avec une robe blanche et un ruban de soie dans les cheveux, ça avait été si beau et impensable. Les robes ne leur allaient plus et Mads était mort, mais son frère estimait que cette mort n'avait rien de naturel, n'avait rien à voir avec un épaissement du cœur ou une hémorragie cérébrale, encore moins avec des amusements sur la pelouse. Quelqu'un s'incrustait ici avec l'unique ambition de blesser et de détruire. Bella restait seule avec trois petites survivantes, avec l'indicible dans son cœur – comment pouvait-on expliquer ce qui s'était passé ? À un grand frère furieux qui portait le deuil chevillé au corps ? Pourquoi cet étranger débarquait-il dans sa

maison? Oscar Sørensen entra sans demander son dû et étudia la tapisserie accrochée dans la salle de séjour, les mots autour desquels des flammes s'entrelaçaient de part et d'autre du mur: *Car le Seigneur notre Dieu est aussi un feu purificateur*. Bella s'approcha de lui. — C'est extrait des Saintes Écritures, dit-elle en sourdine, c'est moi qui l'ai brodée. — Mais ça là-bas n'est pas extrait des Saintes Écritures, rétorqua-t-il sans aménité. Il ne l'aimait pas, c'était manifeste. Elle posa une main sur son épaule et elle le percevait avec une telle netteté: tout serait un jour utilisé contre elle. — Je ne dois pas pleurer, murmura-t-elle davantage pour elle-même, avant que le silence ne retombe dans la robe étroite. Elle dévisagea son beau-frère et dit: — Qu'est-ce que tu connais de l'amour, Oscar? Sa voix était cassée par trop de cigarettes et de porto. Elle vrilla ses yeux dans ceux d'Oscar, elle pouvait être autant que lui dans la confrontation si elle le voulait, mais elle s'efforça de se contenir. Oscar était face à elle, aussi grand et brillant comme l'acier que son frère, hargneux et impitoyable avec ses joues rougies. Mads était en terre depuis une petite éternité déjà, pourquoi Oscar lui sortait-il cette histoire maintenant seulement?

L'alcool avait consumé toute la douceur que Bella contenait, elle s'en fichait, elle n'avait plus rien à donner, elle soupira: — Tu ne sais rien de ton frère ou de moi. Elle le toisa; tout se pressait contre son ventre, la serrait et lui comprimait les côtes, la marque rouge autour de la taille reluisait toujours autant, cette vie enflammée et dépravée, cette pression qui la ramenait inlassablement

vers le centre. Elle soutint son regard tout en se déshabillant. Les bouquets de condoléances: il y en avait tellement, leur odeur était écœurante, les pétales qui formaient des ronds autour des vases prenaient l'apparence de papillons morts; le pollen jaune se mélangeait à la poussière dans l'air, les résidus ainsi obtenus râpaient les poumons, respirer devenait presque impossible. Oscar et son individualité tragique, Oscar et son corps moral et zélé qui semblait désirer moins que les autres. Le silence était compact tandis qu'ils se tenaient face à face. Bella dans sa culotte laiteuse devant le sofa rouge, Bella remplie à ras bord de chagrin et de rage. Elle était une femme sur fond rouge, observant un rituel de veuve, nue au milieu de la pièce devant son beau-frère, et cela nécessitait une bonne dose de larmes pour l'accepter. — Rhabille-toi, dit-il. Bella plaqua ses mains sur sa figure, il faisait tellement noir entre les paumes et les yeux. Elle voyait les filles qui jouaient dans le jardin, les roses grises dans le vase, les flammes insonores dans la cheminée. Elle rabaissa les mains. — Tu n'as pas besoin de te faire du souci pour moi, Oscar. Elle posa les bras autour de ses jambes, les serra fort, mais Oscar Sørensen se tortilla pour se libérer de cette étreinte. Bella dut reprendre ses esprits avant de se relever et d'enfiler sa robe de chambre. Elle était en proie à un vertige. Elle voyait l'ombre des fleurs sur le mur, la lumière tombante, la prière qui s'immisçait entre les mains, l'alliance sur la commode du couloir. Oscar n'en avait visiblement pas terminé et ajouta: — Mais de quelle engeance es-tu? Bella ne put réprimer un sourire: il ressemblait

tellement à Mads, elle s'en rendait compte à sa bouche, à son désir venu du tréfonds, à cette infaillibilité dont tous les hommes se croyaient nantis. Il la scrutait du regard, tout n'était que vibrations, la bourbe du péché ; elle s'approcha pour prendre sa main, mais il recula. Bella le dévisagea longuement, elle était une veuve avec trois enfants miraculeux, il croyait quoi ?

Oscar avait franchi le portail en trombe et en rage. Bella le sentait, cet instant de fierté si fortement ancré dans sa poitrine. Elle regarda autour d'elle : l'eau des fleurs toujours aussi brunâtre, les relents acidulés de pourriture qui remplissaient la salle de séjour, le goût de terre qui persistait dans la bouche, les effluves de moisissure et d'humidité partout dans la maison, le tapis moelleux et ensommeillé sous ses pieds. Les angelots immortels qu'étaient Jennie, Lucy et Myrtle ne la quittaient pas d'une semelle, leurs pas minuscules derrière elle, leurs robes trotinant en haut des marches, ces éclatantes preuves miniatures de l'intransigeance de Dieu. Bella ne pouvait pas renoncer, elle devait continuer à aller de l'avant. Elle le leur devait, à elles autant qu'à Mads, elle devait les maintenir en vie et elle les maintenait à bout de bras jusqu'à en avoir mal.

Oscar voulait exhumer Mads, la peau et les os, les poils et les cheveux, la dépouille et le reste, tout, tout devait revoir la lumière du jour et être mis en lumière. Oscar voulait planter un doigt dans la terre et renifler ce qu'il y avait, un torrent de larmes s'écoula, il s'en rendait bien compte, même s'il n'y avait aucune garantie de quelque résultat que ce soit. Qu'importe, il voulait voir de ses

propres yeux ce qui gisait dans la tombe, il voulait voir le corps de son frère, voir ce qu'elle avait fait de lui, cette abjecte machination. Et donc ils exhumèrent Mads, les jambes et les bras furent placés sur la table d'autopsie, le torrent de larmes s'écoula de plus belle; et le chagrin avait beau être dégradant, si moche et si vindicatif, Oscar Sørensen refusa de payer le prix d'un examen approfondi du cerveau et de l'estomac, Bella quant à elle refusa d'accepter l'accusation et ne paya pas un centime pour ce type. La dépouille retourna dans la terre, personne ne connut le résultat de l'autopsie et Bella encaissa l'assurance-vie de Mads. Seulement voilà, les ragots circulaient entre-temps à tout-va, les voix de ces bécasses de voisines avec leurs yeux marronnasses lui chatouillaient beaucoup trop les oreilles, elle n'en pouvait plus.

Bella posa ses pieds nus sur le carrelage froid de la salle de bains. Tout reflua en elle : les baisers enflammés de Mads le long de sa colonne vertébrale, les petits points lumineux, la peau à la chaleur inépuisable. Elle sentit ses abdominaux se tendre. Mads lui manquait dans chaque cellule de son corps et jusqu'au bout des doigts. Elle laissa l'eau ruisseler sur ses épaules et décolla du mur un poil, ainsi tout de lui n'avait pas entièrement disparu. Elle glissa dans la baignoire et resta en immersion si longtemps qu'elle crut que son heure était venue, elle avait l'eau dans le nez et dans la bouche. L'amour profond dont il avait été si persuadé, le désir de mort dans chaque instant.

Bella rassembla les vases, vida dans un seau l'eau brunâtre des fleurs qui au passage lui éclaboussa les

doigts. Elle s'essuya à son tablier puis distribua du papier journal aux filles qui ouvraient de grands yeux. Elles débordaient de précaution dans chacun de leurs gestes en posant sur les feuilles les fleurs fanées, les unes à la suite des autres, dans une longue succession méticuleuse qui recouvrait la table dans son entier. Bella tremblait trop des mains et dut sortir. Elle attendit d'être loin de la maison pour prendre une profonde inspiration. Ses mains ne cessaient pas de trembler pour autant. L'odeur forte de fleurs fanées la frappa dès qu'elle entra. Les filles étaient tapies dans les ombres de l'après-midi, presque inertes, devant la desserte en acajou. Tout était si différent, si silencieux. Bella plissa les yeux vers elles dans la pénombre – et se pétrifia. Les grandes fleurs pendaient lourdement sur les yeux comme pris sur le vif. — Mais qu'est-ce que vous avez fait? Bella n'était qu'un seul et même frémissement. Les fillettes ne répondirent pas et se contentèrent de l'interroger du regard, impatientes, chacune avec sa couronne mortuaire dans les cheveux. Elles exagéraient, elles abusaient, Bella était outrée. Elles donnaient le sentiment d'avoir, en toute insouciance, cueilli des fleurs au hasard sur le bas-côté de la route. Comment pouvaient-elles lui faire ça? Bella frissonna. Elles avaient tressé la mort en couronne et s'étaient placées au centre de leur œuvre. Les yeux de Bella égratignaient leur figure pour trouver de nouveaux détails : les mouvements quasi imperceptibles des narines rosées, le souffle exhalé par ces corps d'enfants, l'odeur et la poussière propulsées vers elle, cette symbolique qu'elle se prenait en pleine face. C'en était

étouffant. Il n'était pourtant vraiment pas question d'elles, mais de Mads. Mads qui était mort, qui les avait portées dans ses bras jusqu'ici, qui leur avait donné un prénom, qui leur avait permis de respirer à pleins poumons contre son torse. Elle regarda les fleurs grises. C'était un signe imparable. Elle le voyait avec une telle netteté : les trois filles allaient connaître une mort lumineuse.

FISHTRAP LAKE, LOWER LAKE,
CLEAR LAKE, LILY LAKE,
STONE LAKE ET PINE LAKE

La Porte, 1901

Rien ne prenait la bonne pente. Bella avait obtenu cette vie entière, mais qu'allait-elle en faire? Elle agissait à l'aveugle. Elle passa une petite annonce dans le *Chicago Tribune*: peut-être trouverait-elle la possibilité d'échanger la maison contre une ferme et ainsi déguerpir, elle qui ne pouvait pas rester ici plus longtemps. Il n'y avait aucune miséricorde, même à genoux devant le banc de l'église, dans sa forme la plus pure et la plus nue – rien, strictement rien. Bella devait s'en aller, décamper de cette paroisse, des commérages, de tout ce qui marchait dans ses talons et la menaçait jusqu'à en vouloir à sa vie. Or ça finit par fonctionner, elle obtint par adjudication une vieille porcherie en périphérie de la ville, à La Porte.

Bella plaça l'ensemble de ses affaires sur une carriole, elle avait caché l'argent de l'assurance dans la doublure des manteaux des petites et dissimulé les objets de valeur dans un lieu si astucieux que les bandits de grand chemin ne les trouveraient pas. Puis elles partirent, Myrtle, Lucy, Jennie et Bella. Plus rien ne les retenait

à Austin et elles étaient, en dépit de tout, libres de leurs mouvements. Elles empruntèrent la route carrossable, passèrent devant l'église et le cimetière, devant les croix blanches plantées dans la terre à côté des pierres tombales, « profondément aimé – profondément regretté ». L'église brillait, les pupilles explosaient, une mère éprouve toujours du plus profond de son être ; sauf que Bella n'était ni mère ni épouse, pas même une sœur ou une fille. Elle n'était qu'une veuve éplorée en territoire américain.

Bella éduquait les filles dans la foi en Dieu et en la bonté des êtres humains – c'était en tout cas ce qu'elle répondait aux gens qui le lui demandaient ou ce qu'elle affirmait au pasteur quand il passait les voir. — Mettez-vous à genoux, pouvait-elle trouver à dire, pour que Dieu vous pardonne. La foi était forte et claire. Heureusement, les voisins et la paroisse étaient amplement satisfaits qu'une personne convenable arrive au village, qui plus est une chrétienne comme il faut. Une mère d'enfants en bas âge, une veuve avec trois fillettes. Bella prit une profonde inspiration, ces sempiternels fourmillements sur la figure ; l'amour était allé trop loin avec ses formations rouges grotesques et, à présent étendue dans le nouveau lit de la grande maison, Bella ressemblait à un cratère vomissant une chevelure flamboyante. Elle faisait sa prière, les paupières fermées. Un soleil irradiant s'engouffrait à travers les voilages de la fenêtre, inondait la chambre et révélait l'esquisse d'un sourire étonné tirant la commissure de ses lèvres ; les retournements s'opéraient si vite, la vue se brouillait et

se désembrouillait en même temps, ça papillotait puis s'éclaircissait d'un mur à l'autre. Tout était déjà là : Bella avait trouvé une propriété de vingt hectares, avec poulailler et écurie ; les cris perturbants du coq se confondaient aux corps transpirants des chevaux. Il était impossible de rester en place. La ferme était entourée de neuf lacs qui scintillaient de concert avec le soleil, aussi clairs et tranquilles que des pivots détremvés entre la forêt et la prairie. Les porcs se roulaient dans la gadoue, Bella sentait son cœur battre dans la poitrine, tout allait de l'avant, tout allait le plus naturellement du monde, tout était prêt pour une nouvelle vie.

Bella entreprit un grand rangement : elle pendit ses robes dans l'armoire, ces parures coûteuses aux jupons soyeux, des quantités et des quantités de corsets, autant de vêtements que Mads lui avait achetés, aux étoffes si lisses que les filles adoraient se cacher dedans et les portaient sur leurs épaules comme des reines vêtues d'une traîne ; leurs pieds nus sur le plancher émettaient un bruit gras et visqueux. Bella éprouvait les répercussions en elle du soulagement, la présence intérieure de cette nouveauté. Elle ne connaissait rien de plus beau que ces crinières ondoyant le long des petits dos : les cheveux laineux des enfants, les tissus dorés – tout était si satiné, si ténu. Elle voyait les bottines reluire dans le couloir, le cuir fatigué mais fraîchement ciré, les gants que Mads lui avait offerts. Tout était d'une telle violence. Les dentelles se retrouvaient parfois si près de l'œil, de la peau glabre, tout contre les cuisses et les hanches. Le deuil

était d'une telle simplicité autant que d'une insondable stupidité, les toilettes drapées, cette beauté qui devenait encore plus belle parce qu'il était mort, parce que le deuil et le chagrin cherchaient un sens ; il lui était impossible de maîtriser quoi que ce soit, tout lui apparaissait d'une affligeante banalité, les robes la faisaient toujours autant pleurer à gros sanglots violents.

Les pièces de la nouvelle maison étaient peintes en des tonalités nacrées rappelant la crème glacée : vanille, framboise et pistache. Tout devait être neuf et beau, mais rien n'était neuf et beau ni ne le serait jamais si bien qu'une inquiétude diffuse et nébuleuse régnait partout. Bella avait dépensé beaucoup d'argent, des sommes folles, pour que les filles aient chacune leur chambre, des chambres spacieuses. Il y avait de la place pour héberger ce qui devait l'être, du geste le plus hasardeux au mensonge le plus crasse. Chaussée de ses lourdes bottines en cuir, Bella ahanait en essayant de tout faire toute seule : elle relevait les pans de sa jupe d'une main et, de l'autre, mettait les œufs dans son baquet ; le soleil se déposait sur le bord taché de boue de sa jupe, rayonnait à travers le tablier en lin, à travers les multiples teintes de marron. Bella faisait vraiment tout toute seule : elle enlevait le fumier et trayait les génisses, elle se traînait dans cette saleté, dans cette abjection ; mais elle tarda à prendre les mesures nécessaires pour éviter que les ouragans n'emportent le toit de la porcherie et ne détruisent en totalité ce qui n'était encore qu'à l'état de semailles. Elle avait beau se laver les mains chaque soir que Dieu faisait, l'ombre du péché refusait de la

quitter. Il y avait réellement quelque chose dans le visage de Bella, comme si un seul et même muscle puissant rongerait l'espace autour de lui pour imposer sa présence, comme si un phénomène s'était vraiment répandu partout et avait tout infesté, comme si les mouvements des bêtes l'avaient modifiée, comme si le travail avec les porcs et les veaux avait fait émerger un élément nouveau, à l'instar du garçon de ferme qui avait surgi de nulle part : il y avait forcément une explication quelque part. La mémoire était sans faille et Bella voyait les oiseaux affluer au-dessus de ce qu'on appelait le Fish Trap Lake, ils criaient et plongeaient dans l'eau en quête d'insectes. Elle sentait contre son corps les yeux effarouchés des volatiles, les yeux qui cartographiaient la moindre menace, toujours à l'affût, toujours en alerte, elle avait l'impression de regarder à l'intérieur d'elle-même.

Bella souriait à ses filles devant le dîner, un sourire d'une tendresse aussi incarnate qu'infinie, peut-être pouvait-elle compter malgré tout sur l'espoir ; elles la fixaient avec leurs yeux couleur d'urine, Bella aurait tant aimé pouvoir les protéger et les garder camouflées, les éloigner de tout ce qui était en mesure de les déglisser, de ce monde, de son regard de belle-mère, de la dépravation vorace qui patientait tranquillement à chaque coin de rue. Elle ferma les yeux. Elle le sentait du plus profond de son être : la tentation et le péché viendraient.

Bella se réveillait tous les jours avec un visage qui ne savait plus à quel saint se vouer, elle scrutait ses trois

enfants non biologiques, les trois seules survivantes, le masque de l'incrédulité imprimé sur sa figure. Des pommettes remplies de curiosité et des lèvres dont nul ne savait de qui elles étaient, des fillettes qui grandissaient trop et qui la supportaient, trois petits témoins flageolants avec des yeux qui engloutissaient tout ce qu'ils voyaient – elle les haïssait presque. Bella baisa sa croix; la lumière lui tombait sur la nuque, le long de la chaîne de son pendentif. Les yeux étaient décidément si boursofflés; ses filles, cette immense douceur onduleuse, supportaient bien trop son amour, beaucoup trop. Il arrivait à Bella, la nuit, de rester longtemps sur le seuil de leur chambre, uniquement pour les regarder; elle en avait pris l'habitude depuis qu'elles étaient petites, elle devait simplement veiller sur elles, prendre garde qu'elles respirent toujours – mais en même temps elle se rendait compte qu'un froid glacé avait envahi leurs jambes, des tressaillements et des flageolements tournés vers l'intérieur pendant que le froid glacé suintait des murs. Les secousses agitaient les petits corps, ce silence dans la maison, cette menace si présente; elle voyait avec une telle netteté à quel point ses rêves et ses cauchemars les avaient contaminées. Cette résistance en permanence, l'invisible dans le visible, tout se révélait en elle: le sang, les larmes, l'urine. Elles étaient toutes dans le même lit, leurs pieds qui se tendaient dans leur sommeil et lui donnaient des coups dans le ventre. La même scène se répétait chaque nuit: ces yeux injectés de sang, cette force insensée. Elles se cramponnaient à la vie et enfonçaient les doigts dans leur ventre chaque jour davantage.

Elles ne cesseraient donc jamais de chercher la confrontation avec elle. — Dieu, si Tu me vois encore, peux-Tu les emmener loin ? Elles n'étaient pas les siennes, quand le comprendraient-elles enfin ?

Elle avait les lèvres brûlantes et la bouche sèche, rien n'était d'une grande simplicité, ni dans la foi ni dans la vie. Bella devait se retenir, rester bien droite et garder l'équilibre. Si seulement elle avait pu fermer les yeux et faire sa prière comme au bon vieux temps ; mais voilà, la foi enfantine ne se trouvait plus au même endroit qu'avant. Elle n'arrivait pas à leur dire la vérité, à leur expliquer ce qui relevait de l'évidence. Pour qui la prenaient-elles ? Elles pouvaient continuer de tresser ses longs cheveux avec toute la précaution et la gentillesse du monde, elles ne deviendraient pas pour autant une partie d'elle-même, jamais. Elle pouvait à son tour embrasser leur tête et fondre un peu, mais jamais tout à fait, jamais entièrement. Elle ne croyait pas en elles, pas une seconde. Elle n'avait plus une goutte de salive. Elle sentait leurs corps chauds contre le sien. — À genoux, disait-elle chaque jour que Dieu faisait, à genoux ! Et elles se mettaient à genoux pour prier. Les poils se hérissaient sur ses bras, elle attirait les filles vers elle, elle désirait tant connaître ne fût-ce qu'une once de vérité. Dieu se penchait de toute Sa force sur la maison, Bella en avait la conviction. Elle devait être fervente dans sa foi. Elle fut soudain poussée contre le matelas. Son cerveau tenta bien de la soulever par la seule force de la pensée, mais son corps était maté : les petites têtes ébouriffées cherchaient à capter son regard,

elle avait des picotements devant les yeux. Il y eut une cassure, un fracas, mais ce n'était pas Dieu. Les petites langues de feu flamboyaient dans l'obscurité de l'édredon. Cette peau à la chaleur inépuisable, une lueur dans leurs yeux indiquant qu'ils refusaient de céder.

Bella ressentait encore les effets dans sa poitrine du nœud musculaire, du cri et de l'hématome, et il avait vraiment de l'étoffe, ce garçon de ferme surgi de nulle part, ce Ray Lamphere. Il était évidemment venu à pied, bien solide sur ses jambes, comme si ce dont il était fait ne s'était jamais figé dans le creuset, comme si tout chez lui se trouvait toujours en fusion quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse. Pour l'avoir déjà vu chez d'autres par le passé, elle lisait dans ses yeux enfoncés dans leur orbite quelque chose de désagréable, d'intact et d'à la fois détruit. Ses mains trahissaient cette impression qui souleva le cœur à Bella : un manque de contrôle. Cela n'empêcha pas Ray Lamphere de pencher son visage tout contre le sien et de ne pas dévier le regard, elle le toisa longuement avant de dire oui. Il eut droit à un café et bredouilla quelques instants avant d'en venir au fin mot de l'affaire : il se demandait juste si elle avait besoin d'un coup de main. Même l'homme le plus triste au monde devait gagner sa vie, et Bella était contrainte d'accepter toute l'aide possible, que ce soit à l'aube ou pendant l'orage – et tant pis si ça suintait la saleté et la délinquance. Elle observa les épaules tombantes, renifla l'haleine d'eau-de-vie. Il le portait sur la figure, ce manque de clarté, c'en était presque provocant. Ray Lamphere lui faisait face avec ses mains parcheminées

et lui souriait avec prudence. Elle jeta un coup d'œil au plafond. — Seigneur, reste auprès de moi. Ça devait être ça, la pitié. Ça devait être ça, la douceur maternelle. Il était vain de croire autre chose. Elle lui montra l'écurie puis le grenier où il pourrait poser son barda et étendre ses jambes. L'ondulation dorée du pré emblavé brillait dans le visage du nouveau garçon de ferme, ses longs cils foncés décrivaient une belle et folle courbure. Bella ne comprenait pas pourquoi ça la mettait autant en joie, mais elle eut toute la journée la sensation que ça coulait en elle comme de l'or liquide.

SI ON RACONTE UN SECRET
À QUELQU'UN, CE N'EST PLUS
UN SECRET

Chicago, 1893

Rien ne pouvait guérir le chagrin de quelqu'un, ce chagrin qui changeait tout à jamais, mais jusqu'à quel point un souvenir pouvait-il être précis? Ces souvenirs, ces pensées pleines d'amour, sommeillaient certes en elle, mais qu'en allait-il en fait de l'amour entre les vivants pendant qu'ils étaient encore en vie, quand ils se trouvaient dans la même pièce? Parvenaient-ils vraiment à en prendre soin? Reposait-il dans leurs bras avec cette intensité et cette beauté qu'elle gardait en mémoire? Le déplacement vers l'est changeait-il sa façon de braquer son regard en arrière? Que voyait-elle après une aussi longue période? Qu'est-ce qui brillait entre les paupières mi-closes, qui irritait douloureusement les pupilles? Une modification s'était produite avant que Ray Lamphere ne vienne frapper à sa porte, bien avant que Mads ne trouve la mort, bien longtemps avant qu'elle ne mette le pied dans la ferme porcine de La Porte. Une modification s'était produite qui à son tour avait conduit à un bouleversement et rendu tout presque encore plus insupportable. Ça avait dû être un mensonge – ou bien

s'agissait-il des propos de Mads, l'une des fois où il lui avait dit qu'elle n'avait qu'à faire comme bon lui semblait, qu'il n'en pouvait plus? Et donc elle avait pris ses propos au pied de la lettre et agi en conséquence: elle avait fait comme bon lui semblait. Elle n'avait pas le choix, elle en avait par-dessus la tête de cette bêtise, de cette exigence cachée et camouflée. Et donc elle était partie. Ou plutôt elle était retournée, là où Nellie avait tiré un trait définitif sur leur sororité. Bella était retournée à Chicago, pour assister à l'ouverture de l'Exposition universelle – et il se dégageait de l'événement, la restauration de cette bonne vieille Europe, une part de magie. La grande foire mondiale se dressait juste en face d'elle, opulente, inexorable, clinquante, avec son continent entier composé uniquement de cloisons, de bâtiments, de toits et de fenêtres. Une Europe luminescente, avec à la clé des sourires ravis et de la glace au coin des lèvres. Bella glissait lentement dans les rues, se tenait en équilibre sur la pointe des pieds, et elle le voyait avec une telle netteté: le reflet de ce qui aurait pu être mais dont la minceur l'empêchait d'être – un rêve implacable. L'Exposition universelle avec ses quarante-six pays participants, érigée au fil des bâtiments qui avaient surgi de terre comme s'ils étaient tombés du ciel, dans cette dénommée Ville blanche toute en plâtre et en marbre, en renforcements et en effilements, en coupoles et en arches, une cité dont les éléments pouvaient être démantelés dès la fin de la foire – un rêve falot capable d'être brisé à n'importe quel moment: un coup de pied dans le mur et la jambe de Bella passerait au travers. Elle

regarda autour d'elle, les pelouses verdoyantes, les enfants hurlant dans la grande roue, tout ce qui devait être reconstruit par la suite de l'autre côté de l'Atlantique, pas étonnant que les Norvégiens soient désillusionnés. Un petit orchestre, qui avait pris place dans une nacelle, jouait pendant que la roue faisait des tours et des tours et des tours. Ce n'était qu'un seul et même flottement au cours duquel tout était expulsé dans l'air et finissait sur soi, sans qu'on sache ce que le hasard décidait en définitive de recracher. Ce n'étaient que des clous de piètre qualité qui maintenaient l'ensemble, ce rêve européen en apesanteur – un faux souvenir. Bella était parcourue de frissons rien qu'en y pensant. Là-haut dans l'air, les bouches en cœur lâchaient de petits cris. Tout remontait puis retombait au gré des tours de roue ; les pionniers et les colons considéraient ce qu'ils avaient quitté, ce qu'ils partageaient et ce qu'ils raconteraient dans leur lettre à ceux restés au pays : la simplicité dans la monumentalité, l'estomac qui se serrait, le rêve qui dépassait la réalité. Or ils étaient contraints de faire tous les matins le même constat : leur imaginaire ne frayait pas avec la réalité ; à travers les brumes de leur sommeil alcoolisé, ils devaient croire, encore et encore, qu'ils avaient pris la bonne décision, supporter l'individu qu'on était exigeait d'avoir une nature fortement trempée, surtout quand devant soi tout s'écroulait. L'Exposition universelle était censée apporter de l'espoir, de la densité et des visions. Bella observait elle aussi l'ensemble qui s'incrétait dans sa rétine et n'en finissait pas de s'introduire dans son iris. Elle qui avait toujours voulu

rejoindre le bout du monde constatait que ce n'était pas assez loin, que ça n'avait jamais été assez loin. Elle ressentait à nouveau sur elle la lumière jaune beurre qui s'était déposée autour du cou comme une traînée grasse, elle avait à nouveau dans la bouche le goût âpre de la méchanceté. Les morceaux de charbon de bois rougeoiaient dans le barbecue, l'odeur de viande grillée flottait dans les rues et déposait une fine couche de graisse sur les appuis de fenêtre. Les enfants débordaient de joie face à ce spectacle, mais aucun ne s'y reconnaissait. Bella, qui avait souhaité quitter tant et tant de choses, voyait la lueur crépiter dans leurs yeux, et elle avait beau être entourée de semblables, cela ne lui apportait absolument aucun réconfort.

Bella passa devant un stand de tombola, s'arrêta, examina longuement la liste des lots à gagner avant de se décider à acheter un billet. Elle espérait un meilleur avenir, pour ses filles, pour Mads et pour elle, elle espérait foncièrement que quelque chose change enfin, que la chance daigne tourner en faveur de sa petite famille, que Dieu puisse lui garantir un avenir plus serein, encore plus maintenant que ces enfants s'étaient montrées suffisamment résistantes pour échapper à la mort, pour qu'elle cesse de Le craindre. Pâle et impatiente, elle étudia de nouveau les lots à gagner. Un landau, douze œufs, un jambon; rien, en somme, dont elle ait besoin ou envie. Bella arracha la feuille de papier et attendit que les numéros soient criés à la cantonade. Elle voulait quitter les lieux en gagnante – était-ce trop demander? Seulement voilà, Bella n'était pas une gagnante. Les

yeux verts de Mads surgissaient entre les bâtiments aux murs si minces, elle éprouvait une brûlure entre les omoplates. Cette reproduction de la réalité n'était qu'une piètre copie, Bella voyait de loin l'avenir décrire une large courbe et lui revenir par ricochet en pleine poitrine; tout était fait du même bois, derrière les paupières les rêves lancinaient, s'obscurcissaient, sur le gril. Bella ne pouvait rien sauver et ses numéros ne sortirent pas. Elle sentit en elle un éclatement suivi d'un écoulement, les yeux de Mads couraient dans son corps comme des veines phosphorescentes, à croire qu'il surveillait chacun de ses mouvements, chacune de ses pensées. Bella visualisait déjà ce qui allait se passer devant le stand de tombola. Elle se désagrégea au même rythme que son destin, la vérité éclaboussait enfin sa lumière crue à travers ses yeux en fente: tout retombait à plat, cela ne faisait plus l'ombre d'un doute, elle était la dernière des perdantes, les os de son squelette craquaient, elle était infichue de gagner quoi que ce soit, ne serait-ce qu'un jambon. C'était évident, l'avenir l'avait délaissée dès la première occasion venue.

Les rues grouillaient de gens avec du pain et de la viande dans les mains, des serviettes et du ketchup; tout se matérialisait devant elle, le nouveau monde se trouvait vraiment sous ses yeux, il l'enveloppait, elle découvrait ce qui l'entourait avec une nouvelle clarté, ça sifflait dans ses poumons, ça grimpa et ça rampait sur elle, ça papillotait de partout, ça s'accrochait à ce qui était déjà chevillé à son corps, sa peau onctueuse, ses gants et son chapeau, sa robe et son manteau, avec

en prime la fine couche de graisse sur l'ensemble. Bella finit par trouver le pavillon Thams, censé lui raconter l'endroit dont elle était originaire. La vieille Norvège s'élançait de toute sa hauteur, avec son église en bois debout qui puait le goudron, ses proues à tête de dragon et ses flèches pointues; la bâtisse donnait le tournis, le XIII^e siècle reconstruit à l'identique se dressait de terre pendant que les langues de feu montaient vers le ciel, d'un certain côté c'était logique. Bella sentit soudain un serrement autour de la taille, comme si son corps était plus ramassé qu'avant, plus en lui-même, comme si ses jambes et ses bras n'étaient plus ni extérieurs ni désarticulés, comme si ses yeux avaient enfin trouvé la sortie du labyrinthe. Bella avait choisi de quitter la Norvège, de son plein gré, or elle se tenait en cet instant face à ce qu'elle avait quitté à jamais. Tout était lié par une implacable cohérence, à Selbu comme à Austin. Tout ce qui se trouvait en elle avait été depuis en fuite. Mads était resté chez eux et Bella visitait cette nouvelle Ville blanche de Chicago, elle regardait le soleil traverser les toitures obliques des bâtiments aux murs si minces et la coupole en verre de l'édifice le plus élevé. Qui était-elle en fait, en définitive? Le sang circulait en elle à flux tendu, envoûtant et périlleux. Un embrasement se ressentait jusque dans l'ossature, le rosé et le laiteux, le pain et la chair, il était décidément impossible d'opposer la moindre résistance, à quelque endroit qu'elle soit – comme si le grand édifice allait s'effondrer sur elle à n'importe quel moment. Tout ce que Bella désirait traversait la bouche et les yeux, elle n'arrivait pas à le

cacher, ce dont elle avait envie se reflétait sur son visage, une grande béance lumineuse, ça lui rentrait droit dans le corps, elle se tenait au milieu du monde sans rien à quoi se raccrocher. Bella mâchait lentement, les gens riaient, chantaient, sortaient leur violon, toutes les langues possibles et imaginables se mélangeaient en un bourdonnement étouffé et tourbillonnant qui remplissait les coins et les recoins de la Ville blanche pendant que les enfants se couraient après et glissaient sur le gravier. Un peu plus loin, là où la mélodie et la lumière se déposaient en un halo blanc autour des têtes et des visages blêmes qui s'élançaient en cadence, au son des polonaises et des danses populaires norvégiennes, un endroit se dégageait – et, au milieu de ces amas de chair et de ces notes de musique, au milieu de cette douceur et de cette chaleur qui ondulaient d'un côté sur l'autre, entre l'herbe fraîchement fauchée et la transpiration, entre les toisons de cheveux et les boucles châtaines, elle le vit. Les rayons du soleil s'engouffraient dans les rues étroites. Il n'y avait ni passé ni avenir, Bella était face à la perfection. Elle ne devait rien à personne, elle était libre d'elle-même. L'église norvégienne en bois debout l'avait transpercée en pleine poitrine et avait ouvert en elle un nouvel espace. Une espèce de délivrance générale s'opéra et elle eut la sensation de quitter le sol, ce qu'elle portait en elle depuis si longtemps s'écoulait au bout de ses doigts en un torrent glacé. Elle vit l'homme devant elle et fit quelques pas, la lumière rehaussait le chapeau et la mâchoire; elle s'en rendait compte aux muscles de la nuque, aux cheveux bouclés qui tombaient

sur le col: entouré d'arêtes tranchées, l'homme était l'un des leurs, et Bella reconnaissait en l'observant un Scandinave taiseux. La traînée grasse grossissait autour de son cou, le sang battait dans ses tempes; il s'était immobilisé en plein milieu de la rue et la fixait. Bella le percevait avec une telle netteté: cet homme était tout ce que Mads ne réussissait pas à être; et elle le percevait à l'évidence de son regard, à l'indépendance de ses mouvements – c'était maintenant ou jamais. Peu importait ce qui de cet intervalle lui resterait en mémoire. Les fils et les filles originaires de Norvège marchaient à côté d'elle d'un pas pressé, tout allait si vite, elle ne bougeait pas, inerte et raide, elle sentait la lumière ruisseler à travers les interstices de ses paupières, elle essayait de résister; mais elle le vit venir vers elle et la lumière éblouissante tomba d'un coup.

L'homme qui se tenait non loin d'elle, pendant que le soleil couchant brasillait derrière la flèche de l'église et que la lueur du soir se délayait sur leur visage à tous les deux, n'était autre que Peder Gunness. Bella avait un cœur ouvert et expansif, seul et contusionné, planant en chute libre. – C'est juste une sensation, ça comme le reste. Elle s'engagea d'un pas précipité dans la direction opposée, il laissa ses yeux grimper le long du dos jusqu'à ce qu'elle perçoive à quel point il ne cessait de l'encercler et qu'elle finisse par sentir sa main sur son épaule, comme s'il avait compris qu'elle n'était rien d'autre qu'une invitation, qu'elle ne se composait que de rogatons dont il pouvait se repaître. Elle aperçut sur son visage une expression qui apparut pour mieux disparaître l'instant

d'après, qui rappelait la vague provoquée par une chose qu'elle ne devait surtout pas défier. Imperceptiblement, les nuages s'étaient accumulés dans le milieu du ciel pour former une ombre opaque. Elle trembla, yeux fuyants et lèvres entrouvertes. Sa colonne vertébrale s'était entre-temps enflammée et, à cet instant, son corps se résumait à un seul et même élanement d'une intensité telle que, lorsque les nuages lâchèrent un déluge de pluie, il n'y avait plus aucun doute: elle était détrempée jusqu'au squelette, face à Peder Guinness.

Le ciel s'aplatissait sur les poumons, sombre et lourd. Tandis que les grosses gouttes d'eau tombaient à présent très lentement, Peder Guinness plongea son regard dans le décolleté de Bella. Des secondes aussi épaisses qu'humides s'écoulaient du ciel sans qu'elle parvienne à faire un mouvement. Elle avisa l'alliance qu'il portait à son annulaire, ça n'avait pas de sens, inutile pour elle de rester plantée là plus longtemps; seulement voilà, Peder Guinness avait des mains si grosses, Mads venait de se dérober dans un angle mort et Bella sentait sa robe collée à ses côtes puisque tout était plaqué à même la peau et simultanément propulsé si loin. La mauvaise conscience s'évanouit aussi vite qu'elle se manifesta. Pourtant, elle aurait dû le comprendre à ce moment-là, dès que Peder Guinness s'approcha d'elle par-derrière, lui prit une main puis l'autre. Elle aurait dû le comprendre quand la résistance commença à quitter son corps, quand il posa son manteau à lui sur ses épaules à elle et qu'il la tira vers lui. Elle aurait dû le comprendre

quand son cerveau s'échappa de sa tête et que tout devint luisant : Mads ne pouvait pas survivre à ça.

Peder Gunness avait embrassé Bella au vu et au su de tout le monde, sous la pluie, sous les frondaisons. L'odeur de caramel et de hamburger les avait suivis jusque dans la chambre à coucher où, seuls dans la maison, il lui avait retiré à la va-vite sa robe mouillée. Quant au cri, il ne s'était pas montré. Peder tempérait tout en elle, il avait une énorme bouche à baisers, ça ne pouvait pas se dérouler autrement. Bella put déposer ses caresses incarnates aux endroits où elle le désirait, là où la peau était la plus fine, là où le souvenir était le plus vivace, sans qu'à aucun moment elle doute du moindre de ses gestes. Hélas, le temps et le chagrin gisaient là pareils à deux jambes cassées : ils étaient tous deux mariés, leurs corps respectifs appartenaient à quelqu'un d'autre, même si Mads n'avait aucune place dans leur histoire. Peder vit le paysage sanguinolent qui se déployait dans les paumes de Bella, il vit aussi les petites rivières bleues puisque tout chez elle se voyait, tout ce qui se déployait en elle au gré de courants impétueux se répercutait sur elle, à commencer par le visage. C'était indubitable : elle était venue du nord de la Norvège avec cette lumière si particulière, les autres lieux possibles avaient été abolis, il n'y avait qu'un ici et un maintenant, un instant créé rien que pour eux, Peder baignait dans les mouvements crémeux de Bella et dans sa pâle lumière norvégienne. Ils agissaient avec détermination, avec obstination, et ils étaient l'un comme l'autre à bout de souffle. Le grand halètement

glissait à travers eux comme un reflet, il savait très exactement ce qu'elle voulait, comment elle le voulait, et quand il devait prendre ce que lui voulait. Peder cultivait le désir et l'envie jusqu'aux cheveux et, lorsqu'il atteignit enfin la petite bouche enfantine de Bella, il ne voulut qu'une chose : se noyer en elle, l'attirer vers lui, la voir lâcher prise puis avaler sa salive, et enfin s'effondrer au creux des ténèbres.

Tout se trouvait si près de l'œil. Bella sentait la barbe de Peder contre sa joue, sa respiration oppressée, ses lèvres qui mordillaient. Dans le fond il ressemblait un peu à Mads en ce qu'il cherchait la consolation de la même manière que lui, mais ses mains étaient si inévitables, si puissantes, et il ne la laissait pas une seconde s'écarter de lui. Il inclinait sa tête en arrière jusqu'à ce que le cou ne puisse plus se tendre et que la toison foncée de Bella s'éparpille sur ses épaules ; l'irréductibilité de ses mouvements, la frénésie et l'acharnement, la caresse incarnate, elle ne pouvait décidément pas dire non. Mais tout avait un début et tout avait une fin, et il suffit à Bella de regarder Peder lorsqu'elle se réveilla le lendemain matin pour en être convaincue. Quelque chose s'était vidé et ne s'était pas rempli dans l'intervalle. Il était à présent allongé dans le lit avec son corps nu et demandait beaucoup trop. Les instants d'intimité. Qu'est-ce qu'il avait à la regarder comme ça, avec cette mine implorante au point de ressembler à un petit garçon réclamant d'entendre qu'il n'avait rien fait de mal ? La douceur escomptait constamment d'être prise au sérieux – c'était d'un ridicule achevé. Bella ne

pouvait ni le consoler ni lui pardonner quoi que ce soit, il devait prendre lui-même ses responsabilités. Il s'approcha d'elle, lui enleva du visage une mèche de cheveux, il était suppliant de tout son corps. Il eut beau vouloir lui arracher un baiser, elle le repoussa énergiquement et remit ses bras à leur place le long des flancs, non sans ajouter : — On n'aurait jamais dû faire ça. Elle s'habilla puis se dirigea vers la porte. Peder la suivit dans l'escalier. Les fines coutures qui retenaient l'ensemble étaient sur le point de craquer, il devait en être ainsi. Bella ne se retourna pas, il fallait qu'elle rentre auprès de Mads et des enfants. Elle s'empressa de descendre les marches, de traverser le jardin, de franchir le portail. Elle sentait dans son dos le regard saturé de désir de Peder, mais il n'entreprit rien pour autant : il ne prononça pas une parole et ne l'appela pas. Peder Guinness croyait que cette séparation signifiait la fin de l'histoire entre Bella Sørensen et lui, mais la fin se montrerait plus terrible encore.

COMMENT SE RACCROCHER
À QUELQUE CHOSE
SUR LE POINT DE SE BRISER ?

Bella se retrouvait seule – et avec quoi? Un petit héritage ainsi que trois jeunes créatures qui marchaient dans ses talons pendant que Mads pourrissait dans la terre. Un léger clapotement y résonnait: une centaine de coups invisibles jusqu’au souvenir le plus éloigné, celui dont elle s’était dépouillée. Il n’en restait qu’une cavité, un trou noir qu’elle pouvait remplir avec ce que bon lui semblait. Elle se frotta les yeux et bâilla longuement. Les filles prenaient leur petit déjeuner à la grande table, la lumière s’enroulait dans des éléments d’une beauté éblouissante, entre les couverts et les langues, entre les dents et le métal, entre les restes de bouillie et les noix de beurre, dans une ouverture vers les ténèbres. Cette aspiration, ce vide à l’estomac, ils ne disparaîtraient donc jamais. Ray et les autres garçons de ferme travaillaient dans les champs depuis plusieurs heures déjà. Bella nettoyait la casserole où elle avait fait cuire la bouillie de flocons d’avoine, sa croix brillait timidement au bas de la gorge. Elle jeta un œil en direction du Clear Lake où les nénuphars fleurissaient et se balançaient doucement à la surface de l’eau, avec leur tige lisse et brune dont les racines descendaient jusqu’au fond du lac, s’emmêlaient aux plantes aquatiques en se répartissant les rayons du soleil – une grande bande

lumineuse, d'un vert boueux et chatoyant. Le lac scintillait et le soleil dégoulinait sur le plancher, Bella posa une main sur sa figure qui dans ces moments-là s'ouvrait toujours jusqu'à ressembler à une membrane dorée; elle le sentait corps et âme: ce hurlement de goinfreterie dans sa poitrine. Bella frottait et récurait du mieux qu'elle pouvait, elle regardait les petits corps qui remplissaient les bouches à ras bord, grandes et glouttonnes; qu'allait-elle leur donner? Un jour viendrait où elles ne pourraient plus en avoir davantage. Un jour viendrait où la bouillie ne suffirait plus, où elle devrait mettre le holà. Elle essuya la casserole, l'humidité était plaquée sur la propriété à l'instar d'une brume; Bella avait un goût de sang dans la bouche, elle plongeait ses yeux dans ce qui était le plus profond et elle le voyait avec une telle netteté. Elle caressa les cheveux des filles, ses mains étaient glacées, et là aussi elle le sentait corps et âme (Si Dieu le veut): ce n'était qu'un glissement et un va-et-vient permanents. Il y avait quelque chose dans les pensées et les mots, leur façon de s'enchevêtrer et sa façon à elle de se souvenir de certains moments ou d'en oublier d'autres, la marque rouge semblable à un ruban laissée par la robe de mariée autour de la taille et qui lui brûlait le bas-ventre, l'alliance avec son inscription, les fils d'argent si fins capables de recouvrir une blessure insensée, un souvenir indécis – comment telle ou telle chose pouvait avoir pris telle ou telle forme sans qu'elle s'en rappelle? Elle repensa à tout ce qui s'était passé et au manque colossal de détails. L'odeur de l'eau de vaisselle lui ramenait Mads dans le corps.

Les actions et les agissements s'étaient télescopés, avaient défié la mort pour la faire jaillir en pleine lumière, arrachant au passage les racines de l'au-delà, et rendaient en définitive la tâche difficile à Bella qui souhaitait comprendre ce qui s'était vraiment passé. Les sécrétions verdâtres, l'impossibilité du pardon – Bella le sentait, elle qui sentait tout avec les yeux, le pourquoi et le comment de la vie, l'eau de la nappe phréatique qui perlait à travers les lames du plancher. Ray Lamphere la regardait, il la tuait presque par la seule force de ce regard, jour après jour, depuis celui où elle l'avait laissé entrer chez elle et autorisé à travailler, tout ce qui lui avait été donné pouvait aussi lui être repris. Mais Ray, lui, donnait et n'en finissait pas de donner : il aidait à naître les agneaux jaunis par le liquide amniotique, enlevait la délivrance ; ces instants d'intimité, ses mains qui caressaient la mamelle de la brebis puis menaient le nouveau-né à sa mère, la fragilité absolue, les restes de sang partout – c'était à peine supportable.

Toutes ces choses qui pouvaient se déchirer, plus encore devant son visage réceptif et ouvert, elle le toucha du bout des doigts. Toutes ces choses qui devaient être entreposées, comptées et effectuées correctement. Bella se sentait aliénée. Ce paysage gigantesque rempli d'Allemands, de Finlandais, de Néerlandais, et surtout de ces Norvégiens imbéciles, avec toujours et malgré tout ce manque colossal de détails. La puissance impitoyable de Dieu, le foin qui devait être séché, le lait qui devait être caillé, la viande de porc qui devait être ébouillantée puis salée et enfin vendue, et pour finir les boyaux qui

devaient être remplis de chair à saucisse ou de sang de boudin. Bien qu'elle soit entourée de semblables, de sang et d'urine et de larmes, de ce papillotement insonore devant les yeux, de veuves qui avaient pris le même bateau qu'elle, de familles qui mouraient et vivaient dans le même élan, elle ne se reconnaissait pas : l'amour appris par cœur n'existait pas, l'exercice de la routine ne laissait pas la moindre trace. Elle ressentait le lent bercement, les vagues dans sa poitrine, le craquement des os dans son bassin. Elle avait traîné son corps aussi loin qu'elle avait pu, elle était allée jusqu'à la fin du monde, chaque fois le mouvement le plus long, et tous ces petits pas qu'elle avait faits, un pied devant l'autre – qu'est-ce qui brillait entre les paupières mi-closes ? Tous les soirs elle comptait son argent, rangeait les dépenses dans une enveloppe et les bénéfices dans une autre, cachait méticuleusement les deux enveloppes entre les livres sur l'étagère. Bella éprouvait la désespérance, elle la percevait dans chaque cri qu'émettaient les oiseaux en planant indéfiniment dans le ciel. Elle comptait et recomptait, économisait ce qui lui restait, les filles avaient besoin de nouveaux corsages et les garçons de ferme de nouveaux vêtements de travail ; elle avait un plan, il était d'une simplicité désarmante, et tant pis si elle était titillée par la culpabilité. Bella avait avancé à grand-peine dans l'enfance et l'adolescence, et pourtant elle ne savait toujours pas quelles sensations elle éprouverait pour peu qu'elle soit elle-même.

Les arbres laissaient pendre leurs branches en direction du sol, elles menaçaient de craquer et de leur

tomber dessus, Bella sentait la miséricorde chevillée à son corps chaque fois que la tempête gonflait et que les oiseaux criaient dans les cimes. Aucun être humain n'était en mesure de combattre. Le vent pourchassait la maison, frappait les cloisons. Il faudrait qu'elle demande à Ray ou à l'un des garçons de ferme de scier les branches, le tronc se balançait trop. Pieds nus et fraîchement lavées, les filles étaient blotties contre elle tandis que les nuages s'accumulaient sans bruit autour de la bâtisse. Leurs petits poings s'agrippaient à sa jupe longue en coton, les forces de la nature roulaient sur la plaine, le portail donnant sur la route claquait. — Seigneur, que Ta lumière brille devant nous. Bella baissa les yeux sur ses filles, ses mains paraissaient si grandes par rapport aux leurs, elle sentait la nausée au fond de sa gorge, cette grande traînée de lumière — combien de temps encore allait-elle pouvoir les garder sans les briser? La grande et la petite en permanence dans ses pattes, les agneaux et les porcelets, leurs petits corps qui ne demandaient qu'à grandir et sa main à elle qui ne ferait que rapetisser dans les leurs, jusqu'à ce que la peau sur les os prenne l'apparence d'un oisillon transparent. Bella scrutait le grand chêne, elle plongeait ses yeux dans ce qui était le plus profond et elle le voyait avec une telle netteté : l'arbre penchait de plus en plus, le tronc pouvait casser à n'importe quel moment, Bella n'était pas du tout prête à être brisée sous le poids d'un Dieu capricieux. — Vous entendez le vent? Les filles acquiescèrent et filèrent dans la salle à manger; le ciel changea de couleur. Bella s'échinait vraiment, mais ça lui faisait tellement mal de

les regarder, cette peur infinie et en même temps si ridicule, les muscles qui se tendaient sous la peau, les veines qui ressortaient. — Dieu vous voit, vous aussi. Bella lutait tellement pour éloigner les cauchemars, c'était vraiment une lutte de chaque instant, elle les veillait pendant la nuit, elle surveillait, elle s'évertuait à écarter l'étranger, à le maintenir dehors, sans quitter du regard la porte de la chambre à coucher. — Et voilà, nous y sommes : à la fin du monde. Elle leur caressait les cheveux, elle voyait leurs poings fermés, leur respiration filtrer des lèvres entrouvertes. Elle ne pouvait guère les protéger plus longtemps, elle voyait avec une telle netteté à quel point elles cherchaient à se cacher dans ses bras, tout ce qu'elles faisaient pour obtenir le pardon et tout ce que Bella faisait de son côté, orientée vers le ciel. La maison craquait pendant que le vent mugissait et ébranlait les murs. Les filles se retrouvaient totalement désarmées et sans défense dans son regard. Pourtant, elles l'aimaient de tout leur corps.

BELLE

Bella avait obtenu cette vie entière et elle allait devoir administrer cette entièreté ; mais il y avait quelque chose dans la succession des incidents, l'ordre dans lequel les choses se produisaient. Il y avait quelque chose dans la façon qu'avait Ray de se rapprocher d'elle chaque jour davantage, parfois même jusqu'à la joue, tout à coup, souvent avec la voix beaucoup trop dans son oreille et la main tout en bas de ses hanches. Il fallait vraiment qu'elle garde ses distances, mais il ne pouvait s'empêcher de rester à proximité d'elle, surtout quand les filles étaient à l'école ; une ombre parfois, là, dans la lumière tombante, elle le voyait. Il y avait quelque chose dans la façon dont les rideaux bougeaient légèrement devant la fenêtre, de l'autre côté de la fenêtre, comme si le vent lui signifiait du petit doigt qu'il se passait quelque chose par là-bas, qu'il était là-bas, qu'il ne perdait rien des yeux et le lui montrait ensuite, que rien de ce que faisait Bella ne lui échappait. Mais Bella ne bougeait pas, se retranchait dans l'immobilité, dans l'absence de langage, dans ce qui s'invitait. Il devait forcément en être ainsi : l'absence de langage, le cimetière avec les chandelles allumées, les gens offerts à la terre, profondément aimé – profondément enterré, le grand silence. Bella ne pouvait que s'imaginer comment il avait dû forcément en

être ainsi, ce qui était le plus profond, comment le vent avait forcément dû donner un petit coup à la fenêtre pour s'y infiltrer et laisser au passage une fissure dans la vitre, comment Peder Guinness avait forcément tout compris avant même de le comprendre, comment il avait forcément entendu le souffle liquide de ses poumons, sans prononcer une parole. Elle l'imaginait avec une telle netteté : Peder et sa femme étendus l'un à côté de l'autre, le soleil s'engouffrant à travers les voilages fins, la lumière éclairant le corps sans vie de la femme ; elle qui initialement aurait dû se réveiller comme d'habitude, embrasser son mari et se pencher sur lui avec toute la chaleur que possédait son corps – le geste le plus simple au monde. Cette chaleur corporelle aurait dû se répandre comme elle le faisait tous les matins entre deux personnes qui s'aiment. La fenêtre ouverte avait laissé pénétrer un frémissement et Peder avait dû s'en rendre compte : l'entrebâillement, la mort se faufilant à l'intérieur de la chambre ; il avait dû la regarder quelques instants pour en être sûr puis, histoire de faire quelque chose, lui prendre la main pour sentir le froid indubitable de ses membres pendant qu'elle demeurait étendue dans sa chemise de nuit, pâlie et raide, peut-être déjà bleue, ou jaune, avec des lèvres un peu figées, pour enfin comprendre ce qui s'était réellement produit. Bella l'imaginait avec une telle netteté : le froid seul capable en l'espace de quelques secondes de remplir un corps, de le faire passer d'un stade à l'autre. Ça avait même dû avoir un côté paisible, le léger courant d'air venu du royaume des morts, l'imperceptible allongement de la commissure

des lèvres, l'éclair traversant un visage humain, l'éclat des yeux – tout ça : terminé, envolé. Mme Guinness avait dû être tellement seule dans son monde, elle qui était encerclée par la mort, qui en avait fini avec la vie. Se voir quitté bien plus tôt que prévu par l'être aimé, un détail qui ne s'oblitérait ni par un enterrement ni par des larmes. Bella le savait mieux qu'une autre pour le connaître par cœur, elle savait à quel point le chagrin imprégnait le corps et modifiait quelqu'un à jamais. Les effets dans la poitrine du nœud musculaire, du cri et de l'hématome. Bella frissonna. Le silence et les cloches de l'église, des détonations à travers la ville. Les nuages et les arbres, les chevaux et les magasins : tout, plongé dans le silence ; tous, la tête baissée vers le sol, sentant à quel point les mottes de terre leur rentraient dans les yeux. Le laps de temps qui séparait le moment où la mort venait d'annoncer sa venue et celui où Mads serait enfoui dans la terre, il durait une éternité. Le froid et l'humidité, la tombe ouverte qui se remplissait lentement. Trois pelletées de terre humide, les gouttes de transpiration dans le bas du dos : quelqu'un avait-il bien vérifié, avant de le mettre dans le cercueil, si Mads respirait encore ? Dans sa solitude totale, Peder avait dû avoir exactement les mêmes pensées ; même dans sa forme la plus rétrécie, la mort pouvait s'insinuer partout.

Il fallait faire preuve de tant d'indulgence face à tant de peine, voilà sans doute pourquoi Bella cherchait de plus en plus la compagnie de Ray. Supporter l'individu qu'on était exigeait d'avoir une nature fortement trempée, mais supporter les autres l'exigeait tout autant,

Bella n'avait qu'à regarder son homme de main pour en être persuadée : il demandait si peu de choses et provoquait tant de choses. Elle remplit le chaudron d'eau, un oiseau dévala des montagnes où il vivait avec ses congénères en formant un palais de glace bleu dans le lointain ; elle remonta ses manches, alla à la salle de bains, remplit la baille d'eau bouillante et regarda la vapeur monter. Elle le voyait dans le miroir : son visage semblait s'être ouvert encore plus, sans qu'elle s'en soit rendu compte, pour libérer un élément nouveau. Elle le voyait à sa bouche, mais aussi à la ride qui s'était autrefois imprimée entre les deux arcades sourcilières — elle s'était effacée, laissant place à une empreinte d'impatience qui ne pouvait plus être cachée. — Guide-moi, Seigneur. Bella était presque effrayée par l'expression désagréable qu'elle dégageait, par ce gros muscle lisse. — Je n'arrive pas à trouver la voie toute seule. Elle se frappa la bouche. — Guide-moi. Elle se frappait de plus en plus fort tandis que la bouche devenait de plus en plus rouge, pareille à un petit enfer qui se rapprochait de plus en plus.

Entre la première et la deuxième fois où Bella rencontra Peder, elle eut le temps de tout perdre et lui de devenir veuf. Une raison suffisante, sans doute, pour que les yeux de Bella se recouvrent d'un voile de désir lorsqu'elle tenta de rosser sa honte pour la rabattre dans son corps, mais un nouveau paysage s'était vraiment ouvert dans son visage et Peder avait plié bagage aussi vite que possible. Il avait déjà attaché la carriole au

cheval, resserré la sangle autour du ventre de l'animal, emmené ses deux filles et tout ce qu'il possédait.

Peder Gunness fit le voyage jusqu'à La Porte, jusqu'au Clear Lake en forme de poire, jusqu'à la grande ferme aux couleurs tendres et aux plaines interminables, jusqu'aux cent cinquante porcs. Le cœur grésillait et la chaleur se liquéfiait à chaque attouchement. Le monde avait sursauté et lissé la ride d'inquiétude entre ses deux arcades sourcilières, à croire que tout s'était produit pour une seule raison, à croire qu'elle n'était plus vautrée dans la bourbe du péché; le petit courant d'air dans les rideaux, l'ombre sur l'appui de la fenêtre, le petit papillon, Ray avait à peine tourné au coin que Peder se tenait sur le perron et avait tout assourdi en elle, dès les premiers instants. La brume humide engluée sur les pupilles s'était dissoute et les lèvres de Peder étaient gonflées dès la première seconde. C'était vraiment un nouveau paysage et le temps des miracles, l'été rayonnait presque trop à travers la fenêtre, jusqu'au jour où Peder offrit tout à coup à Bella l'alliance ayant appartenu à sa défunte épouse, chacun portait son propre chagrin et désormais elle portait le sien à lui. C'était le cycle perpétuel du pardon et c'était tout naturel, les individus étaient liés les uns aux autres de cette manière, Bella prenait ce qu'elle pouvait obtenir, et comme elle prenait tout, alors autant prendre l'or d'une femme morte.

La nouvelle liberté acquise ne fut pas aussi manifeste qu'elle l'avait cru initialement, mais Bella continua quand même. Il y avait de la nourriture à vendre avant

qu'elle ne pourrisse, des carcasses de bêtes malades à enterrer le plus vite possible, mais Peder avait réellement emporté tout ce qu'il possédait et Bella pouvait ne rien changer à ses habitudes. Elle trempait son peigne dans une cuvette puis le portait à ses cheveux où il s'escamotait presque ; ces secondes minuscules qui séparaient une action d'une autre, il y avait quelque chose dans les gestes simples, ce léger effleurement, les doigts sur le crâne, d'un instant à l'autre, les longues mèches de cheveux tirées à l'intérieur de la main, de l'intérieur vers l'extérieur – toujours : de l'intérieur, du plus profond qui soit. Assise devant son miroir avec une bouche pâle et de la salive partout, Bella ne savait plus trop ce qui constituait la majeure partie de sa vie, la mémoire ou les mensonges ? Son visage dans la glace : à quelle image devait-elle croire ? Elle dut se cramponner à sa coiffeuse, jusqu'à ce que l'incontrôlable et l'implacable se soient à nouveau dissous dans sa chevelure soyeuse. Ses sourcils avaient beau s'efforcer d'être ordinaires, elle arborait un visage qui cherchait quant à lui à dissimuler ce qu'il y a de plus fragile dans une vie humaine. Au gré de gestes patients, elle transformait sa lourde natte en une jolie couronne au milieu de la tête. La plupart des décisions avaient été prises longtemps avant que Bella le sache, elle ne pouvait guère que se concentrer, maintenir un cours inflexible et dompter les cheveux qui lui tombaient sur la figure. La forme de sa tête s'adoucissait quand elle se coiffait ainsi. Peut-être une autre vie était-elle réellement possible ? Le monde avait donc sur-sauté et elle avait désormais une famille au grand

complet, elle était jeune mariée et bientôt riche, elle faisait partie du récit de la Création – du nouveau monde. Une épingle à cheveux dans la main et une autre dans la bouche, pendant que la croix pendillait sous son menton, sous ses lèvres rouges et sa peau si blanche, elle le voyait avec une telle netteté : l'exigence de justice luisait et reluisait, tapie derrière les deux globes oculaires, semblable à un mouvement figé du visage, qui se ruait sur elle dans le miroir comme une prophétie accablante. Tout ce qui lui avait été donné pouvait aussi lui être repris, elle ne le savait que trop bien, elle portait vraiment sa punition pour chaque pensée vicieuse. Elle entendit des pas dans l'escalier, pourquoi Ray Lamphere ne pouvait-il rester loin d'elle ? Bella baisa sa croix, croisa son reflet, frémit en apercevant son sourire, les lames craquèrent devant la porte. — S'il Te plaît, guide-moi, Seigneur, murmura-t-elle quand il s'approcha. Mais Ray ne répondit pas lorsqu'il la força à s'allonger sur le plancher.

Bella Sørensen était devenue Belle Guinness. Et, du moins pour un petit moment, sa ferme de La Porte fut un point dans le monde où tout rimait tellement avec l'essor et l'expansion que les murs s'arrachaient presque de terre, que les couleurs dégouttaient de leurs fissures, se déposaient sur le ciel comme un ruban de soie satinée, rendaient tout vivable et perméable. Belle admirait son alliance dans les rayons du soleil, cela faisait maintenant un an qu'elle était mariée. Les étrangers pouvaient croire ce qu'ils voulaient, il lui semblait que Peder et elle étaient ensemble depuis toujours. La bague se portait là

où elle s'était toujours portée, là où une autre l'avait précédée, là où elle se trouvait à présent et là où elle demeurerait, la promesse stricte entre homme et femme, entre époux et Dieu; elle tiendrait ses engagements, elle garderait le dos droit et la tête haute comme n'importe quelle femme respectable. Belle scrutait son alliance, l'or que Peder lui avait offert; il l'avait même incluse dans son testament, c'était tout ou rien, honorable et imposant, les mots suivaient si tranquillement, dans le bon ordre et la bonne succession, il les prononça comme si c'était un secret bien gardé, comme si c'était en dépit et non à cause de, elle dut réprimer une grimace quand ça sortit: — Je t'aime.

Tout avait un début et tout avait une fin, et tout se trouvait à présent au milieu, prêt à passer à l'action. Mais il y avait quelque chose dans l'ampleur du ciel au-dessus d'elle, dans la quantité de couleurs qu'il parvenait en même temps à déverser sur sa propriété, sur les guipures vaporeuses des ganses, sur le visage des filles, sur les yeux fuyants de Ray — Dieu avait l'air si proche, dans tous les mouvements, dans les animaux et les oiseaux, comme s'Il s'appuyait volontairement sur elle. Cette attention de chaque instant, chaque jour silencieuse, chaque jour menaçante; rien de ce qui se produisait n'échappait à Belle, qui à cette vue sentait les poils sur ses bras se hérissier. Peder était toujours carré dans son fauteuil de la salle de séjour, toujours aussi assommant dans la maison; Belle rapportait la lessive à l'intérieur, elle était uniquement censée travailler, elle n'avait pas besoin de penser, elle déposa la baille de linge propre

sur le lit. C'était le plus dur, et c'était le plus lourd, elle ne savait même plus si c'était juste – sa vie devrait donc ressembler désormais à ça? Aurait-elle toujours une dette envers son mari? Elle tremblait tellement des mains en pliant ses petites culottes. — Seigneur, regarde-moi avec miséricorde. Sa langue brillante et inanimée remplissait sa bouche avec une peine considérable. — Voilà comment est le monde.

Peder lisait toujours dans son fauteuil quand elle rejoignit la salle de séjour. Elle s'immobilisa un instant sur la dernière marche de l'escalier, hésitante, avant de s'approcher et de s'agenouiller devant lui. Ça ne va pas aller, pensa-t-elle. Il l'attira entre ses jambes et embrassa ses lèvres pour en éliminer les résidus d'inquiétude. Belle le fixait tout en lui prenant la main et en la posant sur son cœur. — Sens, là. Son cœur cognait comme un animal effrayé, blessé par balle et tremblant de tous ses membres, galopant droit dans la barrière en fil barbelé. Il toucha de la paume l'endroit qu'elle lui avait demandé de sentir. Il la regarda avec une mine anxieuse: — Qu'est-ce qu'il y a, Belle? Or son cerveau était encollé d'un large pan de peau et plus aucune pensée n'habitait sa tête, elle s'affaissa devant la cheminée et scruta les flammes. Le feu léchait les bûches, les soubresauts du brasier s'imprimaient sur ses pupilles. Cette courte distance au creux des ombres, quelque chose y était clapi, dans le point bleu au milieu des flammes, l'instant le plus silencieux, une simple mémoire musculaire. Sa main changea lentement de couleur. Le silence et le feu venaient de se graver en elle. La chaleur et la fluidité

totales, elle ne réussissait pas à les capter. Belle flottait, complètement seule. Peder l'appelait mais elle avait disparu en elle-même, elle sentait les barbelés lui entailler le cœur, sa colonne vertébrale entre-temps enflammée, les pointes piquantes couvertes de rouille. Tout ce qui venait d'être transpercé, tout ce qui était hors de contrôle, les sempiternelles heures bleues, elles s'écoulaient et s'écoulaient encore. Quand Belle la ramena enfin vers elle, sa main était constellée de cloques, dégoulinante de liquide. La peau se rétractait avant de s'ouvrir entièrement. Peder criait mais elle ne l'entendait pas, elle sentait uniquement ces mains insistantes sur son corps, il comprenait si peu de choses, ce qui n'avait en soi rien de nouveau. Belle resta allongée, la joue sur le tapis. Elle regarda sa main, la peau s'était dépliée et la brûlure rougeoyait dans le milieu. Elle voulait juste savoir quelle serait la limite.

LA DESTRUCTION
DANS UN VISAGE OUVERT

Rien ne restait tout à fait tranquille. Ça ne l'avait jamais été et ça ne le serait jamais. Belle et Peder se trouvaient dans le dernier stade de la capitulation. Ils s'étaient vraiment incorporés l'un dans l'autre, entre les cochons et les chèvres; mais le sourire sur le mur, il s'était quant à lui déformé et Belle avait tourné son regard vers le ciel. Elle remplissait son panier à bois et faisait fonctionner le poêle pendant ses insomnies où, en chemise de nuit et pieds nus, elle passait de chambre en chambre pour veiller au sommeil de chacun, enfournait bûche après bûche, prenait garde à ce que tout le monde ait chaud et reste en vie. Les bougies s'inclinaient mollement dans leurs candélabres, semblables à des corps vaincus, suppliants, tendres et malléables dans le regard de Dieu. L'édifice continuait de se construire. Belle ne pouvait s'empêcher d'écarter Peder loin d'elle, il était évident qu'une fin certaine se rapprochait à grands pas; il goûtait au grand flottement, il percevait l'ombre émerger au coin de son œil, cela ne faisait aucun doute, et elle le savait, il lui suffisait de l'observer pour s'en persuader: le battement d'ailes qui le traversait, ce qui tombait à travers tout. Quelque chose semblait de lui-même avoir fondu, pourri, disparu. Peder était totalement sans défense, il était au bord du

gouffre. Il y avait une expression dans ses yeux, dans ses épaules orientées ailleurs pendant si longtemps. Il l'avait fait tout seul, de même qu'il avait érigé cette distance tout seul. Il fallait toujours qu'il ait le visage détourné d'elle et éloigné de l'endroit où elle se trouvait dans la pièce, qu'il soit ailleurs lorsqu'elle franchissait le seuil de la porte et enlevait son manteau dans le couloir. Elle ressentait des vibrations ténues dès qu'elle se blottissait dans ses bras, de l'indécision dans ses mains dès qu'il les posait sur ses hanches, des secondes d'atermoïement quand elle le regardait, allongée dans le lit où elle s'épanouissait, les lèvres sèches, les paumes caressantes qui n'allaient pas aussi vite qu'avant. Il ne semblait plus en elle, il clignait des yeux et était visiblement égaré dans autre chose. Belle le savait : il ne parachèverait jamais rien ; elle reconnaissait la lâcheté et l'impuissance sitôt qu'elle les distinguait. Elle ne pouvait pas laisser cette situation perdurer de cette manière, elle ne supportait pas de voir le doute luire sur la figure. Elle devait avoir un homme qui l'aimait de tout son corps, un homme sincère dans son amour, prêt à se battre pour lui, qui laissait des marques partout sur la peau. Le temps imposait sa présence et l'instant vint de lui-même, la lumière s'était incrustée à travers les paupières mi-closes et elle l'avait vu avec une telle netteté : le papillon marron à la fenêtre, le mouvement à l'agonie aux confins du monde – le frémissement d'une immensité. Le hachoir à viande avait été placé beaucoup trop au bord de l'étagère et Peder était tombé, il gisait à terre et la vie s'écoulait sur le plancher. Le hachoir était tombé lui aussi, il avait

occasionné dans sa chute une entaille profonde. Belle ne bougeait pas, avec ce grand silence qui l'habitait, et fixait la tête fendue, ouverte. Le torse s'élevait puis s'abaissait, mais quelque chose s'était effondré à l'intérieur. Elle repensa à elle-même étendue si ouverte pendant si longtemps, à croire que tout avait été dans le plus bel ordre des choses, à croire qu'ils pouvaient se repaître indéfiniment de parties centrales. — Comme une mite contre la flamme, voilà ce que je suis, dit-elle, une mite en route vers la même destruction. Elle était restée étendue pendant tant et tant de nuits, nue, la chemise remontée bien au-dessus du nombril, le pubis bien en évidence dans la chambre, ouvert, poilu, Peder avait protégé cette béance en elle, on ne pouvait pas le lui reprocher. Mais il s'était servi et resservi, ça lui avait bien plu, cette ouverture, cette béance qui se répercutait jusque sur le visage de Belle, qui cherchait et recherchait chaque fois un aboutissement grandiose.

L'alliance de Belle luisait sur la commode. Tout pétillait et vacillait en elle. La brûlure à la main et le cœur engourdi rougeoyaient de concert. Ces choses qui s'étaient sauvées à grands coups de pied. Elle l'avait emmené en haut, dans la salle de séjour; l'avait lavé et embrassé. C'était son mariage qui l'appelait à l'étage du dessus. C'était son époux. C'était ce qui lui était le plus proche; le plus grand et le plus lourd — toujours: de l'intérieur, du plus profond qui soit. Le crépitement. Le silence. Le calme. Cette tranquillité, elle ne pouvait pas l'expliquer. Elle visualisait son sourire ensorceleur, celui avec lequel il s'était endormi, celui qui l'avait accueillie

la première fois, aujourd'hui constellé de sang séché. Tout s'était vraiment répandu partout et avait tout infesté, l'arc-en-ciel étirait au-dessus d'elle ses couleurs irisées. Un éclair jaillit en elle. La bouche à baisers, le vacillement qu'elle éprouvait quand il l'ouvrait, la longue langue rouge, son corps à lui toujours désireux d'atteindre l'endroit le plus profond et le plus intérieur en elle. Peder avait été excessif dans sa façon de la protéger, dans sa façon de lui donner ses enfants. Les filles, l'alliance, la brûlure : tout ce qui maintenait Belle bien ancrée à cette terre. Jusqu'à quel point pouvait-elle recevoir avant qu'elle ne puisse en reprendre une part ? Elle monta le voir, mais il n'y avait rien à dire. C'était comme ça : un cognement, puis l'éclatement. La gamelle de saumure chaude lui était également tombée dessus, quelle triste destinée. L'ultime caresse incarnate.

Peder était inerte sur la banquette pendant que le médecin l'examinait. Il avait l'air de dormir. La peau du visage était déjà jaunie, glacée, cachetée, scellée, retournée. Le menton était figé, la bouche restait entrouverte, même dans l'instant de la mort il n'arrivait pas à la fermer. Le sang brillait au fil d'une mince traînée sur le visage. Peder s'attendait en permanence à ce que tout demeure inchangé quand il se réveillerait, mais il ne surmonterait pas cette épreuve. Il ne restait plus de lumière pour les éclairer tous les deux. Elle le voyait avec une telle netteté : il était absent, parti, inaccessible. La glaise s'était déposée un jour sous les ongles, il n'y avait pas de retour en arrière possible ; elle sentit le goût de terre lui remonter dans la bouche. La faible lueur de

fin d'après-midi pénétrait dans la pièce, Belle posa ses lèvres sur la joue et sentit la barbe lui gratter la peau. — Je voulais juste être près de toi. Son odeur d'époux était en train de s'évaporer. C'était si simple, si silencieux. Une histoire venait de connaître sa fin, une nouvelle pouvait enfin commencer.

Commissariat de police de La Porte:
premier interrogatoire de Mme Gunness, 1902

— Pouvez-vous nous raconter ce qui s'est passé ?

— Il était assis à côté de la cuisinière, puis il s'est penché pour prendre une de ses chaussures. Quand il s'est redressé, il s'est cogné contre la cuisinière si bien que le hachoir à viande et la gamelle de saumure chaude lui sont tombés sur la tête, ce qui l'a mis complètement K-O. Voyant ça, j'ai enduit sa blessure de vaseline et je lui ai dit de se reposer sur la banquette. Il m'a appelée pendant plusieurs heures, et puis, à un moment donné, il a disparu en lui-même.

— Il a disparu en lui-même ?

— Oui, il a eu une absence, il a perdu connaissance. Il ne m'entendait plus.

— Était-il un homme gentil ?

— Il était un homme très gentil. Je ne l'aurais pas épousé s'il ne m'avait pas paru gentil car je voulais un homme gentil, pas uniquement pour moi, mais aussi pour mes enfants. Je ne l'ai jamais entendu prononcer un mot de travers pendant tout le temps où il a vécu chez nous.

— Vous avez eu un mariage heureux ?

— Pour autant que je sache, oui.

- Il était gentil envers vos enfants ?
- Oui, gentil envers moi et gentil envers les enfants.
- Soupçonnez-vous quelqu'un ou avez-vous eu peur que quelqu'un ait pénétré dans votre propriété pour l'assassiner, c'est-à-dire le frapper à l'aide du hachoir à viande ?
- Je n'ai jamais eu peur.

LA VÉRITÉ EST COMME LA MORT,
ELLE FINIT PAR RATTRAPER
TOUT LE MONDE

Belle portait sa croix le plus en évidence possible au bas de la gorge, elle faisait sa prière, elle obéissait aux recommandations du pasteur. Elle avait frotté ses paumes pour les débarrasser du sang et des larmes, elle avait cinq enfants à charge, cinq filles ayant besoin de nourriture et de vêtements, et d'une figure paternelle. Aucun complément ni surplus n'avait été offert à Belle Gunness. Elle avait une famille et une ferme, elle avait des dépenses à honorer et des tâches à accomplir, elle était plus souvent à découvert qu'en excédent. Mais les gens croyaient tout mieux savoir, ils croyaient connaître la vérité sur ce qui se passait réellement à la ferme des Gunness: Belle n'aurait pas été gentille envers Peder, elle mènerait des activités louches. Sauf que nul ne pouvait savoir de quoi il retournait car nul n'avait vu l'amour de Belle pour Peder, nul ne l'avait vue enfoncez ses ongles dans sa peau ni le tenir fermement des deux mains, et encore moins éprouver des émotions à la moindre contraction musculaire. Nul ne l'avait vue lorsqu'elle couchait les filles et qu'elle avait l'impression d'être terrassée, d'avoir la vision presque transparente. Nul n'avait vu cette peau d'enfant aussi onctueuse qu'une motte de beurre, nul n'avait vu cette impuissance, ce qui la tranchait en deux par le milieu et la

remplissait de chants célestes, cette grâce si impérissable qu'elle en était captive, ces cheveux ébouriffés et ces yeux souriants. Belle en était tellement amoureuse qu'elle avait envie de l'écraser. Nul n'avait rien vu de tout ça.

Belle accrochait au fil à linge comme autant de draps blancs les mouchoirs et les draps pour qu'ils sèchent dans le vent. Elle allait bientôt devoir les défendre, elle-même et les filles, elles avaient supporté beaucoup trop, beaucoup trop longtemps, ce flot de ragots. Elle discernait la clarté et la beauté dans les pupilles écarquillées des petites, ces points d'éternité d'une noirceur opaque, piqués d'une infinie profusion de questions. Elles ne lui ressemblaient pas, et encore moins à Peder, elles n'avaient pas les mêmes taches de rousseur, les mêmes taches de son, elles n'avaient pas ce trait imprévisible et impulsif au-dessus de la bouche. Les yeux étaient trop grands par rapport au visage, comme si elles n'étaient jamais rassasiées, comme si les orbites n'étaient que des abîmes aussi insondables qu'insatiabiles. Belle étudiait les petites têtes blondes, elle ne pouvait décemment pas prendre en charge tout ce que Peder lui avait cédé, aussi confia-t-elle ses deux belles-filles à leurs plus proches parents pour qu'ils s'occupent d'elles. La lumière s'infiltrait à travers ses yeux en fente, elle ne pouvait pas assumer cette responsabilité, elle ne les connaissait pas, elle les regarda une dernière fois avant de les laisser sur la carriole, leurs yeux aux abois – qu'est-ce qui s'agitait derrière ces pupilles, quelle ampleur et quelle profondeur avait leur amour ?

Belle gardait ses proches tout contre elle et ne voulait qu'une chose : se précipiter dans les bras de ses filles pour les reconforter. Elle constatait, à voir leurs petits poings se serrer matin et soir pour faire leur prière, qu'elles s'étaient mises en secret à singer ses gestes : les genoux sur le plancher, la nuque ronde, les mains sous le menton ; leurs simagrées devant le miroir, leurs lèvres qu'elles mordillaient jusqu'au sang. Belle frissonna – se moquaient-elles d'elle ? Elle voyait tous les détails, la simplicité dans la monumentalité : elles étaient presque étendues par terre, les mains au-dessus de la tête, les doigts en feu, et priaient pour leur vie. Elle avait l'impression que les filles le savaient elles aussi, qu'elles provoquaient le cri en leur mère. L'aurore boréale enrubbannée entre les côtes, Belle veillait sur elles et leurs joues d'enfants rougies avec l'amour le plus sombre qui soit, elle les aimait avec chaque fibre nerveuse de sa chair ; mais le précipice en elle était dangereux, elles devaient prier les unes comme les autres, il n'y avait aucune autre solution envisageable. C'était un amour difficile à porter.

Le but poursuivi n'avait été qu'un mensonge, tout ce qui avait constitué le sens initial – la sueur du gosse de riche, les vagues dans l'eau, les fils de Norvège, les hommes originaires de la région du Buskerud –, ne représentait en rien la volonté de Dieu, ça venait essentiellement d'elle-même. Aimer faisait mal et Belle n'avait jamais été honnête envers elle-même. Ni envers Mads et Peder d'ailleurs : elle n'avait jamais été honnête envers personne. Belle avait disséminé son amour avec

le plus de prudence possible, elle avait donné tout ce qui lui avait été possible de donner sans se perdre. Elle le voyait dans le miroir puisqu'il lui renvoyait un reflet d'un éclat imprévisible, le péché qui englutissait tout à l'aide de son sourire ténébreux, ce qui avait été infructueux et abandonné s'imprimait de force sur son visage. Ses mâchoires craquaient avec un bruit si sourd. — Mais de quelle engeance es-tu? Elle prit une profonde inspiration, à tel point qu'elle sentit presque ses poumons exploser. C'était leur faute : ils l'avaient laissée décider, ils l'avaient suppliée. La réalité finissait par rattraper tout le monde mais personne ne semblait le comprendre. Les garçons de ferme continuaient à travailler comme si rien ne s'était passé, ils rentraient les vaches par temps de blizzard comme à leur habitude bien que Peder soit mort et qu'il n'y ait quasiment plus d'argent. Belle avait vécu tant et tant d'années avec l'intensité et la force entre les mains, avec cette petite ombre sous le menton — les gens allaient-ils s'évertuer à faire semblant et à agir comme avant? Elle n'arrivait pas à se tenir en équilibre et ce n'était pas faute d'avoir essayé, mais au bout du compte seule la fin existait : la fin et rien d'autre. Ça avait été et c'était inévitable. La suite glaciale menaçait de toute sa puissance.

Les flocons tombaient dans les yeux pareils à des fleurs blanches glaçantes. Tout ce dont elle ne voulait pas se souvenir, tout ce qu'elle avait réellement oublié. Le monde paraissait tellement vide. La neige fondait sur les paupières. Cette ferme était une centrifugeuse de néant, de sublime déclin. Belle se trouvait au cœur d'un rêve

intoxiqué, égarée dans l'horizon blanc. — Guide-moi, Seigneur. Elle sentait la pression contre sa poitrine, les attentes de la paroisse, le froid polaire qui s'accrochait à sa colonne vertébrale – tous ces gens qui lui voulaient en permanence quelque chose. Le soleil se couchait et grossissait au fur et à mesure qu'il se rapprochait du sol. Les photographies de Mads et de Peder la scrutaient du haut de leur mur. Les lacs intérieurs allaient bientôt geler, les glaçons tomberaient à hauteur des yeux, ce serait inévitable : les vapeurs de froid dans une maison glacée, les enfants souffrants et brûlants de fièvre ; l'histoire se répéterait et, en plus, il n'y avait toujours pas d'héritier légal à la ferme. Tout papillotait sans bruit. La pression formait un étau exercé tant de l'intérieur que de l'extérieur. Tout était en partance et circulait à tombeau ouvert, le ventre était si doux sous la robe et le coussin si proche du nombril ; un effleurement à l'arrière de la tête, une bonne action d'une simplicité enfantine. C'était ça, l'amour appris par cœur. L'amour pragmatique, économique, instruit, aguerri. Belle était couchée dans son lit, sous une pile de couvertures, avec des chaussettes en laine et une bouillotte, elle respirait en silence, elle avait les doigts glacés ; son bassin craquait, l'avenir crissait contre son squelette. Et un jour cela se produisit malgré tout, la pureté et l'innocence : neuf mois plus tard, son ventre redevint plat et Belle sortit sur le perron avec un petit garçon dans les bras.

La maison assourdie par le silence, les fenêtres plongées dans l'obscurité. Une mère et son fils. Belle tenait son enfant tellement serré contre elle que personne ne

pouvait en voir le visage, ce petit héritier qu'elle gardait contre son sein, sous sa chemise en lin, à même la peau. Elle le berçait, embrassait sa petite tête, entendait les piaulements pleins d'espoir qui sortaient de sa bouche, le chant des anges. Ses seins prêts à exploser. Une mère et son enfant se balançaient dans le vent, avec chacun un cœur gonflé. La pureté absolue, totale. Tout ça sentait l'imprévisible. Elle soulevait Philip, le soleil brillait à travers lui. Le seul héritier légal. Il était la copie conforme de son père, hâve, blanc, chaud, sortant de l'éternité et ouvrant grands ses yeux. Ses veines, bleues sous l'épiderme, si fines dans la lumière du jour. Belle berçait son petit enfant, le berçait encore et encore. Elle voyait les coussins sur la banquette, les tapis et les fleurs, les plaines immenses dans le paysage, les teintes d'aquarelle sur les champs, au-dessus de l'étable et des montagnes, entre les insectes et les filles. Les taches de soleil se déposaient sur la rétine. Il n'y avait aucune raison de résister. Les sauterelles chantaient, Belle observait les papillons noirs dans le jardin; ce regard incisif, ce qui pénétrait droit dans l'iris – c'était la mort qui lui rendait son regard sans cesser de la fixer.

DES LETTRES À NE PLUS SAVOIR
QU'EN FAIRE

Les petites annonces la regardaient. Les lourdes pages de journal recouvraient en totalité la table de la cuisine – se pouvait-il que ce soit aussi simple, vraiment ? Cette confiance aveugle, il paraissait si étrange que des hommes aient envie de se donner de cette manière, complètement. Et voilà qu'ils la qu'émandaient, qu'ils la suppliaient de les trouver. Ça semblait unidimensionnel, nu jusqu'au dépouillement. Certains ne comprenaient pas qu'ils devaient faire preuve de responsabilité envers eux-mêmes et ne pas gaspiller leurs affaires personnelles. C'est pourtant ce qu'ils faisaient : ils écrivaient au journal et se disaient prêts à tout sacrifier. À n'importe quel moment. Ils étaient réellement désireux d'offrir tout ce qu'ils possédaient à une inconnue. Belle examina de nouveau les annonces. Certains hommes étaient condamnés à périr.

Belle avait été pendant si longtemps à fleur de peau avec son désir douloureux qui s'étirait maintenant dans son cœur telle une longue fissure. Mads était mort, Peder était mort, et Ray Lamphere traînait son visage affamé dans le champ. – Dieu, j'ai besoin de quelqu'un qui me tienne, murmura-t-elle, les yeux dirigés vers le jardin où le ciel se colorait d'un rouge dilué sur les bords. Sauf qu'il n'y avait personne ici à qui se raccrocher. Chacun

des coups de cloche d'église sonnait comme une mise en garde, elle entendit sa colonne vertébrale craquer pendant que la plume glissait sur le papier: — Je veux que tu viennes ici pour être à moi.

Les rayons du soleil avaient réchauffé les enveloppes. Belle les posa contre sa joue, éprouva un chatouillement qui se diffusa jusque dans sa mâchoire. Elle n'avait plus peur, elle avait touché l'héritage de Philip et se sentait pousser des ailes. Elle utilisait le coupe-papier pour trancher l'enveloppe qui ne résistait pas à la lame acérée. Son nom et son écriture, l'encre qui serpentait le B majuscule. Tout était si personnel, ça transpirait à travers le papier, c'était maintenant ou jamais. Les réponses arrivaient à une extrême lenteur, mais elles la toucheraient, forcément, immédiatement, et le plus vite serait le mieux. Belle cachait le petit paquet de lettres dans sa chambre à coucher et, chaque soir, après qu'elle avait mis les enfants au lit, elle s'asseyait à son bureau et comptait sur ses doigts: elle dénombrait ses missives, elle écrivait ses réponses.

Mais ça n'allait pas assez vite et tout refluit en elle, son visage sensible ne supportait pas cette inaction. Le cœur dans la gorge et le pubis palpitant d'une moiteur humide, elle envoyait ses petites annonces aux journaux scandinaves des alentours. Elle écrivait et changeait les langes, elle s'échinait pour que tout soit bien et que tout soit bien fait, dans le bon ordre, pour que les hommes comprennent qui elle était et qu'elle s'intéressait à eux. Elle préparait à manger, faisait le café, payait les ouvriers agricoles. Elle était une femme intègre, ils devaient

uniquement lui faire confiance. Elle se maintenait occupée, elle achetait des robes de soirée aux filles, elle faisait revenir la viande dans la poêle avec de grosses mottes de beurre puis la coupait dans leur assiette, elle gardait Philip pour elle seule. Elle vendait ses saucisses sur le marché, plaçait à la banque l'argent ainsi gagné, faisait sécher dans le grenier ou devant la cheminée les billets humides de pluie ou de transpiration avant de les ranger dans des enveloppes qu'elle dissimulait entre les livres sur l'étagère. Elle prenait soin de les camoufler pour ne pas tenter Ray. Elle berçait Philip jusqu'à ce qu'il s'endorme tout en fredonnant à voix basse; cette douceur maternelle, indéfectible, dépourvue de paroles, une mère et un enfant, l'un des gestes les plus simples au monde – qu'est-ce qui pouvait bien dans l'absolu la souder à quelqu'un? Belle regardait son écriture, le B majuscule tout en déliés, c'était vraiment la sienne, celle de toujours et qui n'avait pas changé. Ce qui devait arriver arriverait et ce qui arriverait devait arriver. Elle donnait un coup de langue sur la surface adhésive et repliait le rabat de l'enveloppe qu'elle plaquait longuement contre sa joue comme pour y sceller tous ses bons vœux; ses yeux crépitaient. Une goutte de gras tombait sur le papier à lettres posé sur la table de la cuisine ou bien le gras sur ses doigts laissait des taches transparentes sur l'enveloppe et faisait apparaître les mots de son courrier. Elle terminait ses lettres systématiquement par la même phrase: — Notre amour est si grand que personne ne le comprendra.

Cela ne faisait aucun doute : ces lettres contenaient un amour immense qui brûlait à travers le papier. Les Scandinaves formaient un peuple nostalgique, tellement en proie au doute, aux vacillations, au manque, au mal du pays. Les hommes cherchaient sa présence et Belle leur répondait aussi vite qu'elle pouvait : — Nous serons seuls tous les deux, peux-tu t'imaginer mieux ? écrivait-elle d'une main tremblante. La chaleur lui remplissait la tête et se diffusait jusqu'au bout des doigts. Belle avait besoin d'un homme originaire de Norvège, d'un homme au portefeuille bien plein, qui connaissait la langue et l'histoire de l'obscurité glaciale. L'aurore boréale ondulait dans ses bras, Belle écrivait comme s'il en allait de sa vie. La vérité brillait, évidente, devant elle : seul l'amour pouvait la sauver.

La nostalgie remplissait le pays et les journaux scandinaves soulevaient les hommes dans la lumière, ils allaient tous savoir ce qu'ils désiraient et ce qui leur manquait. La lumière était véritablement lancinante sous ces latitudes et aimer était véritablement douloureux, ça revenait à se faire écorcher vif et pourtant ça n'empêchait pas chacun de tenter chaque fois sa chance. Les adultes – cette folie ambulante. Belle retourna les photographies de Mads et Peder pour qu'ils regardent le mur et non plus elle, elle n'avait pas besoin de garanties supplémentaires sur l'apparence authentique que devait prendre l'amour, ni sur le comportement que devait observer une vraie femme. Belle utilisait sa langue rosée pour lécher l'enveloppe suivante ; de la nourriture, des enfants, une maison, un foyer, elle se sentait intrépide,

elle scellait ses messages et promettait corps et âme : — Je crois vraiment que nous allons rester ensemble pour toujours. Belle souriait en regardant le Clear Lake, les cimes bougeaient au ralenti, les oiseaux décrivaient de grands cercles concentriques dans le ciel, les papillons voletaient dans le pré – le monde était entier.

— Si tu viens me voir, il faut que tu saches que tu ne repartiras jamais d'ici. Elle éprouvait un profond soulagement en écrivant ces lignes, c'était décidément d'une simplicité enfantine. Elle le ressentait jusque dans les moindres parcelles de son corps : cette étrange sensation d'apesanteur, celle qui la remplirait lorsque tout serait dit, lorsque tout serait accompli. Elle plongeait sa plume dans l'encre, plissait les yeux, elle s'évertuait à courber ses lettres dans la bonne direction sans jamais poser le poignet ni le coude sur le papier – une posture adoptée pour que l'encrier ne se renverse pas et vienne détruire les phrases composées avec lenteur, mot après mot, où tout allait tellement en profondeur, quand tous devaient obtenir leur réponse ; il fallait surtout éviter que les lettres s'amalgament puis se confondent. Cela équivalait à se retrouver sous l'eau dans un monde complètement insonore, uniquement rempli par la lumière de Dieu. Quand Peder l'avait quittée, elle avait eu l'impression de tomber, d'être sans âme, sans mots, sans ciel, sans personne susceptible de la prendre dans ses bras et de prendre soin d'elle. Le mouvement le plus lointain, ce n'était ni le désir ni l'amour, c'était les battements d'ailes des papillons dans le jardin, c'était la mort, c'était l'œil qui cherchait constamment un contact visuel, cette sempiternelle

trépidation. Belle restait assise à son bureau jusqu'à ce qu'elle ait mal aux yeux et les épaules endolories. Chaque candidat devait être évalué, de préférence au vu d'un cliché photographique, et devait avant tout être norvégien. Elle serra un peu plus sa natte à l'aide de sa pince à cheveux. — Mes hommes. La flamme instable de la bougie se déplaçait au même rythme que ses pupilles. Belle restait assise avec ses gestes minuscules. — Je désire tant te connaître mieux. Un éclair la traversait. La langue glissait en permanence sur une nouvelle enveloppe, ce frémissement, ce morceau de chair suppliant qui ne voulait qu'une chose : se pencher sur elle. La langue léchait le dernier côté du rabat, Belle sentait la lumière de Dieu irradier en elle, ce léger bercement impossible à mettre en mots. La vérité était aussi puissante que le mensonge — seulement voilà, elle ne savait plus où commençait la première et où finissait le second, même si le ressenti est toujours aussi fort : cette onde de chaleur dans sa poitrine, ses phrases sur le papier, ses hanches dans son bassin. — Aucune femme n'est plus heureuse que moi en ce moment.

L'AMOUR EXISTE AUSSI
EN ENFER

Belle était ivre d'elle-même. Elle tremblait des mains. — Vends tout ce que tu as et rejoins-moi. Elle pouvait aussi être très directe, et là au moins ça allait un peu plus vite. Car ils la rejoignaient, tous, systématiquement. La voûte céleste, ce havre de paix, en provenance du Dakota du Sud planait devant elle, scintillant dans ses excréments foncés; elle voyait tout très clairement dès qu'une certaine distance l'éloignait un peu du reste. Ses lacs intérieurs, ces yeux humides qui s'enfonçaient dans le paysage, ces longues racines glissantes, tous les hommes sans exception devaient les voir, ils devaient en comprendre la beauté car il ne s'agissait que de ça et de rien d'autre: rendre la Terre aussi belle que Dieu avait créé le Ciel — que pouvait demander de plus un être vivant? Belle était remplie de reflets, saturée de réfractions. Elle laissait les mains étrangères lui dénouer les cheveux, elle qui ne connaissait rien de plus libérateur. Elle laissait faire et emmenait les hommes au bord du lac où les frondaisons projetaient leurs ombres sur la surface huileuse de l'eau. Belle s'affaissait dans la lumière du soleil, s'effondrait dans l'herbe, fourbue. Elle voulait uniquement qu'ils la voient et qu'ils voient la sensation puissante que deux personnes peuvent éprouver en présence l'une de l'autre, le dépouillement dans lequel on

se retrouve face à Dieu, l'intensité avec laquelle on doit être prêt à recevoir ce que l'autre a à nous donner. Elle les implorait presque : — Rejoins-moi vite, viens avec tout ce que tu as. Et ils venaient, et elle leur montrait tout ce qu'elle possédait, ricanant et fière comme une fillette qui obtient pour la première fois ce qu'elle désire le plus au monde. Elle n'arrivait pas à s'arrêter, forcément puisqu'ils devaient voir de leurs propres yeux ce qu'elle possédait.

Olaf Lindboe s'était endormi d'un coup tandis que Belle restait éveillée, le sang palpitant dans sa poitrine et les mucosités liquides sifflant dans ses poumons. Olaf l'avait poussée, sa grosse main l'avait d'abord fait tomber, en bas au bord du lac, puis était allée beaucoup trop loin, dépassant les bornes, délimitant à la fois l'intérieur et l'extérieur ; Belle n'était même pas sûre qu'il ait saisi ce qu'elle avait tâché de lui montrer. Cela avait à voir avec son centre de gravité : elle avait senti son propre corps lâcher prise, avait flotté en état d'apesanteur quelque part entre les pensées et le monde, alors qu'Olaf n'avait rien compris du tout, il n'avait desserré son étreinte qu'au moment de cesser ses va-et-vient. Belle avait eu la peur de sa vie, ça ne lui avait procuré absolument aucun plaisir. Elle avait uniquement essayé de tirer quelque chose de lui, mais il était complètement différent dans ses lettres et lui avait obéi au doigt et à l'œil sans poser la moindre question critique. Belle croyait foncièrement à ce qu'il y avait de plus profond qui soit, et elle croyait aussi qu'Olaf le lui avait donné ; mais il s'était démasqué devant elle, sous ses yeux, et

c'était ça le plus violent. Bien qu'elle lui ait demandé ce qu'il y avait de plus profond qui soit, ça et rien d'autre, il n'avait pas refusé, avec ses mains plus bâfreuses que baladeuses à tel point qu'elle avait senti l'herbe humide pousser dans sa bouche. Elle le voyait venir de loin, ce qui somnolait à demi éveillé seulement dans cette maison, ce qui refusait de dormir à poings fermés. Son manteau en fourrure traînant par terre dans le couloir veillait sur elle comme un animal retourné – pourtant, aucune protection n'existait nulle part, voilà ce que Belle saisissait peu à peu. Et comme si ça ne suffisait pas, Olaf n'avait rien d'un ange : il manquait totalement d'assurance, il était le déplaisir même, il s'était contenté de fondre en elle jusqu'à devenir un gros œil glouton, il avait été terrifié lorsqu'elle lui avait montré à quel point sa faim était insatiable, comme s'il n'était pas préparé à ce qu'un équilibre règne entre les forces en présence. Elle se souvenait encore de son regard la veille au soir et de son sourire perplexe quand, pendant quelques secondes, il n'avait pas tout à fait compris ce qui allait se passer.

Heureusement, cette phase avait vite été surmontée, et plus ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre, plus il avait été convaincu de son choix de l'avoir rejointe. Belle avait senti Olaf contre son corps, il avait été si beau qu'elle en aurait presque ri aux éclats. Elle fut considérablement soulagée lorsqu'il l'embrassa enfin, c'était un jour d'éternité qui vit la naissance de l'amour, ce pouvait donc être pur, elle le percevait avec une telle netteté – comme la toute première fois. Belle étudiait ce

qui constituait l'enveloppe extérieure d'Olaf : les pores, les taches de rousseur, le réseau de veines ; et c'était toujours plus beau qu'elle se l'était imaginé, un être humain devenait tellement sans défense dès l'instant où il était étendu dans un lit. Ils sautaient aux yeux, cette relation vidée de son sens, cet amour sans valeur, et ils la plongeaient dans une tristesse insondable où même la pulsion de mort n'était pas assez forte pour l'extraire de l'abîme. Ce qu'il y avait de plus profond qui soit — Belle avait promis à Olaf un amour immense, ce grand amour inexplicable auquel ils aspiraient tous deux depuis si longtemps ; il était venu la rejoindre avec son argent et tout ce qu'il avait, elle lui avait donné cet amour et tout ce qu'elle possédait. Ça se transformait en trop-plein. Le choc dans ses yeux quand il prit conscience qu'il l'avait presque tuée. Elle voulait le ressentir dans les endroits où elle n'était pas censée le faire. Vue à travers les yeux des autres, la vie semblait décidément ne tenir qu'à un fil. Belle observait son visage aux traits si purs, si intacts. Elle savait qu'une nouvelle lettre n'allait pas tarder à arriver, et pourtant elle ne pouvait s'empêcher de le regarder. — Nous sommes des âmes sœurs, avait dit Olaf Lindboe au bord du lac. La vérité était ailleurs : ils n'avaient strictement rien d'âmes sœurs, ils ne l'avaient jamais été et ne le seraient jamais. Les ultimes reliquats de lumière coururent en lui comme un lointain écho de sa solitude. Elle posa, une dernière fois, la main sur sa joue avant de lui chuchoter : — Ce que nous partageons toi et moi, nul n'a besoin de le savoir.

Le corps sans vie d'Olaf avait pris une posture quelque peu paisible. Belle se leva, s'habilla, puis jeta un coup d'œil vers la dépouille gisant sur son lit; elle éprouvait de l'indifférence dans chaque mouvement qu'elle effectuait. La mort avait a priori élu irrémédiablement domicile en lui, mais son corps aux contours saillants avait de toute façon une valeur égale à zéro. Belle murmura d'une voix si étouffée qu'il n'avait aucune chance de l'entendre: — C'est terrible de tomber dans les mains du Dieu vivant. Le verre posé sur la commode réfractait une incandescence dorée, comme si l'eau qu'il contenait se miroitait dans le soleil du matin qui fondait sur le sommet de la colline. Tenait-elle là l'avant-goût de l'éternité? Ça avait été si simple. Le visage cadavéreux et la main d'une chaleur infinie. Ça avait été si vite.

L'odeur d'étable piquait les narines, les relents désagréables de sang brûlé et d'excréments s'infiltraient partout, les sécrétions verdâtres émettaient un râle ronflant tandis que les dents de la scie grignotaient minutieusement l'os de la cuisse. Belle jeta sur la jambe une pelletée de cendre froide extraite du seau posé à côté pendant que ses pensées flottaient en elle comme des feuilles de papier bible. Elle se souvint du véhicule des pompes funèbres venu chercher Peder, elle se rappela à quel point tout avait été froid et gris. Un spasme musculaire la secoua puis se coinça derrière ses yeux, une onde de chaleur se propagea dans sa poitrine. — L'amour va venir et il triomphera de tout, murmura-t-elle d'un ton presque menaçant. Or il n'y avait personne pour

l'entendre. Belle n'avait jamais réussi à mentir, même si dire la vérité ne lui avait jamais paru plus simple pour autant. La volonté de Dieu était certes très forte, mais également intransigeante, aussi implacable qu'épouvantable. Belle le sentait tout comme elle sentait en elle le gouffre abyssal qui n'était autre qu'une histoire d'amour ouvrant beaucoup trop grand sa gueule, qui perdurerait et se perpétuerait indéfiniment tant qu'elle ne se serait pas guérie elle-même.

Le pépiement des oiseaux et le bourdonnement des mouches sommeillaient dans les rideaux, l'espoir était concentré dans des gouttes flavescentes logées au coin de l'œil et bourrées d'infection, le nu agenouillé appartenait au passé, la volonté de Dieu n'était que ça : la volonté de Dieu. Belle se mit à fredonner : — Nous verrons-nous près du fleuve bordant ce havre de paix — mais sa voix, qui pourtant entonnait le cantique avec prudence, ne parvenait pas à tenir la note. Elle s'arrêta net, se racla la gorge, trempa un morceau de sucre dans sa tasse de café et croisa le regard des filles de l'autre côté de la table du petit déjeuner. Elle suçota son carré de sucre pendant qu'elles se bâfraient de crêpes et que la saveur acidulée se répandait dans leur bouche. Au moment où elle prit une gorgée de café, les filles demandèrent où était passé Olaf. — Il ne voulait pas vivre comme nous, comme nous devons vivre. Elles la dévissageaient en écarquillant les yeux, les petites lèvres étaient luisantes de beurre et de sucre. — Comme nous avons besoin de vivre, ajouta-t-elle. Elle les toisa toutes les trois d'une mine sévère. Un nuage de fumée de

cuisson flottait au-dessus des placards de la cuisine, le goût de crêpe brûlée se collait dans la gorge, les fenêtres ouvertes remplissaient la cuisine d'un air estival, l'odeur de beurre frit et de café chaud se mélangeait à l'odeur de fumier frais, l'ange dans le lit avait disparu, une nouvelle journée se mettait sur pied. Olaf avait affronté son destin les yeux ouverts. Belle n'avait rien refoulé, elle avait tenu son regard sans ciller, tout avait existé en coude-à-coude, les yeux morts d'Olaf l'avaient fixée lorsqu'elle lâchait sa tête dans le sac en toile de jute. Elle repensa à ce qu'il lui avait dit le même soir : — Je t'aime. Incapable d'engranger cette déclaration, Belle avait vu la déception sur sa figure et le rictus perplexe tandis qu'elle lui caressait le front, assise à côté de lui. — Ceux qui aiment de tout leur corps ne survivront jamais à l'amour.

Les nénuphars brillaient sur le lac comme des loupiotes allumées. Elle posa délicatement ses lèvres gonflées sur l'enveloppe, un étrange sourire absent ourlait sa bouche – l'impossibilité de l'espoir, l'utopique cycle perpétuel du pardon. Son rouge à lèvres s'était répandu sur le papier, la couleur s'était déposée le long du bord au gré d'une fine ligne rosée ; mais tout s'était répandu partout et avait tout infesté. Les commissures de sa bouche se fendillaient, Belle et ses hommes sur sa bouche pulpeuse, Belle et ses hommes éparpillés sur son bureau recouvert de lettres. Une magnifique amourette rouée de coups, une nouvelle bouche et un corps hurlant, Belle Gunness était en passe d'entrer une fois encore dans l'histoire. Elle regarda ses mains qui choisissaient

la vérité et le mensonge dans un seul et même mouvement, les crevasses dans ses paumes s'étiraient le long des articulations. Elle leva sa petite croix pour la baiser. Ses hommes étaient tellement inconsolables, ils fouettaient jusqu'à épuisement leur cheval pour qu'il les conduise encore plus vite à elle, ils se présentaient à bout de souffle sur son seuil, avec de l'argent à foison, comme s'ils avaient fourré les billets dans leur doublure sans penser qu'ils puissent être détroussés en cours de route. Qu'importe, ils plaquaient leur attitude sur ses demandes, ils lui obéissaient systématiquement. Et, tout aussi systématiquement, Ray emmenait le grand animal trempé dans l'écurie.

— Je te désire chaque jour davantage. Ses mots lui paraissaient presque irréels, ils étaient si intenses et leurs lettres sur le papier prenaient un éclat phosphorescent. Belle avait conscience qu'elle ne pouvait décider ni de l'homme qui l'aimerait, ni de la façon dont il l'aimerait, mais elle écrivait : — Rejoins-moi vite, je serai gentille. Elle sentait dans sa nuque la brûlure de la cire d'une bougie, le regard incandescent de Dieu ; elle distinguait des pourtours malgré l'obscurité ambiante : la sueur d'amour dégoulinante, les chandelles allumées sur les tombes. Un courant d'air s'engouffra dans le journal ouvert à la page où figurait sa dernière petite annonce :

Recherche — Dame, possédant une ferme joliment située, d'une grande valeur dans un état de conservation parfaite, souhaite un homme bon et fiable comme partenaire dans cette propriété. Petit capital en argent

liquide exigé, sécurité de première classe en retour.
Adresser courrier à C.H., Scandinavian Office.

Belle se courba sur son bureau, la nuit dégageait une odeur d'humidité et de vieux. Elle glissa son coupe-papier dans l'échancrure de l'enveloppe, la déchira d'un petit geste léger et entendit sa voix d'outre-tombe déclarer :
— Je serai gentille, je le promets.

L'ABSENCE D'HISTOIRE D'AMOUR
EST AUSSI UNE HISTOIRE
D'AMOUR

La vie de Belle formait une fine membrane de coïncidences. Un nouvel homme frappait à sa porte, paisible et déterminé, presque suppliant, systématiquement. Belle se penchait, systématiquement, et disait : — Belle. Le timbre rond et velouté de sa voix s'était entre-temps éraillé, les bords étaient calcinés, elle essayait de déglutir mais elle présentait beaucoup trop sa gorge qui, ainsi tendue en avant vers l'homme, devenait beaucoup trop vulnérable; raison de plus pour que Belle invite l'inconnu à entrer le plus vite possible avant que sa voix ne se brise. — Kristen, dit-il enfin quand sa main atteignit celle de Belle. Sitôt qu'il indiqua son prénom, elle sentit son torse s'affaisser quelque peu, un petit craquement insonore — qu'allait-il se passer à présent? Le soulagement fut pénétrant à la deuxième tentative. Une étoile filante traversa le ciel, elle la suivit du regard, ses pupilles lancèrent soudain des étincelles semblables à la traînée lumineuse du bolide, comme s'il venait de s'écraser en elle. Elle examina l'homme avec un grand altruisme, laissant ses yeux glisser comme une plume sur sa peau hâlée. — Sois le bienvenu, Kristen. Veux-tu que je te débarrasse? Belle était chaque fois pleine d'espoir, elle faisait vraiment l'impossible pour être la franchise incarnée — mais comment cette histoire devait-elle être

racontée? Le supporterait-il? Elle prit sa valise et lui désigna la salle de séjour dont les rideaux étaient tirés et les meubles plongés dans l'obscurité. Pour avoir été grillée par le soleil toute la matinée, la pièce dégageait une odeur de renfermé. Il fit quelques pas, entra; les mouches cognaient contre la vitre, l'été dans son entier bourdonnait à l'intérieur. Il hésita quelques secondes avant d'aller chercher une bouteille dans sa sacoche de voyage. Le sang vermillon circulait dans le corps laiteux, la main de Belle trembla en versant le vin qui clapotait dans les verres et dessinait en reflet des anneaux foncés sur la table. Belle entendait les oiseaux, ils s'étaient mis à pousser leurs cris tourmentés au sommet des arbres. — Notre amour est si grand que personne ne le comprendra. Elle eut un mouvement de recul et l'observa: Kristen Hindklev venait de répéter mot pour mot la phrase qu'elle lui avait écrite et acquiesça en signe de reconnaissance. La lueur de la lune pâlisait sa figure et un voile recouvrait ses yeux; il y avait quelque chose dans la distance entre ses jambes si fermement arquées sur le plancher, comme si c'était une position consciente, étudiée, lui qui voulait tout savoir. — Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi, poursuivit-il, enthousiaste, en levant son verre pour trinquer. Belle s'appliqua du mieux qu'elle put, elle porta son verre à sa bouche et scruta Kristen Hindklev de son regard bleu glacé: — Je crois même que tu devrais être content, dit-elle à voix basse. Ils choquèrent leurs verres qui cliquetèrent encore plus fort dans le silence. Belle prit une grande gorgée de vin et avala. Kristen la regarda, posa un doigt sous son

menton et releva sa tête pour qu'elle croise son regard. Elle passa sa langue sur ses lèvres. — C'est étrange, n'est-ce pas? ânonna-t-elle avec prudence. — J'ai connu bien plus étrange encore, répondit-il en la dévisageant, à croire qu'il était capable de la forcer à des choses qu'elle ne voulait pas faire. Elle voulut rire, mais ce rire qu'elle voulait argentin et appuyé resta coincé dans sa gorge. Elle vida son verre d'une traite, fit quelques pas légers en direction de l'escalier avant de se tourner et de tendre un bras vers lui. Être avec quelqu'un et fondre l'un dans l'autre n'avait rien à voir avec la noyade, il s'agissait juste de se maintenir en surface et de flotter chaque fois suffisamment longtemps. Dès qu'ils eurent franchi la porte de la chambre à coucher, Kristen commença à défaire le corset de Belle; son ventre se libéra, elle put enfin reprendre son souffle.

Kristen Hindklev prit Belle dans ses bras et la garda ainsi en décrivant quelques pas d'un côté sur l'autre. Ils dansèrent, joue contre joue, pieds nus, sans bruit, sereins. Ils flottaient presque dans l'aube naissante, l'alcool brillait dans leurs yeux. Tout était si tranquille dans ces minutes qui séparaient la nuit du jour. Belle sentait à travers les vêtements le cœur de Kristen, son pouls guidé par l'instinct de survie; elle sentait cette aspiration, ce vide à l'estomac, elle était en proie à un vertige, terrorisée par ce qu'il suscitait en elle. Il avait replié sa main sur la sienne et les avait posées contre son cœur. Il fredonnait une mélodie dans son oreille et avançait d'un pas chaloupé — le plus bel être qui soit, elle ne parvenait pas à cesser de l'aimer. Le soleil déployait sa

chaleur sur le reste du monde, s'engluait entre les rues et les toits. Quand le matin s'imposa, ils s'endormirent sur le lit, épuisés, pendant que le jour passait en sourdine derrière leur fenêtre. Elle se fit la promesse de tout mettre en œuvre pour conserver ce qu'elle vivait avec Kristen, de le retenir près d'elle, de s'entourer de mille précautions, de ne surtout pas l'effrayer et de profiter uniquement des moments ensemble. Le monde paraissait si infiniment lointain, les attaches à la vie ordinaire avaient été rompues. Belle était prête à réapprendre la puissance de l'amour, elle l'entendait lui chuchoter chaque matin, il vibrait dans le sol, roulait dans la chambre à l'instar du tonnerre, voletait pareil au souffle dégagé par deux amants qui dormaient lovés l'un contre l'autre. Elle le sentait dans toutes les parcelles de son corps : voilà à quoi devait ressembler l'éternité.

La peur était crochetée à la colonne vertébrale de Belle comme une griffe froide, elle avait le vif pressentiment de se tenir face à une limite extrême, au pied d'une falaise au bas de laquelle elle était en passe de glisser. Elle n'avait plus la moindre vision d'ensemble, le monde n'avait pas besoin d'elle et le lui rappelait avec une fréquence régulière en lui envoyant sa lumière saccadée, anéantie. Belle n'avait qu'à regarder Kristen pour s'en rendre compte : dans cet instant juste avant que la personne ne meure, dans ce silence qui précède le rôle de l'agonie, il arrivait parfois qu'on ait la permission de voir quelque chose de tout à fait nouveau, et il n'y avait aucune protection, ni sur le moment ni plus tard. La peau s'était déchirée, les entrailles bâillaient.

Kristen Hindklev gisait par terre à l'image de l'enfant qu'il était, tout seul, pareil à une blessure ouverte dans le monde. Elle prit le couteau. Des nuages blancs vaporeux grumelaient au-dessus d'elle. C'était un couteau de boucher, ou peut-être plutôt un couteau de chasse procurant à la main une sensation de volupté et de fermeté, dont la lame donnait quant à elle l'impression d'être un miroir dans lequel se reflétait ce ciel qui ne perdait rien de ce qui était en train de se passer. Le soleil étirait ses longs bras rayonnants jusqu'au sol, aveuglé, démoli. Belle baissa les yeux sur Kristen. C'était trop tard. Elle était collée à la terre, le sang dégageait une odeur de fer, la puanteur montait du corps, le ciel se miroitait dans la lame sanguinolente, la lumière jaune se déposait sur son visage comme un ultime hématome; quelque chose s'ouvrait entre les lèvres rouge foncé, quelque chose de radicalement nouveau. Tout ça, Kristen le voyait pour la première fois tandis qu'il était couché devant Belle. Elle le voyait dans ses yeux, aujourd'hui comme hier : l'intérieur d'un être humain soulevé et mis à nu, puis présenté au jour et accueilli. La douleur avait disparu, il avait la face franche et dégagée, une nouvelle naissance dégouttait devant Belle. Ses yeux s'étaient refermés et il avait sombré dans l'instant lumineux. Belle l'avait vraiment cru lorsqu'il lui avait dit qu'il resterait chez elle et auprès d'elle. Ses lèvres bougeaient presque imperceptiblement quand elle dit : — Je t'ai uniquement donné ce que je croyais que tu voulais avoir. Et voilà qu'il gisait maintenant avec des lèvres d'un rouge tirant sur le noir. Belle fixa le corps esquiné,

disloqué, dont le sang coulait dans trou. D'un coup de pelle, elle poussa les bras, les jambes et le torse et recouvrit le tout de terre. Elle regarda la tombe puis la pelle qui n'arrivait pas à camoufler complètement ce qu'elle avait fait. Le chagrin avait quitté Belle; le lac argenté, à présent luisant et glacé, avait rassemblé ses larmes. Elle avait beau regarder Kristen, elle ne voyait chez lui rien de nouveau, il n'avait strictement rien à offrir à l'œil qui ait une valeur quelconque. Il était un homme déchu, inhumé contre sa volonté, sans savoir ce qui l'attendait. Le cœur carnassier de Belle était d'une telle simplicité. Les instants d'intimité: une carte d'Europe composée d'hommes morts.

Belle humait l'air, postée devant la fenêtre de sa chambre à coucher, et se rendait compte que le vent charriait une odeur de terre retournée. Elle avait dû creuser plus profond pour que les filles ne remarquent pas la succession de monticules dans le terrain de la propriété, elle en avait mal aux poignets à force. La lueur qui irradiait d'un œil étranger, voilà ce dans quoi elle voulait se noyer et elle ne voulait que ça, sombrer dans le point zéro de l'autre, dans l'histoire d'un autre. Et c'est précisément ce qu'elle avait fait. Ses hommes se dispersaient dans le ciel comme des feux de détresse; des trous rouges dégoulinant entre les traces de doigts et les hématomes dans ces corps tous plus saturés de désir les uns que les autres. Belle voyait à quel point les marques se dessinaient le lendemain sur la peau, avec cette teinte violacée très apparente. Ole Budsberg s'était débattu, avait essayé de se défendre; il était allé très en

profondeur, c'était manifeste, ça ne pouvait donc qu'être violet le jour d'après. Belle esquissa de l'index la marque sur la cuisse. Ce n'était pas pire que ça, mais ce n'était pas mieux non plus. Les heures bleues, la mauvaise lueur bleue ; sa résistance à lui dans son corps à elle, elle n'avait jamais compris si c'était une malédiction ou une bénédiction qu'il y ait tant d'hommes à sa disposition. Elle alla chercher un châle et le posa sur ses épaules. — L'amour ne peut pas pardonner n'importe quoi. La flammèche de la bougie tressaillait, un nouvel orage se préparait. Elle se retourna et regarda le corps mort sur le sol, cadavéreux, blanc, froid. Un avant-goût glacé. Il y avait toujours autre chose à dire, mais même cette possibilité Belle l'avait mise en miettes.

Belle avait étendu contre elle Ole Budsgberg avant que le sang ne se mette à s'écouler calmement de son corps. — Baby, baby, baby. Elle leva son bras sans bruit et s'alluma une cigarette avec le bout encore incandescent de la précédente. Elle avait joué à être Dieu. La fumée bleutée ondoyait dans les rayons du soleil. Tout n'était qu'une variété mouvante de dureté et de lourdeur, de légèreté et de douceur, de peau et d'os ; il n'y avait pas de transitions franches et Belle le sentait littéralement, c'était chevillé à son corps, son cœur ne le supportait pas, cette blessure sans cesse suintante et purulente, rien n'avait de beauté inhérente. — Qu'est-ce qui relie un être humain à un autre ? Ce n'était qu'une répétition récidivante des mêmes rêves terrifiants : la main de Dieu la réveillait en pleine nuit et la guidait au bord du gouffre. Les cuisses crissaient l'une contre l'autre, la

peau blanche s'enflammait – et soudain un nouvel homme se tenait en face d'elle, surgi de nulle part. Belle repensait à ce que ça faisait d'être retrouvé mort dans un trou. Elle le regarda, il ne comprenait décidément rien, il avait sauté sur son cheval sitôt l'intime confirmation obtenue qu'il avait la permission de venir, il était essoufflé, trempé de sueur, aussi inconsolé qu'inconsolable. Belle descella un peu plus les lèvres sur lesquelles se collait l'espoir sec et surchauffé, à côté des commissures blanches de salive coagulée et de la cigarette qui rougeoyait dans l'obscurité. Pendant que John Moe descendait ses affaires de la carriole, elle ne cessait d'entendre l'écho de sa propre voix qui roulait dans sa bouche de la façon la plus détestable qui soit : — Maintenant tu es chez moi, et tu ne repartiras plus jamais d'ici.

La figure s'ouvrait toujours en grand. Puis venait le sang, foncé, en cascade, à croire qu'il ne s'arrêterait jamais de gicler. Les replis de peau au-dessus des bourrelets de graisse, la tête au-dessus des bras, le torse au-dessus des cuisses, des fentes luisantes qui menaient au tréfonds. Le sang pissait tellement qu'on ne voyait que ça, comme si Dieu le faisait exprès. Une douce brise produisait un bercement généralisé, les grains de lumière jaunis clignotaient entre les épis de blé et piquaient jusque dans la poitrine. — Tu es né poussière et tu redeviendras poussière. Un trou d'eau froide rempli de cadavres et de crainte, les frissons glacés qui roulaient jusqu'au bout des bras, le rayonnement quasi éteint avec les tiges qui tombaient si loin, qui descendaient jusqu'au fond du lac ; la lente perdition, l'éclat si pâle

du salut, l'influence et l'emprise de Dieu sur tout. Belle portait la vie de ses hommes dans ses mains comme elle l'aurait fait avec des nouveau-nés. Le cœur, incisé puis extrait de la cage thoracique, était agité de palpitations aussi ténues que celles d'une aile de papillon. Une certaine pureté se logeait aussi dans les mouvements du couteau, lorsqu'il tranchait et franchissait les successions d'obstacles, tissu et cartilage, pour aboutir à l'os et à la moelle. Belle parvenait à arracher la tête en la disjoignant du corps par la seule force de ses mains. C'était tellement particulier : leur vie ne tenait qu'à un fil si mince, elle pendouillait de façon si arbitraire, et c'était ça qu'ils redoutaient, ça qui les effrayait à tel point qu'ils la suppliaient : — Je ne veux pas mourir seul. Seulement voilà, la mort ne venait ni avec la miséricorde, ni avec le pardon ; elle se déroulait en plein jour, elle comme le reste, en plein soleil. Belle embrassait ses hommes du regard tandis qu'ils gisaient devant elle avec leurs pupilles dilatées, elle les contemplait avec son regard le plus tendre. Elle tournait et retournait le couteau dans la plaie pour s'assurer que la vie avait définitivement quitté le corps. — Nul n'est facile à aimer.

Belle plaça les bras sur le ventre, de telle sorte que l'homme finisse par s'enlacer lui-même. Elle repensa à ce que Nellie lui avait dit à l'époque : elle avait prétendu qu'on ne pouvait pas vivre dans ses propres bras ; or c'était faux, on pouvait vivre dans les bras de Dieu, dans le nom de Dieu. Et devant elle se trouvait un corps, seul et esseulé dans l'enlacement de lui-même. Voilà comment elle avait vécu, voilà dans quoi elle se tenait, ici,

en cet instant. Elle ne désirait rien d'autre que ça : avoir tous les hommes dans la peau jusqu'à ce qu'elle ne puisse même plus s'étirer, jusqu'à ce qu'elle finisse par s'ouvrir et se vider, jusqu'à ce que son cœur soit visible à travers une échancrure, jusqu'à ce que le sang dégoutte, jusqu'à ce qu'elle sente le monde sur la langue, sa joue contre la lumière, la plus grande bande lumineuse d'entre toutes. — Voilà ce que j'ai, voilà ce que je suis. Elle fut éclaboussée par un jet de sang qui retomba sur sa jupe, ses mains se mirent soudain à trembler violemment. C'était ici que ça commençait, c'était ici que tout prenait son élan, c'était le contact désolant avec l'humain. Le sang continuait de s'écouler sans bruit jusqu'à l'extrémité des doigts et disparaissait dans la terre fraîchement retournée. — Tout est pur face à la pureté. Belle s'essuya les mains sur sa jupe. Chacun désirait que la peine et le chagrin soient d'une grande beauté, mais il n'y avait là-dedans absolument rien de beau.

Il fallut un moment à Belle avant de remarquer que les filles, dans la cuisine, l'observaient. — Il faut que tu aies un grand cœur, dirent-elles, la voix adoucie par le sommeil. Belle posa une main à la naissance de ses seins. — Pour qu'il y ait de la place pour tant d'hommes, ajoutèrent-elles. Belle sentit les restes de sperme séché collés sur son front, à la racine des cheveux, ils s'émiettaient comme de la peau brûlée par un coup de soleil. Elle ne savait pas ce qu'elle censée éprouver, elle dévissa ses filles qui lui apparurent minuscules avec leurs cheveux emmêlés après la nuit. — Il y a des types d'amour qu'on ne peut expliquer, dit-elle. Elles se

contentèrent de la fixer sans prononcer une parole. Elle regarda leurs poings blancs, leurs petites mains serrées; les sinuosités rouges du jour naissant se pressaient contre la vitre, la table absorbait les ombres fluctuantes des bougies. — À certains moments, on obtient uniquement ce qu'on ne savait pas qu'on voulait. C'est un peu pareil que quand je vous ai eues. Elles avaient le blanc des yeux luisant. L'amour de Belle avait enflé dans de telles proportions qu'il s'était immiscé en elles, tout pénétrait très en profondeur, à commencer par le miroitement rouge qui ondulait sur le visage des petites. Elles avaient beau croire qu'elles pouvaient se rendre invisibles en se retranchant dans le coin, Belle les voyait très distinctement. Le ciel s'engouffrait à travers la fenêtre, se déposait sur le sol et les lorettes, dans ses yeux qui tremblotaient dans l'obscurité, qui semblaient irrigués par un sang coulant à l'envers, de l'extérieur vers l'intérieur. Elle sentait les vibrations à travers le plancher, les désirs qu'elle avait disséminés dans le vent, la grande bouche gloutonne à l'appétit insatiable. — Chacun mérite une chance supplémentaire.

La pluie rendait la terre humide et glissante, la réalité devenait lentement méconnaissable, les traits du visage allaient être gommés, personne ne se souviendrait de ceux auxquels ces hommes avaient autrefois ressemblé, les gens ne verraient que les restes d'une mâchoire inconnue et des dents en or qui scintilleraient dans la bouillasse. Le hachoir à viande était toujours entreposé sur la pile de lettres dans la chambre à coucher — une coïncidence presque vulgaire pour lui rappeler non

seulement la pleutrierie de Peder, mais aussi certaines limites qu'elle-même connaissait. La nuit sommeillait dans l'encadrement de la fenêtre ouverte, les enfants s'étaient agglutinées près d'elle au milieu du lit, leurs chemises de nuit crème se froissaient au moindre attouchement. Elle leur caressait le front, sentait leur chaleur, ainsi que les relents acidulés des lilas juste éclos et du lait caillé. Elle avait l'impression que leur poids s'était crocheté au sien et la tirait vers le plancher tandis que les étoiles agitaient leurs petites paupières clignotantes. — Seigneur, que Ta lumière brille sur nous. Elle regarda ses filles, si belles, mais bien trop pures pour ce monde.

Le terrain se bosselait à perte de vue derrière la fenêtre, l'herbe s'était redressée presque imperceptiblement dans le jardin et avait reconquis les petites cavités; mais les tombes fraîchement creusées n'avaient pas encore eu le temps de s'affaisser. Les mouches à viande s'amassaient au-dessus des tas de terre et divulguaient ainsi chaque homme déchu. Belle avait déversé de la chaux vive sur Andrew Helgelien pour aboutir à la pulvérisation de son visage; il gisait dans son trou, impuissant, et l'observait avec ses deux billes transparentes, glacées, féroces, au milieu de la figure grignotée. Belle se trouvait à la fin du monde et le percevait avec une telle netteté: les bords saillants et brillants qui dégorgeaient dans l'infini-tude. Elle avait balancé les corps dans la boue, ils y stationnaient recouverts de déchets et de lourdes pierres qui les enfonçaient toujours davantage et les éloignaient de plus en plus de la surface du globe. La lueur de l'aube s'infiltrait entre l'écurie et l'étable, s'écartait de part en

part, se reflétait dans les gouttes de rosée perlant sur les brins d'herbe. L'odeur de fer logée dans les narines donnait envie de dégoûter, c'était enfin terminé; elle la traversait comme le bout d'une cigarette allumée, aussitôt apparue, aussitôt disparue. Belle voyait la bouche molle s'étirer entre les touffes d'herbe avec la même béance qu'une cavité dans la croûte terrestre puis se remplir de mottes de cette même terre; elle voyait les yeux peu à peu s'estomper, comme si l'homme rayonnait le long de ses bras.

Belle laissa son regard glisser sur les tombes avec la même intensité dépassionnée que la mort elle-même: tout ce dont elle n'avait plus à se soucier ni de près ni de loin, elle qui avait obtenu tout ce dont elle avait besoin, elle ne voulait plus ni argent ni rien, ni proximité ni intimité, plus rien qui soit susceptible de lui être repris. Les premiers corps avaient déjà entamé leur processus de putréfaction, les canopées se noyaient dans la lumière sanguinolente du soleil; les effluves de soufre, d'engrais et d'eau croupie flottaient au-dessus de la parcelle. La braguette et l'illumination derrière les paupières – tout ce qui désormais était terminé. Elle berçait Philip sur son épaule, le tenait en passant son poids d'un pied sur l'autre. La sérénité et la tranquillité étaient totales en cette heure si précoce de la journée, le lac chantonnait, les porcs juste dépecés fumaient encore dans la cour – ç'aurait pu être là encore une coïncidence, mais là encore ce n'en était pas. Elle posa le seau de mort-aux-rats à côté de la lampe à huile. Elle avait le visage

gonflé et les yeux de la même couleur, de la même largeur, que des lys noirs.

Le rut régnait dans l'étable avec une telle intensité. Elle entendait les chevaux piaffer dans leurs box, ils n'en finissaient pas de trotter, de décrire des cercles concentriques. La lueur opaque s'insinuait dans ses yeux en fente, elle n'arrivait plus à distinguer les ombres des corps, bien que les bruits soient tout à fait perceptibles. Elle s'orienta en tâtonnant le long du mur, le présent filait à toute vitesse sous la pulpe de ses doigts, la fin se collait à sa trachée – nul ne pouvait savoir quand tout prendrait fin, quand l'air ne descendrait plus dans les poumons, quand plus personne ne viendrait vous chercher. Les étalons hennissaient, tapaient du pied contre la cloison – qui se met en tête de partir en voyage avec un poulain non encore castré? Belle leva un poing et alla vers l'un d'eux. La bave écumait au coin de sa bouche, il coucha ses oreilles. Il dodelinait de la tête, il avait appartenu à Andrew, ce jeune cheval exigeant qui, malgré ses naseaux si doux, n'en demeurait pas moins un bourrin bon à rien. L'écurie de Belle était remplie de montures aux cavaliers à jamais désarçonnés, délaissées dans l'œil de l'ouragan. Elle ouvrit le portail, entra dans le box; leur grande tête alezane, la chaleur dégagée par le corps des animaux fumait autour d'eux comme un nuage de froid sortant d'une bouche en plein hiver. Belle prit une brosse dans le seau et se mit à étriller les flancs chauds. Elle pencha sa joue contre l'encolure, ferma les paupières. Elle sentait les contours des coups de fouet, la dernière secousse du bras qui poussait toujours

les chevaux à avancer. Les pupilles trépidaient fixement, les sabots raclaient le sol; cette sensation écrasante d'être vaincu. Elle était brusquement en contact direct avec une entité plus grande qu'elle, qui la dépassait, la bête demeura soudain immobile, dans la vapeur relâchée par la chaleur de son corps. Belle sentait la crainte se nouer dans sa poitrine, elle rouvrit le portail le plus délicatement possible puis le referma sans un bruit. Elle se retourna une dernière fois. Le temps s'était effondré en eux et dans l'odeur âcre de foin humide, le sang et l'urine se fourraient partout. Le vent soufflait sur les toits, il ululait en s'introduisant dans les fissures, comme s'il transportait une douleur insondable. Ces beaux corps d'homme sans valeur, ils n'avaient eu aucune chance de savoir vers quoi ils allaient.

Quand vint le soir, Belle fit le tour de la maison et ferma tous les volets. Elle croisa son regard dans la vitre des fenêtres et vit ce que les enfants avaient redouté. Son reflet brillait vers elle, imperturbable, et elle voyait tout défiler devant elle : l'imprévisible, le luisant et l'inanimé; la simplicité dans la monumentalité, tout ce qui pouvait tuer un autre être humain.

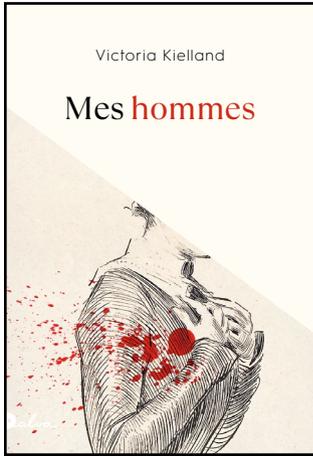
La maison assourdie par le silence. Les fenêtres plongées dans l'obscurité. Il y avait quelque chose dans les brassées de fleurs dont Belle garnissait sa salle à manger, à croire que celle-ci était décorée à tout moment pour honorer un deuil ou un enterrement. L'odeur aussi violente que persistante rendait dans cette pièce la respiration difficile, de même que l'air était tout le temps étouffant dans cette bicoque – voilà ce que les gens avaient dit, tous ceux qui y étaient entrés. Nellie et les membres de sa famille aussi. Dans les vestiges, on trouva les restes d'une lettre écrite de la main de Belle ; les seules phrases encore lisibles étaient : *Il semble que j'aie changé depuis. Ces dernières semaines, le désespoir et l'angoisse m'accablent. Je ne comprends pas pourquoi.*

Le 28 avril 1908, à 4 heures du matin, la ferme des Guinness brûla du sol au plafond ; il n'en subsista que les fondations de la cave. Les chiens, qui jappaient d'habitude dès l'arrivée de quelqu'un, étaient attachés à l'arrière de la maison et ne firent pas un bruit cette nuit-là. Les pompiers n'arrivant pas à maîtriser l'incendie, ils durent attendre que les flammes s'éteignent d'elles-mêmes. Lorsqu'ils entreprirent de creuser le sol de la propriété, ils exhumèrent les cadavres de dix hommes

démembrés, enterrés dans différents endroits de la parcelle. Ils trouvèrent également, dans les décombres de la cave, les dépouilles carbonisées de trois personnes mineures et d'une femme décapitée. Deux d'entre elles n'étaient autres que les filles, qui gisaient face contre terre. Le garçon fut découvert sous l'une d'elles, mais sur le bras gauche de l'adulte. Quand les équipes eurent terminé de retourner le terrain de la propriété, il se révéla que les ossements correspondaient aux corps de trente hommes au total. L'aînée des enfants, Jennie, avait elle aussi été enterrée. Ray Lamphere fut arrêté puis condamné pour meurtre par incendie criminel. Belle Guinness disparut sans laisser de trace. Elle ne fut jamais retrouvée.

Tendrement cités

Sigrid Lien, *Lengselens bilder* / Sylvia Elizabeth Shepherd, *The Mistress of Murder Hill: The Serial Killings of Belle Gunness* / Hans Melien, *Belle Gunness. Masse-mordersken fra Selbu* / Bodil Stenseth, *Frau Muus' klage* / Truman Capote, *De sang-froid* / Vigdis Hjorth, *Om bare – Tredje person entall* / Aina Basso, *Ungen* / Clarice Lispector, *Près du cœur sauvage – L'Heure de l'étoile* / Naja Marie Aidt, *Si la mort t'a pris quelque chose, rends-le* / Yahya Hassan, *Yahya Hassan 1 – Yahya Hassan 2* / Sara Stridsberg, *Beckomberga – Darling River – L'Antarctique de l'amour* / Per Olov Enquist, *L'Ange déchu – Le Livre des paraboles* / Marilynne Robinson, *Gilead* / Molly Nilsson, *American Express* / Janet Jackson, *janet.* / Lana Del Rey, *Born to Die* / Gunvor Hofmo, *Gud, hvis du ennå ser* / Ida Linde, *Mördarens mamma* / Sara Lundberg, *L'oiseau en moi vole où il veut* / Lena Lindgren, *Morgenbladet* / Anne Berit Vestby, *Bare Belle: En seriemorder fra Selbu* / Nancy Kates, *Regarding Susan Sontag* / Griffin Dune, *Joan Didion: The Center Will Not Hold* / Janet L. Langlois, *Belle Gunness. The Lady Bluebeard* / Lillian de la Torre, *The Truth about Belle Gunness* / Emilie Nicolas, *Who's Gonna Love You?*



Mes hommes

Victoria Kielland

Cette édition électronique du livre
Mes hommes de Victoria Kielland
a été réalisée le 10 février 2023
par les Éditions Dalva.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 978-2-494466-04-3).